

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at [http : //books . google . corn/](http://books.google.com/)

A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. À propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse] ht tp : //books .google . corn

The text on this page is estimated to be only 5.78% accurate

6868,7i 19M Altaniraxie, Iganoio Uuiuel» 1884-1895. • •«
clamenoia.

The text on this page is estimated to be only 8.12% accurate

GB6a.73 AL79C 1904 LAC LIBRJWy OF THEUNIVEJUIITYOF
TEXAS

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

iiSéK ^m^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

CUENTOS DE INVIERNO CLEMENCIA

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

y

The text on this page is estimated to be only 16.04% accurate

CUENTOS DE INVIERNO wLEMENCIA Ignacio Manuel
ALTANIRANO ■0î PARIS I MEXICO a), rue Visconti, 3) \ 14, Cinco de
Mayo, 14 1904 2 J 3007

The text on this page is estimated to be only 22.13% accurate

Stiiora Doua Label Prieto de LanààTuri. Acahaha yo de escribir esta poivre novelita cuando llegô Vd. à Mexico, y desde liiego resolvi dedicàrsela, sintieitdo solameiite no poder ofrecerle cosa menc^ escasa de valor. Recihala Vd.^ Isa bel ^ no viendo en ella, sino la mueslra de la admiracion y afecto que nie inspiran los talent os de Vd. Ignacio M. Altamirano. ■ Octubre i». — 1869. Quedan asegurados los dcrechos de propiedad conforme à la ley.

CLEMENCIA DOS CITAS DE LOS CUENTOS DE

HOFFMANN Una noche de Diciembre, mientras que el viento pénétrante del invierno, acompañado de una lluvia menuda y glacial, ahuyentaba de las calles a los paseantes, varios amigos del doctor L tomábamos el té, cómodamente abrigados en una pieza confortable de su linda aunque modesta casa. Cuando nos levantamos de la mesa, el doctor, después de ir a asomarse a una de las ventanas, que se apresuró a cerrar en seguida, vino a decirnos : — Caballeros, signe lloviendo, y creo que

CLEMENCIA cae nieve ; sería una atrocidad que vdes. salieran
con este tiempo endiablado, si es

CUENTOS DE HOFFMANN 5 irçinta rtùos y soltero, ha servido en el Cuerpo; Médico-milicar y ha adquirido algùn crédite en su profesiôn; pero sus estudios especiales no le han quitado su apasionada propeniiôn a la bella literatura. Es un literato instruido ' y amable, un hombre de mundo, algo desencantado de la vida, pero lleno de sentimiento y de nobles y elevadas ideas. No gusta de escribir, pero estimula d 5us amigos, les aconseja, y de ser rico, bien sabemos nosotros que la juventud contaria con un Mecenas, nosotros con un poderoso auxiliar, y sobre todo, los desgraciados con un padre, porque el doctor desenipena su santa misiôn como un fildntropo, como un sacerdote. Eso mâs que todo nos ha hecho quererle y buscar su amistad como un tesoro inapreciable. Pero dejando aparté la enumeraciôn de sus cualidades que, lo confesamos, no importa gran cosa para entender esta humilde leyenda, y que solo hacemos aqui como un justo elogio a tan excelente sujeto, continuaremos la narraciôn. El doctor pidiô a su criado una ponchera y lo necesario para prepararnos un poncho, que en noche semejante necesitâban:os grandeinente, y mientras que él se ocupaba en hacer la mezcla del kirschwasser con el té y el jarabe, y en remover los pedazos de limon entre las Hamas azuladas, nosotros examinabamos, ora

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

CLEMENCIA un cuadro, ora un libro, ô repasâbamos los mil retratos que tcnia coleccionados en média docena de àlbumes de diferentes tamanos y formas. Nosotros, con una lâmpara en la mano, pasabamos revista â los grabados que habia en las paredes, cuando de repente descubrimos en un rinconcito un cuadro pequeno, con marco negro y finamente tallado, que no contenta mis que un papel â nianera de carta. Era, en efecto, un papel blancô con algunos renglones que procuramos descifrar. La letra era pequena, élegante, y parecia de mujer. Con auxilio de la luz vimos que estos renglones decian : « Ningùn sér puede amarme, porque na«ia hay en mi de simpitico ni de dulce. m HOFFMAHN. El corazôn d« j\gala. « Ahora que es ya muy tarde para volve: al pasado, pidamos & Dios para nosotros la paciencia y el repose. » Hoffmann. La cadma de los Dtshnados. — Doclor, le dijimos, i sera indiscreto preguntar a vd. que significa este papel con dos citas de los cuentos de Hoffmann ? — j Ah, amigo mio! i ya descubriô vd. eso? — Acabo de leerlo, y. me llama la atenciôn. — Pues no hay indiscreciôn en la pregunta. Cuando mas es dolorosa para mi, pero no es ni imprudente ni imposible de contestar. Esc

CUENTOS DE HOFFMANN 5 papel tiene una historia de amor y de desgracia, y si vdes. gustan, la referiré mientras que saborean mi famoso punch. He aquí, caballeros, mi famoso punch de kirsch, que los pondrá a vdes. blindados, no solo contra el miserable frío de México, sino contra el de Rusia. — Sí, doctor, la historia, venga la historia con el punch. El doctor sirvió a cada uno su respetable dosis de la caliente y sabrosa mixtura, gustó con voluptuosidad los primeros tragos de su copa, y viéndonos atentos é impacientes, comenzó su narración.

The text on this page is estimated to be only 2.33% accurate

"\ ^s^ V.



II EL MES DE DICIEMBRE DE 1863 Estábamos a fines del año de 1863, año desgraciado en que, como vdes. recordarán, ocupó el ejército francés à Mexico y se fué extendiendo poco à poco, ensanchando el círculo de su dominación. Comenzó por los Estados centrales de la República, que ocupó también sin quemar un solo cartucho, porque nuestra táctica consistía solo en retirar para tomar posiciones en los Estados lejanos y preparar en ellos la defensa. Nuestros generales no pensaban en otra cosa, y quizás tenían razón. Estábamos en nuestros días nefastos, la desgracia nos perseguía, y cada batalla que hubiéramos presentado en semejante época, habría sido para nosotros un nuevo desastre.

ô CLEMENCIA Asi, pues, retirâbamos, y las legiones francesas acompañadas de sus aliados mexicanos avanzaban sobre poblaciones inermes que muchas veces se veían, obligadas por el terror, a recibirlos con arcos triunfales, y puede decirse que nuestros enemigos marchaban guiados por las columnas de polvo de nuestro ejército que se replegaba delante de ellos. De esta manera las três divisiones del ejército franco-mexicano mandadas por Douay, Berthier y Mejia, salidas eu los meses de Octubre y Noviembre de Mexico en diferentes direcciones, d fin de envolver al ejército nacional y apoderarse de las mejores plazas del Interior, ocuparon sucesivamente Toluca, Querétaro, Morelia, Giiianajuato y San Luis Potosi. Como el gênerai Comonfort habia sido asesinado en Chamacuero por los Troncôsos, pfecisamente cuando venia à ponerse à là cabeza del ejército nacional, su segurido el gênerai Uraga quedô con el mando en jefe de nuestras tropas. Uraga determinô evacuar las plazas que ocupaba, seguramente con el designio de caer después sobre cualquiera de ellas que hubiese tomado el enemigo, y saliô de Querétaro con el grueso del ejército, ordenando al gênerai Berriozâbal, gobernador de Michoacân, que des

EL MES DE DICIEMBRE DE 1 863 9 ocupase â Morelia y se retirase i Uruapani para reiinirsele después. Los franceses entonces se apoderaron de Querctaro y Morelia. El grueso de nuestro ejército, con Urnga à la cabeza, se dirigiô d la Piedad, en el Estado de Michoacàn. Pocos dias después Doblado evacuô a Guanajuato y se dirigiô à Lagos y à Zacatecas. El Gobierno nacional tambien se retirô de San Luis Potosi,- que ocupô Mcjia, y se dirigiô al Saltillo después del desastre que sufriô la division de Negrete al intentar el asalto de aquella plazn. Asi, pues, en pocos dias, en dos meses escasos el invasor se habia extendidô eh el corazôn del pais, sin encontrar resistenda. Faltâbale ocupar â Zacatecas y à Guadalajara. Esto se hizo un poco nids tarde, y todo el circulo que se habia conquistado quedô libre cuando Uruga, después de haber sido rechazado de la plaza de Morelia defendida por Marquez, se viô obligado d dirigirse al Sur de Jalisco, donde aun pensô fortificarse en las Barrancas y resistir. Cuando Uruga tomô esta direcciôn, el gênerai Arieaga evacuô también Guadalajara con las tropas que alli ténia y se retirô d Sayula, incorporndndose después d Uruga. Bazaine, gênerai en jefe del ejército francés, ocupô la capital dé" Jalisco. Debo volver ahora un poco atrds, d los dias

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

10 CLEMENCIA en que nuestro ejrcito se dirigia à la FiedaU en el mes de Noviembre, para decir à vdes. que yo, bastante enferme y sin colocaciôn en f el Cuerpo Médico-militar, conseguí licencia del cuartel gênerai para dirigirme à Guadalajara, y aproveché la salida de un pequeno cuerpo de caballeria que el gênerai enviô à Arteaga, para incorporarme à él. Este cuerpo escoltaba un convoy de vestuario y armamero que se juzgô conveniente mandar à Guadalajara, donde el gênerai Arteaga podia utilizarle. Marchamos, pues, los soldados de ese cuerpo y yo, grandemente contrariados por no poder asistir a las funciones de armas que evidentemente iban à verificarse dentro de muy pocos dias.

III EL COMANDANTE ENRIQUE FLORES Debo césar aqui en el fiistidioso relato histôrico que me he visto obligado à hacer, primero por esa inclinaciôn que tenemos los que henws servido en el ejército, d hablar de moviniientos, maniobras y campanas, y ademas para establecer los hechos, fijar los lugares y marcar la época précisa de los acontecimientos. Ahora comlenzo mi novela, que por cierto no va à ser una novela militar, quiero decir, un libro de guerra con episodios de combates, etc., sino una historia de sentimiento, historia intima, ni yo puedo hacer otra cosa, pues carezco de imaginaciôn para urdir tramas y para preparar golpes teatrales. Lo que voy à referir es verdadero ; si no fuera asi, no lo con

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

12 CLEMENCIA senaria tan fresco, por desgracia, en el fiel de mi menioria. J[n coronel del cuerpo de que acabo de h^ era un guapisimo oficial : llamémosle >> los nombres no hacen al caso, y prefiero c biarlos, porque tendria que nombrar à perso que viven aùn, lo cual sería, por le nier mortificante para mi. Mandaba uno de los escuadrones otro ofíc el comandaïUe iiuxique Flores, joven pertei ciento d una familia de magnifica posici(gallardo, buen mozo, de maneras disting^uid y que a las prendas de que acabo de iiab agregaba una no menos valiosa, y era la de < absolutamente simpático. Era de esos honibr cuyos ojos parecen ejercer dcsde luego en persona en quien se fijan un dominio irresi tible. ^ grato. Tal vez por esto el comandante Flores ci idolatrado por sus soldados, muy querido d sus companeros y el favorito de su jefe, porqu el coronel no tenía otra voluntad que la d Enrique. De modo que era el drbitro en si cu^po, y los généales à cuyas ôrdenes habi: militado, conociendo la ijîfluencia que ejercir sobre su jefe y su .orestigio entre la tropa, ne perdian ocasiôn de halagarle, de colmarle de atenciones y de hacerle entrever un prôximo y honroso ascenso. Ui.

EL COMANDANTE EN RIA FLORES 13 li s Conio era la época en que se franqueaban los escalones de los más altos empleos más fácil;: lente que nunca, susurrábase que el coronel :n cria ascendido à gênerai, y que entonces Flores vr: uedaria con el mando de su cuerpo, quizá tr; on el cardcter que aquél tenía. \ Ademâs, y esto es de suponerse, Flores era >eligroso para las mujeres, era irresistible, y .; nil rélatos de aventuras galantes y qCTC" reven. .aban su increíble fortuna en asuntos de anior, j -irculaban de boca en boca en el ejèrcîto. Flores, por otra parte, no perdía oportunidad >,de hacer uso. de sus relevantes prendas; y ^ aunque el ejerdto, en aquel tiempo, no hacia , más que marchar en opuestas direcciones y I cruzar rápidamente por las ciudades, el comandante, sin descuidar sus deberes, êncontrabâi îîTOhientos i propôsito para galantear à las mas hermosas jôvenes de los lugares que tocaba, no siendo nâda.' dîncîl'parâ èrconcluir~una conquista en brèves dias, y à veces en horas. El hecho es que no salia de una ciudad un poco importante, sin llevar consigo dulces y gratos recuerdos de ella, ni de j aban de verter lâgrimas por él los ojos más hermosos de una poblaciôn. Ya se sabia; tan luego como se tocaba la botasilla para prepararse â salir, tan luego como se oian los toques de marcha, mientras que los 213007

14 CLEMEKCIA demis pasâbamos indiferentes por los pueblos y las ciudades y solo nos ocupâbamos en hacer nuestras maletas y comprar provisiones, Enrique, después de dar las ôrdenes necesarias i sus capitanes, siempre ténia que escribir un pequeno billete de despedida, siempre se apartaba un momento de la columna para galopar en uno de sus soberbios caballos en direcciôn de la casa de sus amadas de un dia, para estrecharles la mano, y recibir, en cambio de tiernas miradas, un pañuelo hùmedo de lâgrimas, un rizo de cabellos, un retrato ô una sortija. ¡Qué dicha de hombre! No : y debo confesar à vdes. que Flore>^ra seductor : su fisonomia era tan varonil como tella; ténia grandes ojos azules, grâjidos bigotes rubios, era hercùleo, bien formado, y ténia fama de valiente. Tocaba el piano con habilidad y buen gusto, era élégante por instinto, todo lo que él se ponía le caía maravillosamçnte, de modo que era el dandy por excelcncia del cjrcito. Gastador, garboso, alegre, burlôn, altivo v aun algo vanidoso, ténia justamente todas las cualidades y todos los defectos que aman las mujeres y que son eficaccs para cautivarlas. Por eso las muchachas mas guapas de Querétaro primcro, y después de Guadalajara, se morían por bailar con él, gustaban de apoj'arsc

EL COMANDANTE ENRIQUE FLORES I5 en su brazo y saboreaban con delicia su conversaci3n chispeante de gracia, salpicada de agudezas ingeniosas y sobre todo, galante. Enrique era el tipo completo del «parisiense en su m3s elegante expresi3n, y se desprendia de 3l, si me es permitida esta figura, ese delicado perfume de distincion que caracteriza a las gentes de buen tono. Todavia m3s : Flores era jugador, y por una excepci3n de la conocida regla* ^jjsba mucho. No parecia sino que un genio tutelar velaba por este joven y le abria siempre risueno las puertas del santuario del amor, del placer y de la fortuna. Era seguro que cuando nosotros estabamos en quiebra, Flores^^tenia en su bolsillo algunos centenares de onzas de oro y ricas joyas que valian un tesoro en aquellos tiempos. Flores no esquivaba jam3s la ocasi3n de prestar unjservicip», y sus amigos le adoraban por su generosidad. Me he detenido en la descripci3n del car3cter del primero de mis personajes. porque tengo en ello mi idea, deseo' que vdes. le conozcan perfectamente y comprendan de antemano la raz3n de varios sucesos que^ tenga.de narrar. Tal era el comandante Enrique Flores.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

w

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

IV EL COMANDANTE FERNANDO VALLE había tanibitn en el niisnio cuerpo, y mandando el segundo escuadrôn, un joven comandante que se Uamaba Fernando Valle. Era justanicnte lo contrario de Flores, ei reverso del simpatico y amable cardcter qde ncabo de pintar à largas pinceladas. Valle era un muchacho de veinticinco ^"^^ como Flore?, pero de cuerpo raquitico y endct>le; mcrêno, pero tampoco de ese moreno agradîible de los espanoles, ni de ese moreno oscuro de los mestizos, sino de ese color pâlido y cnfcrnizo que révéla ô una enfermedad crônica ô' costumbres desordenadas. Ténia ojos pardos y regulares, nariz un poco .^g^uilena, bigote pequeno y negro, cabellos

18 CLEMENCIA lacios, oscuros y cortos, manos flacas y trémulas. Su boca regular tenía à veces un pliegue que daba d su semblante un aire de altivez desdenosa que ofendia, que hacia mal. Taciturne, siempre sumido en profundas cavilaciones, distraido, metódico, sumiso con sus superiores, aunque traicionaba su aparente humildad el pliegue altanero de sus labios, severo y riguroso con sus inferiores, econômico, laborioso, reservado, frio, este joven tenía aspecto repugnante, y en efecto era antipático p^{^^} todo el mundo. Sus jefes le soportaban, y se veian obligados a tenerle consideración porque más de una vez en la campaña de Puebla, primera que habia hecho en su vida, habia dado Tpruel&aTcie un valor te'nterario, de un arrojo que pareció inspirado por un ardiente deseo de elevarse proirto ô de acabar, sucumbiendo, con algún doctor secreto que torturaba su corazón. Hubiérase dicho que desafiando d la muerte habia querido humillar d sus jefes que coiiiibatían con la prudencia del valor reposado y experto. En el ejército era un advenedizo. porque habia aparecido como soldado raso en las filas el año de 1862, ascendiendo luego d cabo por su aplicación, después d sargento en las Cum bres de Acultzingo, d subteniente (sèni ^

EL COMANDANTE FERNANDO VALLE 19 entonces en un cuerpo de infantería), luego a teniente después del 5 de Mayo, y por último a capitán. "~ Como tal había tomado parte en la defensa de la plaza de Puebla en 1863, sirviendo entonces en el batallón mixto de Querétaro, a las órdenes del valiente y malogrado Herrera y Cairo. No cayó piisignero, sino que pudo evadirse de la ciudad y se presentó al gobierno en Mexico, que le ascendió a comandante y le destinó a servir en el cuerpo de caballería en que se hallaba actualmente. Aplicado con asiduidad a esta para él nueva arma, había aprovechado tanto su tiempo, que se le citaba como al oficial más inteligente y más capaz, por lo cual y por su carácter frío y reservado, sus compañeros le profesaban un odio reconcentrado y mortal. — Evidentemente este muchacho escondía un proyecto siniestro, estaba inspirado por una ambición colosal, andaba su camino, y quién sabe él quería subir, y aparentaba servir a la República como un medio de llegar a su objeto. No era, pues, un patriota, sino un ambicioso, un malvado encubierto. Hasta se decían los oficiales en voz alta, esto se decía el coronel, esto se decía el mismo

20 CLEMENCIA Flores, y más de una vez Valle tuvo* sufrir los sangrientos sarcasmos de todos los devorô en silencio y palideciendo de ra — El no es cobarde, él sufre nuestros in: tos y évita toda pendencia; loego abriga \ mira particular d cnya realizaciôn sacrifica ha su amor propio. Esto aiiadian en coro los oficiales. Ademâs, Valle ni pedia un servicio à na* ni lo hacia. Guardaba su poco dinero, gas baie con parsimonia y evitaba toda ocasiôn comprometerse d pagar en un convite la conii y el vino de sus compaiïeros, por lo eu regularmente coniiia aparté ô en diferen fonda, siempre solitario y siempre éconómie Esta sobriedad calculada, su falta de bue humor, su aversion d los vicios a que es incl nada la juventud militar, le daban un aire «i gazmoiiierîa que no podia menos de atraerle l enemistad de las gentes. Asi cuando algùn oficial, porquic todos k demds se amaban fraternal mente, estaba enfç mo ô metido en algùn apuro, todo el mua volaba a su socorro, se le prodigaban los et dados mds solicitos, se velaba d la cabecerai su cama, se le acilitaba dinero, se le asisti en fin, conio en familia. Pero cuando Valle, que ténia, d pesar de aparente raquitismo, una salud robusta, sd

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

EL COMANDANTE FERNANDO VALLE 21 estai- açacoso, ô.
- herido, comô acababa de sucederle. a consecuencia de una escaramuza* ' nadie le hacia el menor caso, se le trataba conio d un perro, y el orgulloso comandante tenía ' qñQue pfepearar sus hilas con una sola mano y que tomar sus lisanas y beber agua en su jarro con infinitos trabajos, porque rehusaba hasta los servicios de un viejo soldadb que le^servia, quien por otra parte le queria poco. .Francamente, hasta hosotros los médicos, h'úiTibrès- de caridad y que no consultamos iiuestras simpatias para ser utiles â los que sufren, hasta nOstros, digo, repugnàbamos acercarnos a él, porque sentiamos una invencible antîpâtia viendo a ese pequeiño oficial con su mirada, cenuda, su color pdlido é impuro y su boca despreciativa. — La tisana que me recetô vd., doctor, no me ha hecho provecho alguno, me dijo un dia en Quer^taro cuando estaba atacado de fiebre â consecuehcia de la herida< . — Dijome estas palabras con tal desdén, con tal acento, que en un arranque de còjera le répliqué : — Pues si no le hace d vd. provecho, arrôjela. * Él me mirô fijamente con sus ojos hundidos, y temblando por la calentura, se levantô,

22 CLEMENCIA tomó su jarro de agua fría, bebió hasta Y. tarse y se volvió del lado de la pared. Indignado yo de tamana insolencia» s refunfunando. — ¡ Que me importa que te Ueve el diab oficialillo grosero I Crei que se pondría peor y avisé a algu de mis compañeros para que fuese a asistiri él me manifesté que le sería desagradable, no fué a verle. Al día siguiente salimos de Querétaro. — Una camilla para el comandante herido pidió en el patio del hospital el jefe del Cui po-Médico, viendo que nadie se había acordado de Valle, Pero los soldados estaban demasiado atareados con su equipo, nosotros ocupados en nuestros aprestos de viaje, los soldados de amb lancia se encogían de hombros, y el comandante quedó abandonado. Iban acordándonos de él, ya en la columna de camino y en marcha, cuando le vimos a cabeza de su escuadrón, sereno, callado, ceja junto y llevando el brazo envuelto y colgati del cuello. — Realmente hay algo de misterioso en fuerza de espíritu de este muchacho, no dijimos.

The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

EL COMANDANTE FERNANDO VALLE 23 de héroe; él
mérita algo, 110 hay duda, se me contestó. Y así continuamos hasta que él
sanó sin necesitar de mas asistencia de facultativo.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^^

The text on this page is estimated to be only 28.28% accurate

LLEGADA À GUADALAJARA Por jo demâs, excusado es decir que el pobre comandante Ani ténia aventuras de amorj ni aunqtrcnas tuvrera serian oei carâcter de las de Flores. Era profundamente antipâtico para las mujerçs, y él, que lo conoda, no las frecuentaba. Siempre vestido con su uniforme cuidadosamente aseado, pero sin lujo, quando asistia d algùn baile, que era pocas veces y obligado por el coronel, se mantenía enjin rincón y sejetiraba à poco tiempo. Asi puç3, ni una triste cuaîj.diuL tçniar-imconoandante. pra un pobre diablo, bien seco, bien fastidioso, bien repulsivo.

26 CLEMENCIA Pero al día siguiente de aquel en que Ile[^] mos a Guadalajara, le vimos. transforma rse ; que nos hizo pensar mucho. En la mañana se peinô, se vistiô csmeracî; mente y saliô del cuartel, dirigiéndose a un de las calles centrales. En la tarde volviô muy contento, trayendo e i la mano un pequeno ramillete de heliotropos Alguno le dijo chanceándose : — Parece que viene vd. contento, coman dante : jcosa rara! trae vd. flores, cosa mas rar[^] todavia. i Que niilagro es este ? — i Oh ! es una cosa muy sencilla, respondiô; hace tanto tiempo que no veo à ninguno de mis deudos, que me alegro de encontrar — Hola ! i tiene vd. aqui un deudo ? — Si. — [^] Es uno, ô una ? — Una.... es una prima mia, contesté sonriendo y haciéndose comunicativo por la primera vez. — Linda, eh, comandante? — Si, es guapa, muy guapa. A estas palabras Enrique Flores se acercô al grupo que se habia formado en torno de Valle. — Y bien, companero, i conque tiene vd. primas guapas? pues vea vd., yo creia que no ténia vd. parientes en este mundo; [^]

^^rz^ia^LLEGADA À GUADALAJARA I7 — Si los tengo, respondiô Valle, tengo muchos, mas de los que vd. crée, y en posiciôn que vd. no sospecha : solo que yo los déteste d casi todos. — Es claro; vd. détesta d todo el mundo. Pero vamos d ver, ^aborrece vd. tanibién â la primita ? — No; d ésa no, ni tengo motivo : ahora la conozco, y d primera vista creo que es una buena criatura. — A primera vista, ipicarô! eso quiere decir que es bellal Cabâlkiûs^e aqui el prodigio, Valleenamorado, Valle el taciturno, Valle el huraiio, ^VaîÎ5~Ei: _enemigo de ^ las pasiones, Valle el que se reia con desdén de nuestras debilidades, hele aqui que se humaniza, que se hace accesible, que se apasiona.... | Mal negocio, companero, mal negocio! va vd. d hacêr mds locuras que nôsotros, porque los empedemidos como vd., cuando resbalan, no paran hasta el abismo. Valle recibîô esta andanada que el burlôn comaniante le dirigiô con su volubilidad y buen humor de costumbre, y se encogiô de hombros. — Conoceremos d la primita, por supuesto, aïïadii Tiores : esto es si vd. no lo lleva d mal, si no se vuelve vd. un Otelô, porque también es otra gracia de los taciturnos y de

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

28 CLEMENCIA los castos; cuando se enamoran se hacen celosos como unos drabes. — No hay iacou-veaifinlQ, replicô, Valle. Vii la conocerd si ella lo perm.ite, q.ue si lo pernitiirâ. Hs una joven amable. y admjrabjemenic educada, y que tendra mucho placer en. cpnc"cer â miscaniaradas. — Muy bien, concluyô Flores, vd. senalari el dia de nuestra presentaciôn, y que sea pronto, porque es preciso comenzar a hacer conocimien tos en esta ciudad, que es un bûcaro de rosas, que es un r.ido de ângeles. Y dando un golpecito con familiaridad en el honibro de Valle, se retirô, haciendo nos otros lo mismo, no sin decir cada une con ma lignidad : — ; Pobre primita, con Enrique ! Ahora bien : faltâbame decir à vdes. que cl comandante no parcci'a querer à nadie en el cuerpo, nids que d Enrique. Sea que el carâcici simpdtico de Flores hubiera ejercido su influencia de siempre en el ânimo de Valle, sea que este por miras secundarias tuviese necesidad de aparentarla, el hecho es que manifestaba frecuentemente una sincera aiccciôn hacia eî comandante. Le hablaba algunas veces cobre asurrto menos serios que los del servicio militar, le ayudaba en los trabajos de su escuadrôn, par

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

LLEGADA À GUADALAJARA 29 ticularmente i llevar su
papelera, lo que hucia con facilidad y acierto ; y algunas veces se propasó
hasta regalarle alguna botella de exquisito vino.ô un ramillete para que
obsequiase à sus queridas. Flores, en cambio, le renia por su caráter
reservado, le encargaba comisiones enfadosas, nianifestdudolc de este modo
su prcdilección, y aun solia pedirle consejo en asuntos del servicio. Asi,
pues, se habia entablado entre ambos :ôvenes, si no una amistad, al menos
una relación que no cra la del odio. ^ I Esto cxplica la amabilidad con . que
Valle / pronietiô à Enrique llevarle d casa de su prima.y 4t # >*î-*'"««*5t -j
aV- K-r

VI GUADALAJARA DE LEJOS Hallúbase Guadalajara en aquellos días llena de animaciôn. A propôsito, me parece conveniente hacer à vdes. la descripciôn de esta hermosa ciudad que tal vez no conozcan. Guadalajara, que i justo titulo puede llamarse la reyna de Occidente, es sin duda alguna la primera ciudad del interior, pues si bien León tiene una poblaciôn mas numerosa, y Guanajuato la tiene casi igual, la circunstancia de ser la primera de estas dos ciudades muy pobre y escasa de monumentos, y de estar la segunda situada en un terreno àspero y sinuoso, aunque rico en metales, hace que Guadalajara por su belleza» por su situaciôn topografica.

The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate

32 CLEMENXIA por su antigua importancia en tiempo de Virreyes, la que no ha disminuido en tiei de la República, sea considerada superior, sôlo a las ciudades que he mencionado, * à todas las de la República. La antigua capital de la Nueva Galicia, « contaba en el ano de 1738 mas de ochenta habitantes, scgûn afirma Mota Padilla, croni de todos los pueblos de Occidente, atenit dose a los padrones de su tiempo, razôn [la cual me parece cxtrano que el célèbre Bar de Huniboldt no le haya concedido* nias q diez y nucve mil, parece conscrvar una pob ciôn igual à la que ténia en el siglo pas;iu aunquc scgûn los datos estadisticos rccientt se afirma que disminuyc. Esto, y el hccho de scr el centre agricola comercial de los Estados occidentales, asi coin el haber representado siempre un papel impo tantisimo en nuestras guerras civiles, dan Guadalajara un interés que no J>uede,.4neug de' inSpfrar la curiosidad mds grande a lo viajeros mcNicanos que la vcn por primer vez. Yo parlicularniente sentia un placer inmensi en ir acercândome instante por instante a l. bella ciudad que habia oido nombrar à menutk como la tierra de los hombres valientes y las iiiLij^;res hermosas , y csto me compensab.i

GUADALAJARA DE LEJOS 33 en parte de la contrariedad que sufría por verme alejado del círculo de los sucesos militares. Guadalajara está separada del centro de la República por una faja de desierto que comienza en Lagos, y que con la única interrupción de Tepetitlan, pequeño oasis famoso por la belleza de las hiiries que le habitan, concluye a las puertas de la gran ciudad : de modo que esta se muestra al viajero que la divisa a lo lejos, más orgullosa en su soledad, semejante a una mujer que dotada de una fierniosura regia se separa del grupo que forman bellezas vulgares, para ostentarse con toda la majestad de sus soberbios encantos. Por el lado de las poblaciones centrales de México, Guadalajara está defendida naturalmente por el caudaloso río de Santiago, que nacido en la gran mesa del Anáhuac, y después de cruzar el lago de Chapala, va a desembocar en el mar Pacífico. Por el Occidente se alza gigantesca y graniosa una cadena de montañas cuyos picos azules se destacan del fondo de un cielo sereno radiante. Es la cadena de la Sierra Madre que atraviesa serpenteando el Estado de Jalisco, y cuyos ramales toman los nombres de Sierra de Uiscota, Sierra de Alica, y más al Norte el de Sierra del Nayarit, yendo después a formar las 3

34 CLEMENCIA inmensas moles auríferas de Durango, h: salir de la República para toniar en la Amé del Norte el nombre de Montanas Pedreg (Rocky Monntains). En el centro de este valle, trazado por el g rio y por la gigantesca cordillera, se halla as tada Guadalajara. Magnífico es el aspecto que presenta al c^ la ve, llegando por el lado del Oriente, y d pues de traspoocer las ûltimas colinas c| bordan la ribera del Santiago por el paso Tololotlan. La vista no puede menos de quedar enca tada al ver brotar de la llanura, como u vision magica, â la bella capital de Jalisco, a sus soberbias y blancas torres y cùpulas, y si élégantes edificios que brillan entre el font verde oscuro de sus dilatados jardines. Todavía mds que Puebla, Guadalajara ^rei una ciudad oriental, pues rodeada como esl de una llanura estéril y solitaria, encicrra ei su seno todas esas bellezas que traen d l; memoria la imagen de las antiguas ciudades de desierto, tantas veces descritas en las poética leyendas de la Biblia. Efectivamente, la llanura que rodea â li ciudad da un aspecto extraño al paisaje, qo< no se observa al aproximarse â ninguna de las otras ciudades de la República.

GUADALAJARA DE LEJOS 35 En las mananas del estío, o en los días del otoño y del invierno, como en los que llegué por primera vez a Guadalajara, aquel valle es triste y severo; el cielo se presenta radioso y uniforme, pero el sol abrasa y parece derramar sobre la tierra sedienta torrentes de fuego. La brisa es tibia y seca ; y el suelo, pedregoso a tapizado con una espesa alfombra de esa arena menuda y bermeja que los antiguos indios llamaron con el nombre genérico de Xalli^f de donde se deriva Jalisco, se asemeja a la rambla de un inmenso lago disecado, y al relleno cráter de un volcán extinguido hace millares de siglos. Esto, como he dicho, en los tiempos calurosos : pero en la estación de aguas todo allí cambia de aspecto. El cielo aparece siempre entoldado de nubes sombrías y tempestuosas ; la cordillera no se distingue en el horizonte oscuro ; la ciudad se envuelve en un manto de lluvia; silba el viento de la tempestad en la llanura desierta; se estremece el espacio a cada instante con el estallido del rayo, y el valle todo aparece magníficamente cenido con una corona de tormentas. En pocos lugares ^{4g 1^} República puede contemplarse el grandioso espectáculo que en I. Artna, Ixcngiui nahuatl.

The text on this page is estimated to be only 25.39% accurate

36 CLEMENCIA k Guadalajara, que pudiera llamarse la hija predilecta de! trueno y de la tempestad. Parece también que este cielo y esta atmósfera influyen en el alma de los hijos de la ciudad, pues hay algo de tempestuoso en sus sentimientos ; y en sus amores, en sus odios y en sus venganzas se observa siempre la fuerza irresistible de los elementos desenadenados. Pero volvi'endo al camino de Guadalajan. observaré que no se advierte al aproximarse de ella ese movimiento, esa animación que anuncian la proximidad de una ciudad populosa. Ni carres, ni caminantes, ni rebanos se divisan en aquellas cercanías. Apenas atraviesa veloz uno que otro jinete por aquellos senderos arenosos y tristes. El silencio rodea por todas partes a la vida alegre y bulliciosa de las ciudades de Occidente. Así avanzando, y cuando se camina absorto conteniendo a lo lejos aquel cuadro de desolación, repentinamente una oleada de brisa fresca y balsámica anuncia al viajero que ha llegado por fin al suspirado oasis de Jalisco. Cuando sin advertirse de ello toca uno en esa deliciosa que se llama San Pedro por el cual se llama Guadalajara como por una portada de verdurii y de flores.

GUADALAJARA DE LEJOS 37 San Pedro es un lugar de recreo con lindas casas de campo y bien cultivados jardines. Desde que se entra en sus callecitas alegres y risueñas, se comprende que el paraíso va a compensar a uno del fastidio del desierto. Sobre las cercas, cubiertas con millares de parietarias, se asoman la oscura copa del nogal, el zapote de hojas brillantes, la magnolia con sus grandes y blancas flores, y el naranjo con sus pomos de oro. Los árboles de diversas zonas se mezclan allí en admirable consorcio. El plátano confunde a veces sus anchos abanicos con los ramajes del albaricoque, y el chirimoyo se cubre de flores a la sombra de la higuera. El granado se cobija bajo las ramas del olivo, y el limonero y el manzano parecen alargarse mutuamente sus aromáticos frutos. Se comprende, al ver esto, el por qué se ha dado a Jalisco el nombre de la Andalucía de México, y por qué el buen Mota Padilla, hijo cariñoso de Guadalajara, haya dicho, al hablar de ella : que esta situada en país alegre, abosfecido y regalado. No menos entusiasta que Mota Padilla, yo también me he difundido, señores, de una manera que parecerá fastidiosa a quien no estime aquella tierra, a la que me siento unido por la dulce cadena de los recuerdos.

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

18 CLEMENCIA Perdonen ustedes mi afición a describir, y no la juzguen tan censurable mientras que ella sirva para dar a conocer las bellezas de la patria, tan ignoradas todavía. --il i

VII GUADALAJARA DE CERGA Por una calzada de hermosos fresnos se atraviesa en un instante la pequena distancia que hay de San Pedro d GUadalajara. Desde que se pénétra en sus primeras calles hay algo que simpatiza profundamente ; se ve\ algo semejante d la sonrisa de una familia ho^ pitalaria : se diria que una mujer amable y buena le abre d uno los brazos y le estrecha contra su corazôn. To conozco muchas ciudades de la Repûblica, caballeros, y puedo asegurar d vdes. que al atravesar por primera vez el dintel de algunas de ellas, he sentido algo que me repelia, se me ha oprimido el corazôn como al peneirar en una ciudad enemiga ô en una cdrceel.

40 CLEMENCIA En cada habitante que he encontrado en las calles me ha parecido ver un picaro : cada cara me ha mirado con ceno, y la poblaciôn entera se me ha figurado que me hacia una mueca de odio y de insulto. Y aunque pareza singular, puedo anadir tambiën que en cada una de estas poblaciones chocantes iie tenido siempre jaqueca durante el tiempo que he permanecido en ellas, el cual he procurado abreviar para no morirme de tedio, deseando al alejarme, lo mismo que aquellos dos discipulos de Jesùs al pasar por una ciudad que les cerraba sus puertas; esto es : que lloviera fuego del cielo para que las consumiera como à la antigua Sodoma. Tengo esta debilidad, asi çomo tengo la contraria, d saber : la de apasionarme de les lugares que a primera vista me son simpaticos. Guadalajara lo fué. En cada habitante que se detenia d ver pasar nuestrâ columna;Tref ver un Imlinu âhiigo^y ga«tw^- ttrve mds de unâVez^de apearne del caballo para îr a abrazar a" îâr"primera vieja que se asomaba d su ventana, para sonreirnos con benevolencia, ô d la muchacha del pueblo que fijaba en nosotros sus negros ojos con mil promesas de tierna confianza. En Jalisco hay, como en todos los Estndos de la Repûblica, provinciaîismo : pero no es ese

GUADALAJARA DE CERCA 41 provincialismo celoso y estúpido que cierra al extraño las puertas, y que le ve como a un animal feroz o como al galeote de la Edad Media ; sino ese sentimiento apasionado hacia todo lo que pertenece a la tierra natal, y que sin ser exclusivista procura embellecer lo propio de los ojos del extranjero. '^ Asi es que en Guadalajara, apenas llega un extranjero cuando veinte personas le rodean \ afectuosamente, le invitan a pasar a la casa, le \ brindan con la mas franca hospitalidad, le procuran relaciones, y le inician, por decirlo asi, ' ; en todas las intimidades de aquella sociedad. / - Se procura hacer deliciosa la estancia del viajero, se desea que encuentre el placer en todas partes, y se logra por fin que lleve de Guadalajara los recuerdos mas alegres y duraderos. Se conocerá la diferencia que hay, por ejemplo, entre el carácter de Guadalajara y el carácter de Puebla, en lo siguiente : En Puebla invitan al forastero a visitar las Iglesias : en Guadalajara a visitar los establecimientos de beneficencia : en Puebla, después de infinitas pruebas parecidas a las que se exigen del profano antes de entrar en la masoneria, los amigos, como una gran muestra de confianza, le ofrecen agua bendita y rezan con él un via'Crucis \ en Guadalajara, de los diez

42 CLEMENCIA minutos de haber sido presentado le ofrecen un banquete y apuran en su compañía la copa de la amistad. En otras partes las mujeres apenas asoman las narices por sus balcones para ver pasar al viajero, y se apresuran à esconderse para no ser examinadas de cerca. . /' En Guadalajara las mujeres se presentan\ francas y risueñas, comprendiendo muy bien .' que no es précise ser mojigatas para ser vir/ tuosas. Decía yo que el provincialisme en Guadala> jara consiste en querer aparecer bien a los ojos del extraño, y por este sentimiento, que es el origen de todo patriotismo, no es rare oír encomiar en sus tertulias el valor de sus guerreros, el acierto de sus gobemantes, el talento de sus escritores y la belleza de sus mujeres. Y â f é que tienen razão. J^lisçQ.jei_la--tierra de Prisciliano Sâchez, de Lôpez Cotilla, de Otero, de Herrera y Çairo, de Cruz Aedo, y de Epitacio Jesùs de los Rios; y bajo aquel cielo de fuego se ha templado la lira de esa Isabel Prieto, que nacida en Espana, se ha desarrollado desde su ninez bajo la influencia de nuestro sol, y nos ;^ertenece por entero, como nuestro Alarcôn pertenece d Espana. El caràcter de los jaliscienses es demasiado

GUADALAJARA DE CERCA 43 conocido para que tenga yo necesidad de detenerme en encomiarle. En cuanto i las mujeres, en mi concepto, no sólo son hermosas sino divinas, y tienen además de los encantos físicos que el cielo les otorgó con mano pródiga, una cualidad que no es común, que va siendo más rara de día en día» que va a desaparecer del mundo si Dios no lo remedia : El corazón, amigos míos, el corazón ; lo que se llama hoy corazón ; i entienden vdes. ? No la entran que yo, médico, no me atreveré i negar i ninguna mujer de la tierra, sino esa / facultad que, como el verdadero talento, es un privilegio, y j consiste en saber amar bien y cumplidamente, ! con ternura, con lealtad, sin \ interés, sin miras bastardas, sino en virtud de un sentimiento tan exaltado como puro. Este culto del amor ya solo existe en algunos puntos del globo : él ha sido hasta aquí la religion del género humano, pero desgraciadamente va sustituyéndose con la horrible idolatria del becerro de oro, que se halla extendida por toda la tierra, que gana proselitos i cada momento, y que parece estar cobijada bajo las alas poderosas de la civilización. ¡ Blasfemia ¡ diria cualquiera que me oyese hablar así. En efecto, blasfemia me parece 'C(

44 CLEMEKCIA también d mi, cuando me pongo â reflexionar en que la civilizaciôn es la propaganda de todo lo bello y de todo lo bueno, y no puede de ningûn modo reputarse tal, esa infâme codicia que mata las mas santas aspîraciones del aima. Yo creo que esta especie de ateismo que se burla de los sent'mientos, y que no hace caso sino del estûpido goce material, no es mäs que el retroceso que toma una nueva forma, y que se envuelve y se mezcla entre las galas del progreso para emponzoiiarle y destruirle, como un insecto que logra esconderse en el caliz de una flor pomposa y perfumada para roarla y secarla. Sea como fuere, nosotros advertimos, y esto es muy perceptible, que â medida que nuestro pucblo va contagiândose con las costumbres exlranjeras, el culto del sentimiento disminuye, la adoraciôn del interés aumenta, y los grandes rasgos del corazôn, que en otro tiempo eran frecuentes, hoy parecen prodigiosos cuando los vemos una que otra vez. Cuando el mundo esta asi, la poesia es imposible, la novela es dificil, y solo hay lugar para los cuentos de cocottes que hoy hacen la reputaciôn de los escritores fraiioeses, ô para las sangrientas satiras que no por disfrazarse con la elegancia moderna son

L.C, GUADALAJARA DE CERCA 45 menos terribles en la boca de los Juvenal det ^ /-*" siglo XIX. ' Leandro y Hero, Romeo y Julieta, Isabel f Segura y Diego Marsilla, hoy serian dos tipos increibles. ^POLgso amo d Guadalajara : alli todavia el amor tiene un santuario y adoradores fieles : ^ , O . alli se sabe amar ; alli la civilizaciôn ha entrado, ^ pero sin sus falaces arreos de codicia y de egoismo. Algunas excepciones habrd, pero la mayoria de las mujeres permanece f:el d las leyes del corazônf "' ' Y esto que digo de Guadalajara, debe considerarse dicho de todo el Estado de Jalisco. Si, senores; aquella es una tierra en que la naturaleza se ostenta prôdiga en las bellezas físicas y en las bellezas morales. A veces han pasado sobre ella los huracancs de la guerra, dejndola asolada, ô ha corroido sus entraiias el crimen. Pero la savia poderosa de su vida se ha sobrepuesto d estas crisis pasajeras, y Jalisco se ha alzado de su abatimiento mds lozano, mds pomposo, mas bello que nunfa. ; Su pueblo sera grande cuando sus hijos, olvidando su^rencillas domesticas, ccmprendan que es en la union donde encontraran el secreto para hacer que vuelva su pais d su

The text on this page is estimated to be only 18.96% accurate

46 CLEMENCIA preponderancia anterior; porque vdes. no i^a ran,
y nadie ignora en Mexico, lo que pesado Jalisco en los destinos de la patria.

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

VIII LA PRIMA He dîsertado, tal vez con gran pesar de vdes., pero creí necesarias las observaciones que acabo de hacer, para que sea conocido el ^ea^ro en que van à représentât mis personajcs. Ahora vuelvo à mi no vêla, que hace tienipo que la escena esta sola y que no hago mâs que poner decoraciones. He dichoj^ue Guadalajara, cuando llegamos^ estaba llena de animaciôn y de ruido. Habia en ella, no ese aspecto sombrío y severo de una plaza que esta prôxima d defenderse, sino la alegría aturdidora de una ciudad que, no teniendo duda acerca de la suerte que le espéra, quiereal menosahogar en la fiesta sys inquiétudes y su desesperaciôn. - - < f f

48 CLEMENCIA Manana caeria en las garras del extranjero, y la familia libéral jalisciense, que lo sabia, procuraba gozar los últimos instantes, y darse, en medio de la locura del festin, los últimos adioses. Eran las postreras alegrías del hogar. De modo que si Guadalajara ocultaba en su seno todas las palpitaciones de la zozobra y e temor, hacia esfuerzos para disimularlas con sul semblante risueio, con sus gritos de entusiasmo y con su indolente amor al placer. El gênerai Arteaga, gobernador entonces de Jaliscô,~lîabia rëunido en la ciudad numerosas tropâs que disciplinaba con empeio, esperando, Gomo era de suponerse, que bien pronto tendria que hacer frente a las legiones invasoras. Nuestra llegada aumentô la animaciôn : éramos mexicanos y jôvenes, es decir, gente alegre, bulliciosa y amante de divertirse hasta en visperas de morir. Nuestros oficiales eran todos bifen—educados, élégantes y amables. Nuestro cuerpo de caballeria, y digo nuestro porque ya me consideraba perteneciente a él, era en este particular privilegiado. El coronel era el tipo mas acabado del gentleman. Habia querido que sus oficiales fuesen semejantes a él, y habia logrado reunir en su

LA PRIMA 49 cuerpo una pléyade verdaderamente escogida de dandys, El único con quien estaba descontento era Villu, ¡j! cju llU pCrque careciera Je modales tñ55, sino porque, como lo he dicho, no era comunicativo ni galante, tii gustaba de la francachela. Parecia el mal pariente de aquella , familia militar; y como su conducta, su observancia rigurosa de las leyes del ejército, y su exactitud, eran un reproche constante para el coronel, que solia relajar la disciplina, este deseaba con toda su aima desembarazarse de tan incômodo subalterno. He diçho antes que Valle prometiô a su aûigoJELores llevarle à casa ae su prima/ El Don Juan, à quien pareciô seductora la promesa, deseoso como estaba de conocer d las beldades de Jalisco, para quienes esperaba ser tan simpâtico como siempre, no perdiô oportunidad de recordar a Valle su oferta ; y al alk sigûlente, después de terminadas las ocupaciones militares del cuartel, los dos jôvenes se dirigieron à la plaza principal â practicar un reconocimiento, presumiendo, como era natural, que alli habria bellezas que» contemplar y amigos que les sirvieran de cicérones. Era domingo, y la manana estaba hermosisima; pero en la plaza, cuyo cuadro esta embellecido con una hilera de naranjos, no

50 CLEMENCIA encontraron nada de particular, pues la reunión mas notable se hallaba en el atrio de la Catedral, en la que se celebraba la misa de doce. Este atrio se halla limitado por una soberbia y magnífica reja de hierro. Nuestros oficiales, llamando la atención por su elegante uniforme, y particularmente Flores por su gallardo continente, atravesaron la puerta de la reja y penetraron al interior del templo, cuya magnificencia omito describir para no parecer fastidioso." Solo dire a vdes. que los jaliscienses se enorgullecen de poseer tan suntuoso edificio, obra del arquitecto Martin Casillas, el maestro vias insigne que habia en aquellos tiempos, segun ellos dicen. Cuando los oficiales entraron, la misa estaba concluyéndose, y mientras que Valle, mas artista y mas observador, examinaba la fabrica del templo, la forma y riqueza de los altares, y se fijaba con curiosidad en los sombreros viejos de los obispos difuntos, que están pendientes de un hilo arriba de cada uno de los altares, y acerca de los cuales se cuentan muchas candorosas tradiciones que el joven recordaba sonriendo, Flores, mas indinado a contemplar las bellezas humanas que a las bellezas arquitectónicas y las antigüedades, recorria con admiración los diversos grupos de

LA PRIMA 51 encantadoras hijas de Guadalajara, que llenaban las naves de la Catedral y en derredor del altar en que se celebraba el Oficio Divino. — Hombre, Valle, deje vd. de contemplar santos como un bobo, y mire los pri mores que hay aqui. ¡Canario! que muchachas tan deliciosas tiene Guadalajara. Valle mirô y quedô asombrado. En efecto, habia allí un centenar de mujeres hermosas. hermosisimas, como las sueñan los poetas, como las pintan lo^ enamorados. Las naves resplandecian mâs que con el fulgor de los blandones y con los rayos de luz que penetraban por las ventanas, con el brillo de tantos ojos negros que parecian encendidos, no por el tibio fuego de la piedad, si no por la baguera abrasadora del amor y del deseo. I^ misa habia concluido : los oficiales vinieron d situarse en la puerta principal, y allí pasaron revista i todas las bellezas que acababan de ver en conjunto y de pñesa. Todas ellas se fijaban en los dos jôvenes, y con espccialidad en Flores, que estaba soberbio de belleza, de elegancia, y que ténia en su semblante y en su apostura ese no se que poderoso é irresistible que atrae infaliblemente las miradas y el cqrazôn de las mujeres. De repente se acercaron à ellos dos jôvenes gallardas y majestuosas como doSt^Ottas»
Una

52 CLEMENCIA I de ellas tenía cubierto el semblante con un espeso vélo. La otra era hermosa como un ingel. Rubia, de grandes ojos azules, de tez blanca y sonrosada, y alta y esbelta como un junco, esta joven era una aparición celestial. \ / Valle, al verla, se ruborizó cuanto era posible \ / en su semblante pálido. Ella le dirigió una ' mirada y le saludó sonriendo ligeramente ; pero al fijarse después en Flores se detuvo un instante lo mismo que su compañera, como fascinada por la mirada audaz del bello seductor

LA PRIMA 53 una última mirada al g^llaydo cnmpanero de suprimo. — Entiendo, dijo Flores d este, que tendra vd. el buen gusto de seguir à su linda prima ; y yo creo que es de mi deber acompañarle. — Bueno, contesté Valle un poco contrariado : no se si se dirigira a su casa y si podrâ recibirnòs d esta hora ; pero vamòs, y ello dira^ r — QSerido, replicô Enriq̃l̃lê^ estoy seguro de que una mujer linda y de buen sentido \ tendri mucho placer en recibir â cualquier \ hora à dos muchachos de Mexico como nosotros. j \ Diciendo p

«tîgnjprnn â ht? ?n^inridnrî'« cnaturas, que atravesando la plaza y algunas calles y encontrando en su camino miradas de ariior y saludos carinosos, se dirigieron d la calle del Carmen, deteniéndose d la entrada de una casita linda y alegre como una jaula de canarios. — Alli, después de volver todavîa el rostro para cerciorarse de si eran seguidas, viendo d los oficiales que venian en pos de ellas d pasos rdpidos, haciendo sonar en las baldosas sus acicates de oro, entraron y se dirigieron inmediatamente d la sala de recibir.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

J



IX LA PRESENTACIÓN Los dos jóvenes atravesaron alegremente los umbrales de la linda casita, luego un pequeño patio que parda una gruta de verdura y de flores con un risueno surtidor de mdrmol, y bajo una cortina de enredaderas penetraron en el corredor y se detuvieron en la puerta de la antesala. Ya los esperaban. La hermosa rubia se adelantó hacia ellos y les dijo con la nids dulce de Itis voces humanas. — Pasen ustedes. Y loS ihtrôdUjfl'ën el pequeño y fresco salon, en donde se hallaban reclinadas en un sofa una senora de cuarenta años y la joven que antes se cubria ei rostro con un vélo, y que

\\ 56 CLEMENCIA Cmostraba ahora el mas lindo semblante que / hubiera podido sonar un poeta musulman. / Era blanca, de ojos y cabellos negros y labios de mirto. Los jôvenes quedaron deslumbrados. — Querida tia, dijo Valle à la senora mayor, j j tengo la honra de présentât a vd. i mi buen ; amigo Enrique Flores, comandante como yo / 1 en el ejército. / Flores se inclinô graciosamente y murmurô las palabras de cortesia sacramentales. Después Valle le présenté i su prima Isabel, que se ruborizô notablemente al encontrarse frente a frente del hermoso oficial. — Ahora, como compensaciôn, dijo la senora, por el gusto que nos ha dado vd. presentàndonos à su amigo, le presentaré â mi vcz à la mejor amiga de Isabel y una de las senorîtas mds distinguidas de Guadalîjara. Querida Clemencia, mi sobrino Valle y su amigo. Los àos se inclinaron respetuosamente, Valle sintiô, al encontrarse con la tnirada de Clemencia, que se le oprimia el corasEÔn. Evidentemente en los ojos jiegros y lângutdos de aquella hermosura terrible habia algo mis que el brillo y la languidez. Habia un agùero, quién sabe si feliz ô desgraciado ; y -^SSPiqw^ tengamos todos una sibila en el aima que nos hace presentir la influencia que ejercerâ en

LA PRESENTACIÓN 57 nuestro destino la persona i quien vemos por primera vez, 6 sea que Valle, poco acostumbrado à acercarse à las mu j ères bellas, se encon- ^ J^^ trase turbado y confuso, el Jiec^^ e» qu,e_ ae ^ estremeciô visiblemente y que tuvo una sensaciôn de miedo y de dolor. — £ Se pone vd. malo, hijo mio ? preguntô la senora con interés à su sobrino. ^ — No, tia, no tengo nada. — Esta vd, muy pâido. — Fernando tiene uM àpariencia enfermiza, dijo Flores; pero còtt fise CUerpo dëlicado que vdes. vtn, disfruta de una salud robusta. Fué herido hace poco; pero eso pasô ya, quiza le ponga de este modo la agitaciôn del momento, el clima nuevo para nosotros, ô màs bien la timidez de su caracter, porque Valle es timido de una manera rara. "^^^^Tlmldo .!• repiicô la senora; pues sera una excepciôn de su familia. Su padre y primo mio y sus hermanos no pecan por encogimiento. Al contrario, son la personificaciôn de la alcffria y la franqueza. i Y por que razôn, anadiô preguntando d Valle, se ha dado la circunstancia de que cuando he estado en Mexico y aun en Veracruz no he visto â vd. jamis en su casa? Siempre me decian que estaba vd. ausente. — Senora, desde muy pequeno, contesté

CLEMENCIA Val le, me aie je del lado de mi familia para
eatudiarpHespués entré à servir en el ejército ; 4pciïàs cono2CO à mis
hermanos, y por muy poco tiempo he permanecido bajo el techo paterno. —
I Que triste es eso 1 Pero ni aun en las rt:uniones intimas, en aquellas en
que no hay L'osiumbre de que falten los hijos, como por ejemplo, en los
dias del papa A.jdfi- 1^ jnatnâ, he visto â vd. en su compaiïia. Y los niros
hermanos " "hablân' 'venido unos desde Vcracruz y otros desde el
extranjero â ocupar su puesto en el banqueté de la familia : solo vd, faltaba
siempre. — Estaba yo enfermo unas veces, otras 11 legïiba algunos dias
después, por motivos independientes de mi voluntad; pero no habia otra
causa l'Sta conversaciôn hada mal i Valle, y era perceptible que deseaba no
se continuase. La tieilora lo comprendiô asi y se volviô para liiblar con
Flores. El galante oficial, que primero habia observado rdpida mente y â
fuer de hombre conoC^ior d las dos bellas jôvenes, pasaba de una à otrrt
alternativamente los ojos, como en un estudio comparativo, y habia acabado
por iomprender que las dos rivalizaban en hermoFhtira y encantos.

LA PRESENTACIÓN 59 •^ ;. La una era blanca y rubia como una inglen» N La otra morena y pálida cpmft i^nn eupnnolni ^ Ebs ojos azules de Isabel inspiraban una ^ afección pura y tierna. Los ojos negros de ^ Clemencia hacían estremecer de deleite. V ■^ La boca encarnada de la primera sonreía, con una sonrisa de ângeL La boca sensual de Nj. la segunda tenía la sonrisa de las huries, son* irisa en que se adivinan el desmayo y la sed. ^V El cuello de alabastro de la rubia se incli^ naba, como el de una virgen orando. El cuello de la morena se erguía, como el de una reina. Eran bellezas incomparables, y Flores, sin decidirse por ninguna de ellas, hizo lo que en semejantes casos tenía de costumbre, se dejó arrastrar por la mano del destino. Dejô d la suerte la elección, y como se liaba de empezar por algo, se acercô a Isabel y entablô con élU una de esas conversaciones frivolas de primera visita, sobre la población, el clima, la catedral^ fas~señoras, la casa y las flores, y todo lo que presta un elemento para formar diálogo. Isabel se sentía turbada y feliz, Enrique la encantaba; aquel carácter ligero, agradable, risueño, aquellas palabras llenas de bispa y de agudeza le parecían sonar por primera vez en sus oídos y tenían todos los encantos de la novedad. Por otra parte, hemos dicho que Flores era ..i-Y> ^^

60 CLEMENCIA hermoso, é Isabel era de esas mujeres para quienes la forma es todo. Su pobre primo no l^odla sostener una comparaciôn fisica con el joven y gallardo rubio. Clemencia se parecia mucho en esto à su amiga. Adoraba la forma, creia que ella era la revelaciôn clara del aima, el sello que Dios ha puesto para que sea distinguida la belleza moral, y eu sus amigas y amigos examinaba primero el tipo y concedia después el afecto. Y esto no da derecho d suponer que las dos jôvenes careciesen de talento y de criterio, no : la naturaleza habia sido prôdiga con ellas en dones fisicos é intelectuales. Clemencia pasaba por tener una de las inteligencias mds elevadas del bello sexo de Guadalajara. Isabel era ciuda por su talento. \ LAmbras estaban dotadas del sentimiento mäs | quisito. Eran mujeres de corazôn. j Pero juzgaban como juzgan casi todas las mujeres, por elevadas que sean, y eso en virtud de su organizaciôn espècialT Aman lo bello y lo buscan^ antes en la materia que en el aima. Hay algo de sensual en su modo de ver las cosas. Particularmente las jôvenes no pueden prescindir de esta singularidad, solo las viejas escogen primero lo util y lo anteponen i lo bello. Las jôvenes creen que en lo belle st

The text on this page is estimated to be only 29.84% accurate

LA PRESENTACIÓN 61 encierra siempre lo bueno, y a fé que muchas veces tienen razón. Así, pues, Clemencia, desde que llegaron los oficiales, poruIII inclinación irresistible no cesó de dirigir frecuentes miradas para examinar a Flores que a su vez la hacia sentir el puUti Uc SGs ojos audaces é imperiosos. El triste Valle continuó su conversación con latía y le habló de plantas y árboles frutales. Era algo botánico, y como estaba poco habituado a las conversaciones de sociedad, procuraba mezclar siempre sus pequeños conocimientos para no quedarse callado. No por eso dejó de observar la impresión que su amiga había causado en las dos hermosas muchachas, y mas de una vez se quedó distraído y contrariado. ¿Contenta? ¿a amor? Puede ser, y en ese caso, la pura, la virginal Isabel, la que inspiraba amores castos y buenos^S^a ser el idolo de su corazón. El necesitaba un ángel, y su prima era un angel que encerraba en su aima todos los consuelos, todas las esperanzas que podian cambiar el aspecto de su vida solitaria y triste. Pero la rubia sonreía a Flores de una manera insinuante, era una esclava que se rendia sin combatir i su futuro señor.

62 CLEMENCIA Un momento después, y con los cumplimientos de estilo, los jóvenes salieron de aquella casa ; Valle taciturno, Flores alegre, decider y Visueno,

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

LAS DOS AMIGAS — Clemencia, ¿ que te parece mi sobrino ? preguntô la seiiora à la hermosa morena. — Me parece un joven instruido y bueno, algo encqgido. — Fernando debe estar enfermo, anadiô Isabel con cierta compasiôn; su palidez no es natural, y ademâs, i no bas notado, mania ? sus manos tiemblan. — Sera nervioso. observô Clemencia. — Es un muchacho raro, volviô d decir la tia, y en su vida debe ocultarse algùn misterio, Hemos estado en Mexico y en Veracruz, hemos V isitado con frecuencia su casa ; jamds le hemos V isto. Al preguntar por"eT7 pues sabiamos que à mis de los très hîjos de mi primo que alli

64 CLEMENCIA vimos, habia otro, siempre se nos contesté que estaba ausente; pero yo observaba cierto desagrado amablar de él, lo que por otra parte se hacia de una manera brève y seca. Su familia, rica y de cardcter alegre. daba fiestas â menudb. ya en sus salones de Mexico, ya en sus haciendas del Estado de Veracruz^ pero jamâs parecia extranar en ellas la falta de un hijo, jamds sus hermanas, que son^Tnuy lindas, le consagraban un recuerdo, jamâs los amigos de la casa le nojn]braban : habia hasta cierto cuidado en evitar las conversaciones que pudieran recaer sobre ^uLausencia, En fin, yo supongo que este pobre joven debe haber causado â sus padres, hace tiempo, algûn profundQ.,disgusto, ô ha cometido alguna gravisimajalta, y que d consecuencia de eso ha incurrido en el desngrado de la familia. y ha sido arrojado del hogar paterno. Tanto mds probable es mi suposiciôn, cuanto que su familia pertenece d un partido mortalmente enemigo de este en cuyas filas anda sirviendo mi sobrino. Verdaderamente estoy admiraba de ver d Fernando con el uniforme libéral, cuando su padre es uno de los mds notables conservadores y ha prestado servicios d su partido, de gran consideraciôn, lo cual ha hecho que se le vea en él con mucho respeto. Esto no puede explicarse sino existiendo

LAS DOS AMIGAS 65
una profunda division entre el padre y el hijo,] 'nues de otro modo, creo que mi primo habria preferido matar â su hijo antes que verle de ,oficial en éi exercitô republicano. ^ Térô como vdes. supondrán, cualquiera que \ .' sea el origen de semejante division entre Fernando y su padre, no puede uno tener buenâ idea de un bijo asi, y hay que sospechar acerca de su conducta. — Mamâ, dijo la dulce Isabel, yo le confieso â vd. que veo en mi primo algo que me causa antipatia ; y por Dios que mis ojos nunca me enganan, y que todo aquello que me disgusta a primera vista, resulta malo. — Bien puede ser, replicô la seiiora; pero entretanto que averiguamos todo lo que hay en el asunto, tenemos que tratar â Fernando como d un pariente nuestro y que ocultarle nuestras sospechas que bieiT podrian carecer de fundamento. ^ — Tal vez le condenan vdes. demasiado pronto, objetô Clemencia con aire de lâtima. Yo no le veo nada repulsivo, comoTIsabel. No es agraciado, no es simpatico, y ademas su encogimiento, que no parece ser propio de un mexicano, le perjudica mucho. Es muy serio; tal vez su caracter se haya agriado con alguna enfermedad, porque en efecto esta muy pálido, muy delgado, y ahora nos lo paréciô mas

66 CLEMENCIA que le comparâbamos con su amigo que esta brillante de salud y de frescura. — ¡ Oh ! en cuanto à ése, dijo Isabel, ruborizándose ligeramente, ¡ que simpático es ! ¡ qué guapo ! — ¿ Te agrada, Isabel ? preguntó Clemencia con una imperceptible nialicia. — Si, tiene mucha gracia, es muy fino. — Es un joven distinguido, y no hay duda' que pertenece d una buena familia, observé la seiñora. — No hay muchos oficiales asi, dijo Clemencia; este es un modelo de elangancia y de ^aballçrosida^. ¿ Viste que ojos tiene, Isabel ? — Y ¡ que bien habla ! — Y ¡ con que garbo lleva su uniforme ! — Mi pobre primo Fernando, la primera vez que nos hizo una visita nos hablô de la atmôsfera de Jalisco, de los drboles y del lago de Chapala. Ya tu comprenderâs, Clemencia, que esfïï*seria muy bueno, pero que no era oportuno ni ténia chiste. Mi primo sera un ob^ervador, pero no es nada divertido rri galante; creo que nunca ha estado en sociedad, pues tartamudea y se avergûe'iTzâ, y se queda~callado como un campesino. Flores es diferente, ya lo has visto. ****• fciemencia se puso pensativa, y después

LAS DOS AMIGAS 67 dirigió a su «miga una mirada escrutadora y profunda. Isabel, casi avergonzada de haber dicho tanto, y poniéndose roja como la grana, al sentir la mirada maliciosa de su amiga, repuso luego, como para chancearse : ^ / — — Si ; encamador es tu primo, por vida mia. Isabel sintió algo como un leve dolor de corazón, al oír hablar así a su amiga. Comprendió que el gallardo Enrique había causado una impresión en el ánimo de Clemencia> lo mismo que en el suyo, y tal vez presintió que iba a tener una rival, y rival temible pues Clemencia, por sus encantos y por su ta lento, era mas peligrosa que ella para los hombres. Pero ¿ que pasaba ? Isabel estaba enamorada ya y tan pronto ? No tal ; pero sucedía entonces lo que sucede siempre que dos beldades se encuentran por primera vez con un hombre superior. Se establece entre ellas una rivalidad momentánea, cada una procura atraer la atención de aquel amante en ciernes, y cada una teme verse pospuesta a su antagonista. Isabel y Clemencia eran dos bastante lindas mujeres para que carecieran de adoradores. Los tenían en gran número en Guadalajara, y

68 CLEMENCIA estaban acostumbradas â dominai* como reinas, alternativamente ô juntas, en todas partes. Asi, pues, no era el deseo de ser amada ■ por el primer venido, el que las hada disputarse en aquel instante la preferencia de hermoso oficial, sine el amor propio, innato en el «corazôn de la mujer, y mayor en el corazôn de la mujer bella, que quiere conquistar siempre, vencer siempre y uncir un esclavo mâs al carre de sus triunfos. Ademâs, ya he dicho cuâles eran las ventajas físicas y sociales de Enrique, y sera làcil cemprender cuan superior le hallaren las lindas jôvenes, à tpdes los rendidos amantes (que hasta alli las habian redeado. >^ Ser amadas también de aquel gallardo y brillante joven de Mexico, j que placer y que orgulle ! Clemencia estaba invitada i almorzaren casa de Isabel. Pusiéronse à la mesa y almorzaren alegremente; pero cualquiera habria pedido notar en el semblante y en la conversaciôn de las hermosas, que una preocupaciôn ecultà las agîtaba y las ponía, d rates, pensativas. Iban a ser rivales, ô mâs-bien dicho^ ya le

XI LOS DOS AMIGOS — ^Por que viene vd. tan callado, Valle?
l ha dejado vd. el aima en esa casa ? preguntô Flores à su amigo, después de
haber andado algûn rato. — No tal. — Si; conmigo, fuera réservas : vd. estd
enamorado, hijo mô, ô algo le sucede de ' extraordinario, porque ha tenido
vd. singularidadês~~quê no pueden enganar â ojos tan expertos como los
mios. — Ya vd. me conoce, soy tîmidn H^lantp ^p las mujeres, y esto es lo
que me ha sucedido lioy. Ayer ha pasado lo mismo. Sabia yo que esta
familia vivia en Guadalaiaara: que ella habia estado en Mexico y que habia
tenido

70 CLEMENCIA intimidad con la familia de mi padre, â causa de su parentesco. Pero yo no la conocia : pregunté por ella al llegar ; me dieron razón y me presenté en su casa. Me recibí mi tía muy bien ; pero pasados diez minutos de mi visita no sabia ya de que hablar, y mi permanencia allí fué un suplicio. Como vd. ve, mi prima es bella; su vista me causó una impresión difícil de definir : deseaba alejarme de ella, y lo sentia al mismo tiempo. No se cuántas barbaridades dije, y era que me preocupaba su belleza, esa belleza inocente y encantadora. — Eso se llama amor^ chico. ^Ha estado vd. enamorado alguna vez ? — Nunca : le confies© â vd. que cuando era estudiante vivia entregado a los libros, visitaba pocas casas, y en ellas, aunque solia encontrar muchachas hermosas, casi siempre las vi enamoradas de otros, y esto naturalmente me hacia alejar de ellas, así como â ellas interesarse muy poco en agradarme. Además, yo conozco que no soy simpático para las mujeres, no tengo esas dotes brillantes que vd. posee en alto grado para cautivar el corazón femenino; mi carácter es semibrio y taciturno : ya vd. comprenderá que'llay motive para" que mi juventud se haya deslizado solitaria y triste. Le pareceré â vd. ridículo, pero „_^:

LOS DOS AMIGOS 71 la verdad es que mi corazôn esta virgen de todo amor. — ¡Hombre! ridiculo, no; pero raro, si, niuy raro : jun cora2Ôn virgen_ ¡Jos veinticinco afios! jen este tiempo en que ya à los doce se tiene novia, y muchas veces queridal convengo en que no haya vd. amado, esta palabra ahora es convencional ; pero liabrâ vd. tenido una querida : ¡ quién no tiene hoy, apenas llegada la pubertad, una triste querida? — Tampoco; me hubiera sido eso difícil sin amar. Las pasiones de los sentidos no han sido hechas para mi. Como desde nino he carecido del dulce placer de sentirme amado, y como he atesorado en el aima un inmenso caudal de carino tan ardiente como puro, he deseado con avidez amar; pero hubiera creido profanar mis sentimientos entregândome â las pasiones banales y que gastan la organizaciôn corrompiendo casi siempre el aima. — ¡ Canario, y que singular Hlôsofo es vd., Fernando! Vd. no pertenece a esta época. Es vd. un casto sonador, un poeta quizâ; pero de todos modos un hombre al agua. ^Ha leído vd. novelas? — Pocas. — £ Ha frecuentado vd. ¡ los poetas ? — Algo; pero le dire â.vd. : antes, muy

72 CLEMENCIA J>^ a^ntes de que me afidonara à ese género de
^^ectura, pensaba y sentia lo niismo. Las ideas que tengo no me vienen de
los libros7sino de las impresiones que he redbido desde mi infancia. ne
sutndo, y el mundo, que pudo haber sido para mi un Edén, fué un infierno
desde los primeros pasos. j Feliz quien como vd. sôlo ba pisado rosas en su
camino! — Como habiamos hablado pocas veces de este modo, le confieso
â vd. que no le habia observado esta particular disposiciôn al romanticismo,
que ahora le noto, y de que le habria curado radicalmente, como de una
enfermedad odiosa. i Quién diablos le ha puesto à vd. hollin en el cerebro?
^duién le ha dicho a vd. que este hermoso y querido mundo es un infierno ?
Sôlo los tontos creen ya en el valle de lâgrimas; y quéjese i su mal gusto
aquel que quiera recibir la vida como un câliz amargo. l Pues_gué, vd. toma
todas las cosas a lo serio ? —

LOS DOS AMIGOS 73 — ¡SvLS sentidos? ¿pero vd. no tiene corazón? — Querido, ¡créeme vd., en el corazón? — ¡Cómo si creo! demasiado, y ahora más todavía. — Arránquesele vd. en la primera oportunidad, Fernando : créame vd., es una entana que maldita la falta que nos hace, y que debe acarrear infinitas contrariedades. De mí se decir que nunca le he tenido, si no es en la acepción física de la palabra, y me he reído alegremente de aquellos que decían ser desgraciados por un exceso de sentimiento. Eso está bueno' para urdir cuentos; el corazón es como el diablo, solo existe en las leyendas. — Pero ¡qué horrores está vd. diciendo! apenas me atrevo a creer que habla vd. con formalidad. — Pues no lo dude vd., amigo mío, y le aseguro bajo mi palabra de honor, que no soy de aquellos que por haber sufrido algún quebranto terrible en sus esperanzas o en sus pasiones, se hacen los interesantes diciendo que ha muerto su corazón, que no tienen en el pecho más que cenizas, con otras mil necedades tan ridículas como impertinentes. No : si alguno puede dar gracias a la fortuna por sus coqueterías y sus lisonjas, soy yo, que sin fatuidad he apurado desde muy temprano los

74 CLEMENCIA goces, y he hecho de mi vida una especie de orgia. 4le buen tono. No es mi ànimo hacer a vd. mi biografía, pero no dejarà vd. de creerme si le digo que hasta aqui la suerte no me ha contrariado nunca, y que apenas le he pedido algo cuando se ha dado prisa en alargarniello \^^on buen modo. Nad rico y lo soy aùn, no millonario, esto vendri después; pero lo suficiente para haber tomado asiento, durante algunos meses, en el banqueté que el placer ofrece en Èuropa à los sibaritas del siglo XIX. Aun me quedan, como es de suponerse, mil goces ^of saborear; pero esto, lejos de ser una contrariedad, es un incentivo para seguir mi camino; es una esperanza que me sonrie l l amdndopie; es una garantia de que no tendre un porvenir fastidioso. Que habn'a quedado para mis cuarenta anos, si hubiese agotado todas las delicias en la juventud ? Volvi al pais, y por algùn tiempo nojuve otra ocupaciòn que galanteaT; el galanteo es un entretenimientfl,— — intermo, y bueuo cuando es provechoso. Yo no soy platònico; y, con perdòn de vd., creo que el platonismo es manjar de tontos. En este tiempo en que se vive tan presto, sacrificar los mejores dias i los goces de lo que vdes. llaman ahna, es pasar una hermosa manana de primavera estudiando Geografia en un gabinete ; es pasar una hermosa noche de estio >.

LOS DOS AMIGOS 75 traduciendo el Arie de amar. Asi, pues, en cuanto a mujeres — ¡Ah, si! en cuanto à mujeres, demasiado se cuán afortunado ha sido vd. — He hecho llorar algunos hermosos ojos aquí_ en mi ^nculta patria, donde todavia se usan el color natural y las ligrimas sincczas ; pero reflexione vd. en que sería peor para mi, verme obligado â lamentar el rigor de las desdicbas. Con las mujeres no hay remédia : 6 tieiie une que enganar ô que ser enganado. ^Preferiria vd. ser lo ùltimo ? — Pero cuando el corazôn se interesa — Aniigo mio, no olvide usted que le he dicho que yo no tengo esa desventaja. Si yo hubiese poseido un âpice de ese sentimentalisme anticuado, el libro de mis aventuras estaria en blanco como el de vd. Habria dado con la primera Ddlila de las que andan por ahi, y à. esta hora, tonsurado y misérable, habria compuesto algunas endeçhas llenas de dolor, pero no habria arrancado de la ingrata ni una sola de esas lâgrimas que tantas veces han regado mis manos y mi cuello. — ¡Pero, Enrique, por Dios, no todas son Dâlilas! — Todas, Fernando, todas; no lo son por maldad, lo son por naturaleza, inocentemente,

76 CLEMENCIA sin saber lo que hacen, tal vez sin quererlo ; pero el hecho es que aun amando acaban con las fuerzas de un hombre, lo enervan y lo entregan à los furores del destine, desarmado, impotente, y el amor no debe ser mas que el embellecimiento del camino de la ambiciôn. "

"^ ~" -^ — Me espanta vd yo creia que el amor era uno de los grandes objetos de la existencia ; yo creia que la mujer amada era el apoyo poderoso para el viaje de la vida; yo creia que sus ojos comufiicaban luz al aima, que su sonrisa endulzaba el trabajo, que el fuego de su corazôn era una savia vivificante que impedia desfallecer. — ¡Poesia! jpoesia! Deje vd. de créer en eso, y mire vd. que le estoy hablando como no le hablaria à nadie, porque es peligroso revelar las opiniones intimas de uno, como le es peligroso à un cspadachin descubrir el cuerpo à los ojos de un contrario hâbil. Esto le probarâ d vd. que le quiero. — Pero digame vd.. Flores, con semejantes ideas cuyo origen no me es desconocido ya, v. .; cômô es que sirve vd. en el ejército, y en un \ tiempo como este, en que la Repûblica anda / de capa caida? _^y^ Flores sonriô y se turbô un poco ante la mirada fija de Valle. R

LOS DOS AMIGOS 77 — Precisamente por eso vengo aquí. ¿Vd. ¿tiene fe en el triunfo de la independencia? — Tengo gran fe, una fe incontrastable. — ¿Y vd. cree que no morirá en la lucha? Eso no lo sé: nada difícil es que muera; pero moriré con la conciencia de que tarde o temprano triunfará la República. — Pues bien; ¡yo también tengo fe, y hay algo que me dice que sobreviviré a la guerra. Vd. comprenderá que vamos a quedar muy pocos, y de esos pocos me propongo ser uno. El camino así se hace más corto, y yo llegaré a mi fin. — De modo que el patriotismo entra muy poco en los propósitos de vd. — El patriotismo tiene sus móviles diferentes; para unos es cuestión de temperamento, para otros es la simple gloria, ese otro platonismo de los tontos; para mí es la ambición. Yo quiero subir. — ¿Y todo para hundirse después en los goces? — Es claro; en todos los goces del orgullo, del poder, de la riqueza, del amor, de la gloria. Todos juntos se saborean cuando está uno colocado muy arriba de sus semejantes. Sin lograr esto, se tendrá uno de ellos o dos, pero no todos, y mi ambición los busca todos. Si me hubiese hecho banquero, soplándome el

yS CLEMENCIA viento de la fortuna habria llegado i ser millonario; pero tendria quizâs que indinarme alguna vez delante del hombre de armas ô del gobernante. Prosiguiendo mi carrera de galanteos, habria llegado â poseer acaso a todas las mujeres que hubiera deseado ; pero en pri nier lugar tengo miedo al hastio, y luego, un D. Juan £ queues un simple D. Juan? Un reyezuelo de salon, una potencia de retrete que se éclipse delante de un guerrero afortunado, delante de un millonario bestia, y aun muchas veces delante de un hombre de talento, que es mucho /^«»/•l•r TTt^ f) ju^n tiene que ocultar en el misterio la satisfacciôn de su dicha, y cuando la hace pùblica, se limita a recibir incienso de una pequena corte de aduladores vulgares, que son al gran libertino lo que los lebreles son al cazador, es decir, que solo lanien la mano para obtener los restos de la presa. |Eso es fastidioso....! yo quiero algo mâs que semejantes goces mezquinos Pero, chico, nos engolfamos~en~îrnâ~' conversaciôn estrafalaria, y noto que estoy impertinente comunicativo : dejemos esto, ya curare d vd. del platonismo que le esta secando; hablçmos de la primita, que fué lo primero que se ofreciô â mi imaginaciôn cuando comenzamos d charlar. ^Sabe vd. que es una lindi

LOS DOS AMIGOS 79 \ sima criatura? Una conquista que valdria la corona mural? Fernando palideciô. — Si, es linda, murmurô secamente. — l Piensa vd. hacerle el amor ? — No : he observado que vd. le simpatiza, que yo le repugno. Ya ve vd. que es mal principio para mi. Trabajaría sin esperanza; y quien no espéra vencer^ ya esta vencido. Vd. tiene el campo. — Pero, vamos, ^vd. la ama? — No lo se, y aun no me doy cuenta de la verdad de lo que pasa en mi aima. He dicho â vd. que la ii^rpresiôti que me causé desde que la vi, ^s extrangL.iJiov que la vi hablar tan amablemènte con vd., senti una especie de Odio; pero gn^rri'^i g^^TTiprP ^"•'^ rx'^rAr^^r^^ — iPo^re Fernando l es vd. dyp^f^«ii^^n ^inceroT^es bien, eso es amor; vd. la ama, y ha sentido celos. Yo he recogido demasiadas flores en el campo del mundo, para querer arrebatarle â vd. esa pequeia rosa. Vd. puede lanzarse; hable, enamôrela, y pronto, porque no tardarân en tocar à botasilla, y vea vd. que no nos quedan en perspectiva mas que algunas flores silvestres, cuyo aroma no sera precisamente una delicia para nuestro olfato de cortesanos. Valle se sentia mal al oir hablar de este

The text on this page is estimated to be only 3.14% accurate

SO CIEMENCIA moiiq al libeitîno. HaWi Icvaiiudo en su cotst-
l zùii xxn alwr i Tsabtl, y vda iratar i su idoJo, E:omo Flores trataba
Jiempres a las vfctfmas Je j lutricidad. { ' — Hstoy ro^îdtû l no le dirà
nadr, cou- ^ tstà; [:sa joven no mtireci: qut; dos mJ H titres | I mo nosotros,
la hagaii objeto Je una dîstracdoit pasjjtr:!, — tPor que? ^ por que es prima
de vd? l PuÊÂ h ombre, ks primas de uuo..., — No diga vd. mas^ Enrique,
por su vida ; tiic ciusa pena que vd, no vei eu uiia mujer tan angelicjil màs
que uri objeto de cru d divcraiàn y de in noble placer. — fPIitoiiiico!*,». Vd,
se curari. Pero^ resuctamentc^ la rubja es belllsima : difidmetTtc% a no
ïStar vd* à su lado, me rcsigiiaria yo â Jio decirk iiada. Asf es que vd, o yo ;
cscoja. Con vd, eaiiira garntizadii ; coumigo, no me atrevcré à decir que la
seduciria, fuera haccr i vd. uua ofeusa; pero es scgufo que Uegaria i
^muruie, Librela vd, de mL Yo me tZûia:igraTé .l la fleltdoiSJi inorena;
tjsa mesgduci:, es utia su lia II a, en cuyos opà ntîgros beberé fuego.
VamoSf deddase vd. Fernando pen&ù que su amigo babluba smceramentl:
d pesar de su libiiTtinaje ; compri^n^ àià que su prima estaba pcrdida si la
dfijihù. en poder de Flores, que y a la liahiA lies: bu

LOS DOS AMIGOS 81 ^ntir la funesta influencia de su mirada irresistible ; comprendiô que la ûnica defensa para ella consistia en su amor, amor que por otra parte parada haber avasallado su corazén tan râplda. OTmo impenosamente. Ademâs, recordô la sensaciôn dolorosa que experimentô al aproximarse â Clemencia, cuyos ojos negros "le l'abian causado movimientos nerviosos, présages de algùn mal terrible. Dejar d esta beldad poderosa y fatal en lucha con Enrique, no era una villania, porque iban d encontrarse dos potencias Jgualmente fuertes ; y después de todo, si alguna desgracia acontecia, ^no valia mas que recayera sobre la aliiva morena, sobre la liona aristocrâtica y soberbia, mas bien que sobre la débil virgen que no parecia contar con fuerzas suficientes para luchar sin morir? — Esta bien, diio Fernando resueltamente, me consagro a mi prima. Haga vd. la guerra a 7a herniOSâ'^ ojos negros. — Arreglado. Ahora, pens^mos en la maniobra; volveremos d la casa de la prima de vd., porque es preciso que me introduzca en la de Clemencia, pues no debo esperar encontrar d esta siempre en otra casa que la suya. Una vez logrado, vd. se quedard frente d su enemigo y yo frente al mio, y veremos quién domina la posiciôn primero. G)n tal resoluciôn, después de haber paseado 6

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

82 CLEMENCIA por varias calles solitarias, entraron en el cuartel, dirigiéndose Enrique al alojamiento del coronel y Fernando a su aposento, en donde se sentó pensativo y cenudo.



XII Isabel, en cuya aima no se habia eclipsado un momento la imagen de! gallardo mexicano, apenas estuvo sola, se puso a pensar con toda libertad en aquella aparición que venia a derramar una nueva luz sobre su porvenir. En las organizaciones dulces y timidas como la de Isabel, el amor comienza asi, apoderándose rápidamente y con mis fuerza, â medida^ que-rSTiîs débil^eTespíritu que~domina. La joven comenzô â decirse todas esas palabras que, sin salir de los labios, causan rubor d las ninas y las hacen recelar las miradas y los oidos extranos, como si el fondo de su pensamiento y de su corazôn pudiese ser visto, y como si el acento de su voz intima pudiese ser escuchado.

84 CLEMENCIA — ¡qué interesante es! ¡qué elegancia en su traje y en sus actitudes! ¡qué delicadeza en su manera! ¡qué va se descubre en su carácter! ¡qué talento en sus palabras! Pero, sobre todo, sus ojos tienen algo que subyuga, que atrae, que penetra hasta el corazón. Y luego Isabel pasaba revista en su memoria a sus adoradores antiguos, los comparaba con Enrique, y aun haciendo todos los esfuerzos posibles para ennoblecerlos, para poetizarlos, para exagerar sus cualidades brillantes, los encontraba inferiores, los encontraba prosaicos, por más que evocaba en su favor toda la antigüedad del afecto, todo el orgullo del patriotismo. No, no había nadie igual a su nuevo amigo. — ¡Pues este hombre, añadia, no puede, no debe tener el corazón libre; es preciso, es seguro que ame a otra, que haya dejado en México a la querida de su alma, porque con tales cualidades, sería absurdo suponer que no hubiese habido, no digo una mujer, sino cien mujeres que le amasen. Y este pensamiento le hacía mal. — Y ¡qué me importa, después de todo, que tenga amores y que le adoren en México o en cualquiera otra parte? ¡Acaso yo puedo amarle, acaso él no es una ave de paso que durará aquí el tiempo que tardan los franceses

85 en venir? ^Acaso sabemos quién es? {Que loca soy en estar pensando esto I Y procurando distraerse y hacerse ruido^,se—. ripnnbi ""^ p'^^^ y ^'isay^^ """" melodía ; pero la música ejercía luego en su espíritu su natural influencia; latig^^Mi coTâisôn, y la imagen del bello oficial venía i interponerse entre sus ojos y el papel de música extendido sobre el atril. Hntonces se interrumpía, quedibase meditabunda Otra vez, y rprnrja^g i r.^iyipnffiii Le parecía que su amiga había hablado de Enrique con más interés del que es IMtural respecto de una persona â quên se ve por vez primera. La había visto dirigir i Flpres_Jiea-, cuentesmirailas, y aun estaba segura de que TSSÎa quedado impresionada fuertemente. Y era de suponerse; Clemencia era una mujer de imaginaciôn exaltada y ardiente, amaba también lo bello ; ^ cómo no había de haber encontrado digno de atenciôn i aquel joven tan privilegiado? Pero Clemenciai m orgullosa y domi nadora, sabía disimulat sus incUnaciones, y no quería por nada de este mundo cometer la debilidad de indicar con una sola mirada, con una sola palabra, el afecto de su corazôn. Asi es que no había mofvff pam t^m^r ^^r^ rivalidad por lo pronto, pues aunque Cle

86 CLEMENCIA mencia era acusada de coqueu hada ilgûn tiempo, y gustaba de avasallar d todo el mundo, no lograria en este caso nada, interponiéndose, como se interponia, el amor de una amiga tan querida : sobre todo, Enrique iba i estar enamorado dentro de poco tiempo, y eso bastaba. "Taies eran las ideas que en tumulto se lcvantaban_gixjfl-tttuu dt IjabiU- • Y cuando el pensamiento de su antagonismo con Clemencia la preocupaba màs fuertemente, cuando suponía que su amiga, atropellando todas las consideraciones habia de acometer la empresa de subyugar â Enrique, Isabel se levantaba apresuradamente, se ponía frente â uno de los grandes espejos que adornaban su salon, veía retratada en él su imagen y sonreía con aire de triunfo. Era bella. no con la belleza de su amiga, sino con una belleza mas pura, nids poética, nids idéal. — Enrique no puede enamorarse sino de una mujer que hable d su aima, pensaba. Pero inmediatamente, y cdndida é inexperta como era, sentía que en las miradas de Enrique y en su sonrisa habia algo que no era enteramente puro, algo semejante al deseo, algo que parecia abrasar, y la nina recordaba que sus mèjillas se habian encendido, y sus labios habian teniblado, y palpitado su corazôn al

AMOR 87 sentir la influencia de esos ojos azules que paredan despedir Hamas sobre todo aquello en que se fijaban. Entonces un misterioso terror se apoderaba de ella, y habia alguna voz intima que le decia que aquel hombre era peligroso para su virtud y para su reposo, ô hWn qv*" r^mt-nrU ^ 1^ mujer de las_miradas de Jfuego. era. la. que debia cautivar la naturaleza sensual del joven mexi*_cano. Tan diverses pensamientos estuvieron atormentando d la bella rubia, durante algunas horas, hasta que la llegada de algunos amigos jôvenes de Guadalajara, que tenian costumbre de hacerle la corte, vino i distraerla de su penosa agitaciôn. Pero en lugar de que la vista y la conversaciôn de sus antiguos adoradores pudieran consolarla y aun hacerle olvidar sus preocupaciones anteriores, solo sirvieron para darles mas fuerza. •Isabel, que permaneda obstinadamente callada ô que' apenas se dTgTiàba mezcîar en la conversadôn algunas palabras sin sentido, habia estado observando fijamente y como pensativa, â los jôvenes, los habia comparado con aquellaimag^en que ténia tan présente en la memoria, y conduia con hacer un pequeiño movtniiento de impaciencia, que cualquiera

88 CLEMENCIA que hubiese leído en su aima, habria traducido de este modo : — Ninguno es como él. — Y en efecto, no podían compararse bajo ningún punto de vista. Los pobres muchachos se despidieron sin comprender el por qué de aquella taciturnidad y preocupaci6n que habian notado en la bella rubia, por lo regular tan risueña, tan franca y comunicativa. Vino la noche, y con ella el insomnio de la mujer enamorada, y el tropel de profundas meditaciones y de vehementes sentimientos. Nuevas reflexiones la asaltaron en las horas de reposo, otra vez vino la imagen de Clenispcia a aparecersele con todo el brillo de una hermosura irresistible y con la actitud y la sonrisa del triunfo, y todo esto, unido al violento deseo de que fuera de día y de volver a ver al bello oficial, la hizo pasar en una verdadera tortura las primeras horas de aquella noche malhadada. Habia llegado para Clemencia el fatal instante de partir. Los afectos que antes abrigaba en su aima y que habian apoderado de ella, lenta y tibiamente, desaparecieron para dar lugar solo a ese amor imperioso que habia venido como la tempestad y que habia herido como el rayo.

89 Xodavia no era una pasiôn, pero sin duda alguna podia llegar a serlo; é Isabel lo comprendia en el vago temor que sentia al pensar en Enrique, y que la obligaba à rezar para buscar apoyo en Dios, contra ese sentimiento

90 CLEMENCIA puerta, como si esperase la aparición que evocaba en lo íntimo de su alma. Así pasaron como siglos las horas de la mañana. Llegó la tarde, é Isabel pensó salir a dar un paseo para distraerse ; pero temiendo que su primo y su amigo no la encontrasen, en caso de venir, prefirió quedarse sufriendo aquellos dulces tormentos de la expectativa y de la soledad. No se engañó : dieron las cuatro, y la voz armoniosa de Enrique sonó en los corredores. El corazón de Isabel palpitó apresurado, y cubierto de rubor el semblante, la joven miró a la puerta por donde en efecto aparecieron los dos oficiales. ^

XIII CELOS Fernando Jiotô con algùn asombro la impresiôn que causaba en su prima la lle^ada de él y de su amigo, plies no parecia sino que la hermosa joveu era una timida nina de doce anos, no acostumbrada aùn a^Jtratn tnria], 5e hallaba turbada visiblemente. ^2_ ^largô su mano pequena y fina, primero i Vané"y^^espués^îi Flores, y se conmoviô al sentir la blanda presiôn de los dedos de este, sus labios se agitaron procurando balbucir algunas palabras (jfi^saludo. se desprendiô mds ruborizada todavia, y saliô ligeramente del salon, diciendo i los oficiales : — Voy â avisar d mamâ ; tomen vdes. asiento.

92 CLEMENCIA — ¡ Serán aprehensiones mías, dijo Fernando, ô Isabel se ha puesto encendîda, y luego pâlda, al vernos llegar. ¡ Ha notado vd? — Es natural, respondiô Enrique, no esta vd. en Mexico : las provindanas son siempre timidas. — Pero ayer no observé yo esta emoción. — No pondria vd. cuidado seguramente. Pero, chico, vd. es quien esti ahora notable mente pâldo y conmovido; parece vd. un delincuente delante de su juez. A est^ fia7

CELOS 93 rique. Las numerosas relaciones de este en Mexico, le permitian informar à Mariana que habia vivido alli algùn tiempo y que conoda perfectamente el mejor circule, acerca de las novedades ocurridas durautfc aquellos ùltimos anos en todas las familias. En ri que hacia la descripciôn del estado de \a sociedad mexicana en aquella época de guerra, retrataba con habilidad sin igual à las hermosuras en boga, referia la historia de los matrimonios recientes y de los amores célèbres; pero todo esto côn tal tino, cbn tal donaire, con un tacto tan exquisito, que Mariana acabó por créer que aquel joven era ; a4grable. La senora reia frecuentemente, demostrando e\ mayor placer al esc^çhaiJosdichos agudos, los epigramas delicados, las observacônes picantes que salian a cada momento de los labios de Enrique, y aun se volvia para decir à su hija, Tlâmândole la atenciôn. — Pero ^oyes esto. Isabel? Y entonces la joven dejaba de escuchar la , pobre conversaciôn de Fernando para oir d Flores, que acababa por înteresar â ambasviva mente en su relato. Ehtrétarito Fernando murmuraba algunas frases timidas para entretener i su prima que no estaba atenta sino à Enrique, a qtrren mira

94 CLEMENCIA ba por largos intervalos sin poner cuidado en
s)4S palabras. / Enrique le parecia niisJie«»09tr,-Tnis'in'te/ resante que el
dia anterior. y Ni siquiera reparaba en que su primo Valle pareda mis triste,
mis pâlid^ y "lâf^ «mmKWrt Y como este nota que Isabel apenas le
respondia en monosilabos y apartaba de él sus miradas para fijarlas en el
gallardo militar. acabô por quedar en silencio, disimulando con un aire de
distracciôn el sentimiento que comenzaba a punzar su corazôn como un
punal. y (ii^ Ténia celos ya. Era seguro que Isabel amaba i' â su amigo, ô
por lo menos sentiase dispuesta d amarlc. De repente se detuvo un carruaje
en la puerta. — ¡Es Clemencia! dijeron la seùora é Isabel, y se levantaron
para recibirla. En efecto, la hermosísima morena apareció en la puerta,
abrazô y besô â sus amigas, y alargô risueiña una mano enguantada y
aristocratica a los dos otôciales. — Me alegro mucho de ver â vdes. por
aqui, lesdijo; hcnios hablado tan poco ayer, que me permitiran vdes. en mi
calidad de provinciana, que espère tener noticia minuciosa de mis amigas
de Mexico, y de muchas cosas que

CELOS 95 d los que vivimos tan lejos nos interesan sobremanera.
"—«■'^1 Sr. Flores, dijo Mariana, acaba de referirme cosas de aquella .
capital, que me han encantado. No hay talento como el suyo para conversar,
y nadîe puede informarte mejor... conoce à todo el mundo. Enrique saludô
a^adecido. i-la. spfinra, y volviéndose à Clemencia. — Seré muy dichoso,
senorita, le dijo, si puedo dar à vd. razôn de sus relaciones en Mexico. En
efecto, conozco à todo el mundo alli, y posée todo ese caudal de noticias
intimas que ni pueden encontrarse en los periôdicos ni contenerse en las
cartas, y que solo se conservan en la memoria de los iniciados como yo en
ciertos circulos. Generalizôse entonces la conversaciôn ; Enrique desplegô
toda la riqueza de sus facultades, como conversador y como hombre de
mundo y de educaciôn distinguida, hizo conocer, sin ostentaciôn, lo
numeroso y distinguido de sus relaciones sociales; era el^migo,-^ de las
mujeres mäs bellas de Miaic^. de los hombres mäs élegantes y
aristocrâticos. y si d esto se agrega que habia viajado mucho y que estaba
dotado de ese talento especial de les que han frecuentado mucho los
circulos distinguidos, y que sin ser profundo en nada,

1 96 CLEMENCIA deslumbra d primera vista, se comprenderi muy bien que Enrique cautivô d su bello auditorio. Isabel le escuchaba con arrobamiento. Clemencia lijaba . en él sus languidos ojos negros, bandndole con sus miradas ardientes y voluptuosas. Mariana reia alegremente. F^ando estaba olvidado : triste destino de los humildes, de los taciturnos y de los huranos. — Me han hablado, dijo Clemencia a Enrique, del talento de vd. en el piano, y aseguran los que me han informado y que conocen d vd. muy bien, que no tienen labios con queelogiarie. Segûn eso, es vd. un militar como se ven pocos en nuestros dias, porque los artistas no se encuentran regularmente en el ejército. Ya se ve; vd. no es soldado de profesiôn, sino que ha tomado la espada para defender d su patria ; no es esto ? — Es verdad, señiorita, no soy soldado de profesiôn, y en esta parte me dedaro profane delante de Fernando. Él si que es soldado, y tan soldado, que ha comenzado su carrera cargando el fusil. No se ruboricevd., jvaya! eso no deshonorra; ha sido sirviendo d la patria, y nada importa la clase cuando desde ella ha sabido vd. elevarse. — No : yo jio^niÊ^xuborizo por esa causa, murmurô Fernando.

The text on this page is estimated to be only 29.11% accurate

. CELOS 97 — ^Soldado raso? preguntô Mariana; es extraño. i Qjnerria vd. explicarme por que ha sido esto ? No es lo comùn que los jôvenes del nacimiento de vd. «tiVnti'n p1a7i^ de snld'^jn'i -'""^" — Senora balbuciô Valle notablemente conmovido. — Pero Mariana no sea vd. indiscreta, se apresurô à decir Clemencia, estas cosas no se preguntan volvamos à lo del piano, que se nos olvida Ha de saber vd., Flores, que Jsabel_ es una verdadera artista, conoce la mùsica admirablemente, y en eî piano es de una fuerza que se sorprenderâ de encontrar en estas regiones apartadas... — j Clemencia ! interrumpiô Isabel llena de rubor... — Hija mia, es la verdad : i para que ocultarla? Tû lo niegas siempre, y es natural porque antes que todo ères modesta ; pero tus amigas tenemos orgullo en tu talento, y lo hemos de alabar-dehidamente. — |0h que fortuna, Tsabci, que fortuna ! dijocontentusiasmoEnrique; este es un hallazgo, un tesoro es la dicha que nos sonrie ^ el camino del sacrificio. — Clemencia, observé llena de vergûenza Isabel, tû tendras la culpa de que el senor vaya â encontrarme espantosamente torpe , c por que ères asi ? 7 ^

98 CLEMENCIA — Pero es la verdad, caballero, es la verdad, y vd. va a convencerse de ella... Yo toco también ; pero Isabel queda muy superior de mí. Y para que vd. pueda comparar, voy a sentarme al piano, después tocaré ella, y por último, esperamos que vd. nos confunda de los dos; pero seremos las primeras en ofrecer flores al vencedor. Y diciendo y haciendo, la encantadora morena se levantó de su asiento, y cimbrándose como un junco, se dirigió al piano. Enrique la acompañó, y de indicación de ella, buscó en un aparador de madera de rosa el papel de música que deseaba, y permaneció de pie, de su lado, devorándola con los ojos. Clemencia prefería todo aquello que estaba en armonía con su carácter, y en música desdeñaba lo puramente melancólico y tierno, así como se impacientaba con las elevadas e intrincadas combinaciones de la escuela clásica. Ella necesitaba música enérgica para traducir los sentimientos de su alma ardiente y poderosa. Necesitaba el desorden, la inspiración robusta y atrevida, el delirio en la armonía. Verdi era el maestro favorito de Clemencia. El piano expresaba los arrebatos furiosos de la pasión bajo aquellas manos de diosa.

CELOS 99 Enrique estaba subyugado, y se sentia, a su pesar, prçso entre las mallas terribles con que parecía rodearle la magia irresistible de aquella mujer. — Esto es inexplicable, se decia interiormente : j yo dominado I Pues esto no debe ser. *% ê O Fernando por su parte estaba jeu el.colmo V^^^^j/^Ca de la desesperaciôn. Habia notado en el her- r^^^^ JÊjjJ/ moso semblante de Isabel las contracciones ^ f^à^Jti^^ del dolor y de los celos. Cada vez quelle- ""^^ mencia se volvia îada Enrique con su mirada Çjjîyw^*'*'* de fuego y con su sonrisa de sirena,lin légerô "" temblor agitaba el cuerpo de la angelical rubia, que unas veces apretaba convulsivamente el brazo del sillón en que se apoyaba, y otràs parecia reprimir penosamente las^ldgrimas q^ue los celos hacian asomar à. sus ojos. De modo que para Valle no era ya dudoso que Isabel axgaba a Enrique. Esto le hacia reclinarse en su sillón, como desfallecido por el tormento. Jamàs habia sentido en su cora- » .. , \r zôn la cruel punzada de los celos, aquel dolor le habia sido desconocido enteramente, y se preguntaba si no sería mas cuerdo para él, que habia pensado sacrificarse par la patria, retirarse de aquella casa, no volver à ver a su prima, y refugiarse en sus deberes de soldado, para escapar de los peligros de una pasiôn que acababa con sus fuerzas. VC'

100 CLEAIENCIA El era nlli un cpndenado. Aquellas dos mujeres, tan hermosas como el más hermosa idea! que. él hubiera sonado en sus delirios de joven, estaban pendientes de Enrique^__^ de . aquel siempre afortunado galán que no tenía ■ más que mirar para vencer; aquellas dos mujeres, tan adorables por su inteligencia y .por su corazón, no tenían miradas más que para el bello oficial, no tenían sonrisas sino para agraderle, no tenían elogios sino para envanecerle, no tenían lágrimas de fuego sino . para sufrir celos por su amor. Y en tanto a él, al pobre oficial, tan desgraciado desde su juventud, tan triste y L.p©bre, y cuyo corazón acababa de abrirse ^esp^uis. de tantos años de sufrimientos, para pedir amor, amor, no como una recompensa, sino como un consuelo, a él, digo, ni una mirada, ni una palabra, ni . un recuerdo. ; Cosaextraña! estando allí presente, estaba tan olvidado como si se hallase en la más profunda de las grutas del mundo. Entonces, apartando sus ojos de aquel cuadro que presenciaba en el salón, los fijó en una de las ventanas por donde se veía el sol, que al ponerse doraba las cúpulas lejanas y las copas de los árboles, y vio el cielo azul y limpio del invierno, y no escuchando ya nada de la música ni de la alegre conversación que

CELOS 10 1 se tenía en su derredor, pensó dolorosamente que toda aquella luz, que toda aquella serenidad del cielo nada valían sin el amor, que es sol del alma, sin la esperanza, que es el cielo de la vida, y entonces vio horrible todo ese mundo que se revelaba a sus ojos por el estrecho espacio de una ventana, y la Idgrima, que no fue bastante fuerte para reprimir, salió de sus ojos como una gota de fuego y corrió silenciosamente por su mejilla. Apresuróse a enjuagarla con la mano y volviendo el rostro, a pesar de que nadie se hubiera apercibido de ella, y tornó con el alma al salón. Enrique, embriagado, felicitaba a Clemencia por su talento, le decía mil cosas encantadoras, y la conducía sonriendo a su asiento. — No sea vd. lisonjero, Enrique, porque no le creeré a vd. Lo que yo toco, lo tocan mil medianías; eso no vale nada... ahora va vd. a oír cosa mejor... Isabel, véte al piano. Isabel, ya repuesta y con semblante risueño y ruboroso, acompañada también de Flores, obedeció a su amiga y fue a buscar en el aparador un libro ricamente encuadernado.



XIV REVELACIÃO , . " ^ - Era uma coleção de melodias alenianas. t v ^ ' Isabel eligiô una muy d propôsito para intêrêt " pretar el estado de su corazón. Era una de esas piezas en que la ternura y la melaiicolia estan unidas à las mas difíciles combinaciones de la _ £ i Ê B ^ a musical. Enrrique estaba conmovido y admirado. Isabel rjeglmente era una artista, y una artista que habria brillado en el salon mas aristocrático de Europa. La bella joven no aumentaba el encanto de su música con las ardientes miradas ni las sonrisas de amor, como Clemencia. Atenta à la melodia, tenía fijos los ojos en algo invisible, y hubiérase dicho que su aima vagaba en }os abismos de la meditaciôn.

104 CLEMENCIA Pero después de algunos momentos las dificultades de la ejecución la volvieron al mundo real, y entonces un torrente de poderosas armonías salió del seno del piano, al contacto de aquellas manos de rosa, en las que nadie hubiera sospechado una agilidad y una fuerza tales como las que se necesitaban para desencadenar aquel huracán de notas. Enrique se entusiasmaba gradualmente y manifestaba de mil modos su admiración. Isabel, tocando, se había transformado de niña tímida y dulce que era, en un ángel seductor é irresistible. Sus hermosos ojos azules y oscuros, brillaban con el fuego de la inspiración, su boca se entreabría con una leve sonrisa, su rizada y espesa cabellera blanca parecía agitada, y el esfuerzo hacía palpar su seno, cuidadosamente cubierto, pero que Enrique devoraba con deleite. " ~ El joven no pudo más, y en uno de los momentos en que las notas se apagaban lánguidamente, se inclinó hacia la bella artista, como para hacerle alguna indicación, y murmuró en sus oídos estas palabras : — Después de esto, caer de rodillas y adorar á vd. Isabel se turbó, se puso encendida, sus manos temblaron y la pieza se interrumpió bruscamente.

REVELACIÓN IO5 — ^Qjue te pasa, querida? le gritô Clemencia desde su asiento. — Nada, contesté Isabel; escuchaba una observaciôn de Flores, que me ha obligado à interrumpirme. — ^ Acaso he ofendido a vd., Isabel, con mi indicadôn humilde? preguntô Enrique inclindndose de nuevo. — l Ofenderme ? | Dios mio ! i por que ? Es una galanteria de vd., que no acepto sino como una expresiôn de bondad. — Como la expresiôn de mi aima... Isabel; estoy subyugado... — Déjeme vd. concluir... iqué dirân? La joven concluyô la melodía, pero podia notarse que se hallaba agitada y que no habia ya aplomo en sus manos. Sobre todo, Fernando comprendiô esto perfectamente. Enrique la condujo â. sy âsiento, al que llcgô casidesfallecida. — Esa mùsica te fatiga mucho, Isabel; me da pena verte agitada asi... obsexxû Ig^^senora. — Esa mùsica, ^jo solemnemente Enrique, hace que esta encantadora nîiîa tenga un lugar en los grandes santuarios del arte. La señorita ténia razôn... cuando se toca asi, bien se puede ceiiir la corona de artista. Esa frente de ângel esta llamada d brillar con la luz de la gloria.

106 CLEMENCIA — ^Caballerol interrumpiô Isabel, me hace vd. mal, porque eso es demasiado. ^- Isabel, yo no lisonjeo; en cuestiones de arte no tengo ese defecto^ ^oy franco, y creo que entonces es CUandû la frangu^Va f^ptruefr^tra carino. Necesito anticipar â vd. que yo no puedo superar à Isabel. Quedo inferior a ella en muchos grados. — Eso no es posible. Clemencia, mira d lo que me has expuesto con tus alabanzas ; Flores casi se burla_de,nii"V — Pero jgran Dios! jburlarme yo!.... entonces vd. no conoce todavfa su mérito, no sabe vd. à que altura ha llegado, ô la excesiva modestia de vd. hace atribuir â burla lo que no es sino el grito de la admiraciôn sincera. Sobre todo, Isabel.

REVELACIÓN IO7 -^ - Pues deseche vd. esa opinion; yo hablo la verdad, y cualquiera que como yo conozcà algo el arte, dira lo mismo. Ahi tiene vd. a Fernando; él no es mûsico, pero^jiene.un gran talentOy y auu le supongo una exquisita sensibilidad ; su voto quizds no le parecerâ a vd. sospechoso como el mio; pregûntesele vd... Fernando estaba profundamente distraido, pero al oirse nombrar comprendiô que se le pedia su voto. — Yo soy_profano enteramente en mùsica, dijo, pero se sentir y admirar, y si se ha de juzgar por lo que he sentido, estas dos seiïoritas conocíL-d secreto de conmover si corazôn. — He aqui una bella manera de eludir un fallu enteramente justo, dijo Clemencia sonriendo : vd. no habla con sinceridad, Valle, tal vez por temor de ofenderme ; pero ^ no me ha oido vd. antes juzgarme d mi misma? Ni por un momento pretenderia yo competir con Isabel. Ella,£&_la_aiU2.ta, y vd. lo conoce, lo ha sentido perfectamente^ porque mientras ella tocaba, yo estaba observando a vd., y comprendi que se hallaba transportado a otros mundos. Solo los artistas producen esos efectos, solo los artistas conmueven tan profundamente, solo los artistas hacen llorar; porque vd. ha llorado. — ^ Yo ? preguntô Fernando ruborizindose.

The text on this page is estimated to be only 3.49% accurate

108 Ci.nMHKCIA ' — Vd, mp perf^fniTn ntn indîjrrriⁿ ; pero
yo Ui visto i vd, volve r d rostro para octiltar UQA Idgrîma que
Inmedintamente &e ha apTe^{*}>urado ydt i enjugar. — £ Ha llorado?
preguntnrûii Nlarîana é HAhn} con cietto itucrt⁵« — : Ld que yo tocLibii,
tal \'^z le recordiria 1 vd» d alguua amii^a de Mi[^]sko. Wo ha y. camo la
mùiiica para rtvîvar los revuordos. — Perp SI tio es eso[^] replîco Fernando,
yo no tcngo iï,Tda

REVELACIÃO IO9 respondiô el oficial, consultando su magnifico reloj de oro ; son las seis, à las seis y média tenemos una junta de honor de grande interés, y ni Fernando ni yo podemos faltar : ^ no es verdad. Fernando? — Así es, contesté este levantándose. — - De modo, dijo Isabel, que nos priva vd. del placer de oírle hoy. — Este placer sería poco; repito a vdes.'que habiéndolas oído, me confies© mil veces inferior5; pero de todos modos, mañana tendré el honor de hacer conocer à vdes. mis decantados talentos en la música; mañana «oy :de vdes. toda la tarde y la noche. — Muy bien, dijo Clemencia; y siendo así, con permiso de mis amigas tendremos la soirée mañana en casa. Mis amigas me acompañarán, yo presentaré à vd. d mi familia y a otras personas, y nos distraeremos Fernando; supongo que vd. acompañará à su amigo, ^ no es verdad ? AUi hablaremos de eso. — Arreglado; mañana no faltaremos. Los dos jóvenes se despidieron. Pudo notarse que entre Isabel y Flores existía ya esa dulce inteligencia del amor comprendido, que es como el preliminar de la confianza, mientras que para Fernando la rubia no tenía mas que una mirada llena de urbanidad. pero fría*. Clemencia, al contrario, se despidió de

HIO CLEMENCIA Enrique con la misL^amable, pero con la mäs indiferente de las sonrisas, y manifestándole una alegre confianza, que es como la moneda corriente de las coquetas; pero al dar la mano à Fernando que se la tomaba con el mayor respeto, se la apretô li^ramente jr lebanôcon una mirada tan ardiente, tan-Jângyida, tan terrible, que el joven à su pesar se sintiô turbado, y su corazôn .palpitô, como el dia en que la viô por primera vez. Clemencia, ademas, le dijo dulcemente estas palabras que paredan prometerle un mundo de ternura : — Hasta manana^ Fernando ! Cuando este y Enrique se encontraron en la calle, el alegre libertino dijo a su aniigo, que caminaba siempre taciturno : — Nos habiamos equivocado, chico, nos habiamos equivocado redondamente, y tanto à vd. como d mi nos liabia çiiiga^a^O-elcorazôn ; cosa nada rara por cierto, al menos en mi, puesto que yo nunca entiendo el lenguaje dcl mio, si es que lo tiene. Crei que pudicra serma^indiierente la hermosa prima de vd. ; crei que vd. se liaria amar de ella a tuerza de^ talento y de pasiôn; crei que Clemencia, la de los ojos negros, estaba mas lejos de vd. que de mi, porque estas naturalezas enérgicas y magnificas me pertenecen de derecho; todo esto creia yo; pero he aqui que nos hemos

REVELACION 1 1 1 equivocado. Me parece que amo a Isabel, al menos que me inspira algùn carino ; me parece que ella me' ama todavia mas, me parece que vd. nunca Uegaria por este motivo à abrirse una puerta en ese corazôn de ângel, y por ùltimo, me parece que la sultana se insinua con vd. de una manera que no déjà lugar d la duda. — l Crée vd. ? — Es daro : las mujeres como ella no esperan, se adelantan; no se conceden, permiten eso esta muy conforme con su naturaleza de reinas. Son como los soberanos en los paises mondrquicos; ellos dicen la primera palabra, ellos interrogan, y les pareceria rebajarse si por acaso se vieran obligados â responder. Vd. no conoce d las mujeres en sus diferentes fases. Las hay que mueren de amor, pero que no son capaces de revelar con una palabra, con una mirada, la pasiôn que las dévora ; d esta clase pertenece Isabel. A estas es preciso responderles, adivinarlas, leer en el libro de su semblante y abrir su corazôn con la llave de la primera palabra. Entonces sabe une cudnta pasiôn se encierra en esos volcanes que, como decia D. Pedro Calderôn del Mongibeloy ostentan nieve y esconden fiiego. Pero hay mujeres también cuyo cardcter impetuoso no les permîte disimular la mds

112 CLEMENCIA ligera afección. Apenas les inspira simpatía una persona cuando se apresuran á revelársela hasta con exageración; apenas les antipatiza otra, cuando le manifiestan odio. Se diría que su temperamento dominador no admite oposición, y que desean hacer saber lo que sienten, a la persona amada ó aborrecida, conio un mandate y no como una revelación, como un precepto para no ser contrariadas. A esta clase pertenece Clemencia, Desde luego ha insinuado à vd. su predilección, como una orden para que se la ame. Cuidado con desobedecerla ; ^eria capaz de aborrecer à vd. " — Pero es el caso que yo no puedo amarla. — ¡Oh! si^odrd vd., Fernando, si podra vd. A una mujer tan hermosa^ como esta, lo difícil, lo imposible es no amarla. Es deniado encantadora para que el corazón de vd. pueda permanecer indiferente. — Pero vd. no sabe que la que me inspira no se si amor, pero si un ardiente carino, es Isabel ? — Si, lo se; pero en primer lugar, vd. no se habia fijado aún en Clemencia: la atención de vd. se habia detenido en su prima. Luego sucede, como esta vd. mirando, que Isabel no puede amar à vd., porque yo soy el afortunado mortal que he logrado inspirarle simpatía, y d

REVELACIÓN 1 1 3 vd. le consta que sin pretenderlo, sin
pfocurarlo estos son los caprichos de la fatalidad. Pues bien ; vd.
comprende ya que Isabel no esta al alcance de su mano. Como hombre
sensato, y sobre todo, como hombre de mundo, es preciso abandonar el
antiguo propôsito, hoy que aun es tiempo, porque la verdad es que lo que
vd^ fiiVntPjif^î todavia amor ; en très dias no puede haber amor, y si le
hay, porque en efecto, las mil y una novela? que leemos nos presentan
frecuentes casos de estas pasiones sùbitas, es fdcil de olvidar. Lo que se
olvida con trabajo, lo q^ue cuesta sendos dolores, lo que despedaza el
corazôn, es perder al objeto amado cTurante niucho tiempo. De modo
que vd. olvidará â Isabel. y tanto nienos le costard i vd. este sacrificio,
cuanto que la bella, la divina morena, esa mujer que harîa feliz à un D.
Juan, le abre â vd. los brazos y le sonrfe con todas las promesas de un amor
ardiente y embriagador. ¡Cudn dichoso va vd. à ser, Fernando 1 Usted,
naturaleza casta, sonadora y triste, encontrndndose de repente d las puertas
de un paraíso oriental, guiado por una huri que dévora d vd. con la mirada
de sus ojos negros, que le embriaga con su aliento de rosa, que le va d matar
con sus caricias de fuego! Vamos, hombre,

114 CLEMENCIA — Pero Isabel — Isabel no ama a vd., he ahí la cuestiôn. ¿Iria vd. a alimentarse de desdenes ? ¿Querria vd. apurar las tristes voluptuosidades del amante despreciado? Eso sería una insensatez. Isabel es rn'^, no se si lo sienta ô me alegre de ello, porque me había hecho ya la ilusiôn de ser feliz por unos dias, embriagândorae en el mar de deleites que promete el amor de esa reing^je Jalisco, tie esa flor de Ja_ Andalucia de Mexico. Voy à tener que luchar con eT^ carâcter sentimental, melancólico, lleno de timidez de esta especie de inglesa naturalizada en Guadalajara. Pero le confesaré à vd. que esta tarde me he sentido tocado, y aun me pregunto : ^ seré capaz de amar? Pues bien, si; yo creo que amaré à Isabel, y de ese modo mi nuevo amor sera mi talisman en la guerra, sera mi esperanza, sera la palabra sagrada que escriba en una bandera que sigo por orgullo, pero sin esperanza tendre un ángel bueno en este lugar ¿que nos ha traído y en que nos mantendrá la guerra. De manera que, hijo mio, tenemos que hâcer un canibio de posiciôn. Yo amaré a Isabel, y vd. tomard él camino que le abre ya el carâcter impetuoso de una mujer irresistible. ¿Se acepta ? — Enrique, dijo Fernando con profunda

^*s REVELACIÓN 1 1 5 tristeza y suspirando, veo que no tiene remedio, mi prima preficre i vd. Séria yo un insensato si me atravesara. No creo que Clemencia abrigue simpatia por mi, à pesar de sus palabras y de la opinion de vd. Pero si me alejare 3e la que~II6" mé ama, y frecuentaré i aquella à quien no me siento capaz de amar, pero que siquiera no me verà con disgusto à su lado. — |Picaro! vd. va A^^sX-âLMàSuMchoM-d^^ los hombres. En cuanto à mi, ya me figuro que voy i pasar la mayor parte de los pocos dias que nos restan en Guadalajara, oyendo y tocando melodias alemanas, y viajando en alas del aima de una virgen, por los espacios nebulosos de un mundo idéal. ; Lo idéal ! Dios libre â vd, de esta monomania Clemencia al menos no tiene alas, y ella curarâ â vd. de sus propensiones infantiles y poéticas. Esa mujer es Cleopatra y no Juli^ta. — Pues bien, sea, y que los augurios que senti dentro de mi al ver a esa mujer tan linda, se realicen no la amaré ; fpero la estudiaré! Los jôvenes llegaron â su cuartel y se oilTparon después en los asuntos de su junta de honor. Fernando estaba preocupado ; realmente aquella ùltima mirada de Clemencia, aquel basta manana. Fernando, no podian borrarse de su memoria. Decirle â él Fernando con tal

1 16 CLEMENCIA confianza, ^era una insinuación? Por lo menos era una indicación de que era preferido, de que no era antipático. Por la primera vez se veía tratado bien por una mujer. Por la primera vez se había fijado una mirada ardiente y amorosa en sus ojos, y por la primera vez también, una mujer hermosa le había hecho con interés esa pregunta que siempre agrada al hombre cuando la dirigen unos labios de granada : ¡ Ha amado vd. alguna vez:^^ ? Esa noche, después de la junta y de la ~'celia, mas alegre que de costumbre, Fernando se acostó en su catre de campaña, más contento que nunca, y después de estar pensando un momento, se durmió y sonó con la sultana de Guadalajara, la de los ojos y cabellos de azabache, de boca rosada y de dientes de perlas La dulce joven de blondos cabellos y de ojos azules seTiâbra eclipsado en su imaginación. Así en la juventù y en los dulces tiempos en que se despiertan en el corazón los primeros amores, en esas auroras del alma en que comienza a iluminarse para nosotros el cielo de la esperanza, las imágenes se suceden a las imágenes, con la misma facilidad con que las nubecillas atraviesan el espacio en una mañana de primavera.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

J



XV UN SALON DE GUADALAJARA Trasladémonos ahora, de noche, à una casa aristocratica de Guadalajara, situada en la calle mds
lujosa v mas centrica de aquella ciudad, la calle de San Francisco. Alla,
como en México, la iglesia del seráfico fraile presidia al barrio nids
encopetado y rico de la poblaciôn. En esta calle viven las familias
opulentas, las que reinan por su lujo y por su gusto. Atrave»a«mo4ja gran
puerta de una casa vasta y élégante, en cuyo patio, enlosado con grandes y
brunidas piedras, se ostentan en enormes cajas de madera pintada y en
grandes jarrones de porcelana, gallardos bananos, frescos y coposos
naranjos, y limoneros -verdes y

120 CLEMENCIA cargados de frutos, a pesar de la estación; porque en Guadalajara, inútil es decir que no se conoce el invierno, y que no se tiene idea de una^de estas noches que pasamos en Mexico en Diciembre y Enero, tiritando, y en las cuales, por más hermosas que sean, la luna, pàlida de ira, humedece el aire y va derramando reutnatismos por dondequiera, como dice Shakespeare. No : en Guadalajara, en los meses del iayierno^as plantas y Iflfj^îrbftlgs nn piVrflpn _ su ropaje de verdura, ni las flores palidecen, ni las heladas brisas vienen a deposîtar su? lâgrimas de nieve en îoscristales de las ventanas. Se siente menos calor7"êsô^es todo, y los ârboles se renuevan, segûn las leyes de la vegetaciôn ; pero la hoja seca cae impulsada por el renuevo que inmediatamente asoma su botôn de esmeralda en el hûmedo tronco. Asi, pues, los naranjos, los limoneros y las magnolias del patio, qiifi-e«taba perfectamente iluminado, se ostentan con toda la frescura y lozania de la primavera. Una fuente graciosa de mârmol, decorada con una estatua, se lëvahta en medio, y alzândose apenas dos pies del suelo, salpica con sus hûmedas lluvias una espesa guirnalda de violetas y de verbenas que se extiende en derredor de la blanca piedra, perfumando el ambiente.

UN SALON DE GUADALAJARA 121 Aquello no es un jardin ; pero es lo bastante para dar al patio un aspecto risueno, alegre y clegantc. Se sube al piso superior por una escalera ancha, con una balaustrada moderna, y cuyos remates y pasamanos de bronce son de un gusto irréprochable. Cuatro corredores andaos. y también cubiertos con tersas losas de un color ligeraniente rojo, se presentan â la vista al acabar de subir la escalera, y forman un cuadro perfecto en el piso principal. El techo de estos corredores, cuyo cielo raso esta pintado con mucho arte, se halla sostenido por columnas de piedrà, ligeras, aéreas y élégantes, que aparecen adornadas con hermosas enredaderas. Y en los barandales de hierro y al pie de ellos se encuentran dos hileras de macetas de porcelana, llenas de plantas exquisitas, camélias bellisimas, rosales, mosquetas, heliotropos, malva-rosas, tulipanes y otras flores tan gratas â la vista como al olfato. Y jaulas con centiontliSf~con jilgueros, con clarines, con canarios, entre las cortinas que forman la flor de la cera y la ipômea azul, y hermosos tibores del Japon conteniendo alguna planta mâs exquisita todavia, y peceras de cristal y surtidores de alabastro, y pequenas estatuas de bronce- representando personajes mitolôgicos, y grandes (

122 CLEMENCIA grupos en bajo relieve en las paredes, todop
esto aparece à la luz del gas encerrado en fuentes de cristal en aquella casa,
revelando tanto k opulencia como el gusto. Los corredores son jardines en
pvjriiatnra. Uno de aquellos corredores conduce al salôn, al que se entra
después de atravesar una amplia y magnifica antesala amueblada
lujosamente. El salôn es una pieza en que se respira desde luego isse
perfume que no da el dinero sino el buen gusto, es decir, el talento. l
Conocen vdes., en Mexico, salones de familias opulentas ? Pero no esos en
que una fortuna insolente ha procurado aglomerar sin discernimiento, sin
gracia, muebles sobre muebles, cuadros sobre cuadros, lâmparas, columnas,
consolas, jarrones, clavos dorados, tapetes, mesitas chinas, munecos
ridicules, etc., formando todo aquello el aspecto de un ba^ar de muebles, el
caos A que solo da orden la inteligencia, y en cuyo centro se encuentra uno
tan mal, tan d disgusto, tan deseoso de maldecir, como en la trastienda de
una casa de abarrotes, como en la bodega de un judio usurero, esperando,
en fin, por momentos, ver aparecer à Mr. Jourdain, el Bourgeois
gentilhomme de Molière haciéndose el personaje de qualité y preguntindole
a uno que le parecen sus muebles.

UN SALON DE GUADALAJARA 12\$ / No : yo habla de los salones élegantes por I su buen gusto. Pues bien; como el mâs élegante de esos, es el que^{veiT^n?^ t>i^} Giiadalajara. De seguro pefienece, dice uno al verle, â unaja[^] muv -rica. pero que tiene talento. que es el de la familia de Clemencia R*** se I dirig[^]eron los Aàs jivenes oficiales, la noche j siguiente al dia en que habian estado en casa \ de Isabel. V^{^^jT-} Me parece que vamos à pasar una tarde y una noche deliciosas, dijo Flores â su amigo. Aqui hay aristocracia, chico; aqui no es la modestia graciosa de la casa de Isabel, sino la opulencia del dinero, juntamente con el buen tono. Ya lo ve vd., este es el palacio de su teina. Forme vd. idea de su cardcter por todo esto. — Casi me arrepiento de venir, respohdiô Valle; yo no estoy acostumbrado i estas reuniones ni à este lujo. — ^ Vd ? Pero hombre, j vd., nacido en una casa tan opulenta como esta! — ^Y que importa? ^Acaso la conozco? l acaso me he criado en ella ? Entonces, vd. no sabe que desde mi infancia soy hijo de la miseria? Yo creo que me ruborizaria aun delante de mi madré si la viera en su salon de Mexico.

124 CLEMENCIA ..^^ J^, Enrique y Valle penetraron
endjMLlûa»-fiXLdond&'Sti llegada causô un silencio de algunos segundos.
Se les esperaba, y hallâbase reunida allí una sociedad selecta y distinguida.
Había una docena de bellísimas jóvenes, otros tantos caballeros, y la familia
toda de _jClemencia esperaba a los oficiales con cierta ansiedad. Por
supuesto Mariana é Isabel eran de "la compañía. La encantadora morena
presentó los dos amigos de su papa, anciano respetable y vigoroso todavía,
un personaje notable, no solo por su fortuna y talento, sino todavía mas por
la cualidad rara de ser un buen patricio y de odiar por consiguiente la
dominación francesa, que pronto iba à extenderse hasta aquellas regiones. /
La madre de Clemencia era una matrona, j bel la todaViii tuiUi) Mariana, y
amable hasta ; el extremo. Clemencia era la hija única de ' aquella familia
afortunada. Después los oficiales fueron presentados a /Sodas las bellas
señoritas de la reunión, y que / pertenecían a las mas distinguidas familias
de \ Guadalajara. Enrique fué acogido con las marcadas pruebas de simpatía
que su gallarda presencia y la finura de sus modales le procuraban siempre ;
pero Fernando fué recibido como es \

UN SALON DE GUADALAJARA 125 recibidp — el —

ny^^A*^n^^J■ / ^fxjp^^^g r^<> «^n ^t^ni^r^] ^ como es rerîhidn f^l pnh r^ después del ilco. ô como era recibido antiguamente el paje después del principe, con urbanidad, pero friamente. Al verle las hermosas que aun sonreian siguiendo con la mirada al apuesto comandante» se ponîan sérias yapenas se dignaban otorgarle una inclinaciôn de^cabeza protectora. I^abel^^jnisma le saludô con ^ierta frialdad. acabando de dirigir d Enrique algunas palabras de tierna confiânza. El joven se habria desmoralizado, si ClemriirînrMm ui fnnmhwi riLirli if lit l no se hubiera dirigido â él, y poniendo una mano entre las del pobre oficial, no le hubiese dicho : — Esperaba â vd. con impaciencia, Fernando; desde las dos de la tarde los minutos me parecian siglos; en cambio, de hoy en adelante las horas me van à parecer segundos ; vamos i platicar mucho, £ no es verdad ? Dejaremos i los artistas lucir sus habilidades en el piano, y nosotros hablaremos de los asuntos d>l cor.'w'.c'n. Viiires à scr amigos, no lo dude vd. La conversaciôn se animô luego, Enrique llegô â ser el centro de ella, ^ las bellas estaban pendientes de sus labios, como le sucedia siempre.

126 CLEMENXIA Pero el piano, un soberbio piano d^ Pl ciôn del pobre, pronto abandonô el arte para dedicarse â los placeres del amor y d los trabajos de la politica. ^^ Todo el mundo convino, sin embargo, esa , noche, en que era apenas superior a Isabel ; y el mismo Flores volviô a confesarse inferior i la blonda hija de Guadalajara, quien, decia él, le aventajaba en expresiôn, en sentimiento, y i

UN SALON DE GUADALAJARA 127 sobre todo en edad; pues era seguro que cuando llegara a la que él tenía, Isabel no tendría rival. Hué ella, acompañada de Enrique, a mostrar los prodigios de su habilidad, después ocuparon aquel asiento otras señoritas, de nuevo Flores arrebató con su asombrosa ejecución, varias amigas de Clemencia cantaron en seguida, mientras que ella, tratándolo a él como a Fernando para tener pretexto de hablar con él, procuraba en vano arrancarle los secretos de su vida. Valle se encerraba en una reserva que no era posible rebatir, pero al sentir aquella mirada magnética que tanta influencia tenía en su ánimo, y sentía palpitarse su corazón de cada palabra que le dirigía con su acento de sirena aquella mujer encantadora. Clemencia empleaba todo género de seducciones para fascinar y vencer aquella naturaleza demasiado débil para luchar con ella. Fernando se sentía subyugado. Clemencia conocía a fondo el arte de mirar y de sonreír, sus ojos habían languidecido como fatigados por la pasión, y mirando así, trastornaban el alma del pobre joven; su boca, sobre todo, tenía ese no sé qué irresistible que solo las coquetas de buen tono saben usar, la sonrisa de Eva, infantil y carinosa, el temblor y ^

128 CLEMENCIA de labios, como si la emoción los agitara, y luego, aquellos labios rojos y sensuales, aquellos dientes de una blancura deslumbrante, aquellos suspiros que paredan arrancados d un pecho prôximo â estallar, aquel acento turbado y â veces cortado y brusco , todo aquello era nuevo, era sorprendente para Fernando, que no conoda â la mujer sino de lejos, y que no estaba en guardia contra las armas mortales de una sirena del gran mundo. — Se conoce que vd. ha sufrido mucho. Fernando, deda Clemenda al ofidal, indmândose para enseñarlè los^versos de un album junto â ùna mesa apartada del centro de la réunion ; yo también he sufrido, y se lo digo a vd. para darle una lecciôn de franqucza. — l Vd. sufrir, seiïorita ?..... Vd. tan bella, tan rica, tan joven.TTTf. — j La bellezal... el dinero !.... la juventud ! l Crée vd. que todo eso dé la feliddad ? ^ y el ■' corazôn ? — ^ Ha tenido vd. desenganos, han sido ingrates con vd. ? — Ah! no! , yo no he amado nunca, me han cortejado mucho ; pero han sido tan frivolos, tan necios todos mis adoradores.... que viviendo en medio de ellos, he vivido en el desierto Se me acusa de coqueta, aquí en Guadalajara, donde la maledicenda es el pan cotidiano;

UN SALON DE GUADALAJARA 129 pero no encontrari vd. i nadie que pueda asegurar que ha obtenido de mi ninguna prueba de afecto... mi corazón ha permanecido siendo de nieve. — ¡ Que feliz es vd. señorita ! — Fernando, no me diga vd. señorita, dígame vd. Clemencia : ¡ que, en Mexico tardan tanto los amigos en llamar à uno por su nombre? Esto de señorita me parece que está bueno para tratar i una companera de viaje i me volverá vd. á decir señorita ? — ¡ Oh, no ! es demasiada dicha la de tener el permiso de dar à vd. su hermoso nombre, para que yo no me apresure i disfrutarla. — No; dicha no es precisamente ; pero me será grato oírme llamar así por vd hay tantos estúpidos que me tratan con familiaridad, que me parece una compensación, que vd. use de un privilegio que yo le otorgo con gusto; y es la primera vez que yo le otorgo si señor, los demás se lo han tomado ellos mismos. — ¡ Clemencia. me enloquece vd ! — ¡ Por que ? dijo la joven, levantando dulcemente sus ojos negros y ardientes, hasta fijarlos en los de Fernando, que temblaba de emoción £ Le hafo i vd. mal? Fernando iba á responder tal vez una — 9

130 CLEMENCIA necesidad, cuando el padre de Clemencia invitó
d todos à tomar el té, que se hallaba servido en una pieza inmediata. Se
sienta vd. junto à mi, Fernando, si ' es vd. tan amable. — Tan feliz, puede
vd. decir, Clemencia. Y Valle ofreció à la hermosa sultana su brazo, en que
ella se apoyó con dejadez y confianza. ^^

XVI FRENTE À FRENTE Casual ô intencionalmente, Clemencia tomô asiento frente i Isabel que estaba acompañada de Enrique. Isabel se hallaba en el colmo de la felicidad. Algo había pasado entre la bella rmbia y el galante oficial, alguna palabra había acabado por fin de romper los diques de la rêserva, pues que los dos jôvenes parecían entenderse ya perfectamente, y reinaba entre ellos la mâs dulce confianza. Para Clemencia este era claro como la luz, y à la primer ojeada conociô que su amiga había ya obtenido el triunfo sobre ella. Para Fernando tampoco hubo duda; pero preocupado como estaba con las palabras de I

132 CLEMENCIA Clemencia, y sintiendo en su corazón arder una nueva llama, mas poderosa todavía que la que se había extinguido, apenas presto atención a lo que pasaba a su frente. — Enrique tenía razón, decía para sí; era fácil olvidar; heme aquí nuevamente Clemencia. Yo siento el poder de esta nueva pasión es mis fuerte, como comienza a subyugarme. Ser : no es el amor dulce que me inspiraba mi prima, sino un amor irresistible, grande, que me anonada, que me encadena!... Y como Clemencia procuraba acabar de encender la hoguera con sus miradas, con sus sonrisas y con esas mil coqueterías que una mujer hermosa puede poner en juego en semejante ocasión, Fernando estaba perdido. Una vez que este la sintió vino, ella se apresuró a detenerle para que no se caiese su copa, y puso su mano sobre la del oficial, apretándola ligeramente. — No tanto, Valle, no tanto, le dijo : hoy perdería yo la cabeza fácilmente. — ¿ Se siente vd. mal ? — Al contrario... pero la dicha pone la cabeza débil. — Y vd. opina como Clemencia, Isabel ? preguntó Flores. — Ah, sí enteramente.

r '^^'■-v^ FRENTE À FRENTE I33 — ; Y siente vd. también la cabeza débil ? — Muy débil. Enrique pagô esta respuesta con la mds ardiente de sus rairadas; pero Fernando palideciô de una manera espantosa. Acababa de observar que Clemencia habia diri^ido d su amiga una mirada de celos, râpida como el pensamiento y terrible como el rayo. Pero apenas tuvo el tiempo de fijarse en esto porque Clemencia se volviô hacia -él y le preguntô sonriendo carinosamente. — ^Ha visto vd. al entrar mis flores, Fernando ? — Si, Clemencia, de paso ; y he notado que son exquisitas. — Tengo camélias admirables, mis violetas son preciosas : pero sobre todo, tengo algunas flores raras que quiero mucho. Frente a la puerta de una de mis piezas hay una planta en un tabor del Japon, que yo cuido con esmero y que florece de tarde en tarde. Hoy en la maiiana se ha abierto una flor hermosísima, roja y perfumada, que no tiene igual, y que deseo que vd. vea. — Con mucho gusto. Y que yo ofreceré d vd., para que la conserve en recuerdo mio... y para que no olvide vd. la noche en que nos ha honrado visita»donos por primera vez. f

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

1 34 CLEMEXCIA — Señorita, respondiô Fernando con cierta se^uedad, es una pmeba de distinción que no QKrexco y que me haria muy dichoso; pero âor tan qaerida de vd. debe quedar en la planta, cuyo cukivo tantes afanes le cuesta, ô debe ser ofrecida i la persona que vd. ame, y que tal vez no la ha comprendido é ignora cuânta ternuri, cuânu pasiôn abriga el corazôn de vd.^ Yo me contentaré con algunas violetas, estas flores, nacen y viven en un lugar que esti en analogia con el que ocupo regularmente en el afecto de las personas que me conocen : y créame vd. ; ya sera bastante dicha para mi. — Pero que es eso. Fernando? replicô la hermosa joven con un acento de dulce reconvención ; £ que quieren decir todas esas palabras que parecen dictadas por un sentimiento injusto ? i Que debo ofrecer esa flor a la persona que no me ha comprendido y que ignora cuinta pasiôn abrigo por ella? ^Quién es esa persona, digame vd. ? Si hubiere alguien a quien yo amara, y se mostrara desdenoso ô no me comprendiera ; y vea vd. que yo olvido las preocupaciones vulgares y soy franca, por eso me acusan ; si hubiera alguien asi, repito, le aborreceria a los pocos instantes de haber pensado en él. £ Que ocupa vd. un lugar semejante al en que viven las violetas, es decir, un ÊÊ^.

FRENTE A TRENTE 135 rincón humilde, en el afecto de los que le conocen ? Esto le habrá pasado i vd. en otra parte; pero en esta casa es preciso que sea vd. ingrato para que lo crea así. Mire vd., Fernando, si no aceptase vd. esa flor que le he ofrecido, después de vd. arrancará la planta, porque me sería inútil y me recordaría una amarga repulsa> Clemencia dijo todo esto en voz baja, pero con tal vehemencia, con tal pasión, con voz tan turbada y tan dolorosamente tierna, que Fernando volvió a creer que era amado, y no se JLordù yu de la migadn celeoa qiw -iiu \uyQn. habiadirjgido a Isabel. Esta y Enrique, que se hallaban tan próximos, escucharon todo. Clemencia se hallaba agitada de una manera febril, y ponía un cuidado exquisito en no ver d los que estaban a su frente. Trajeron el Champagne; pero Clemencia, pretextando que no quería tomar ese vino y que prefería respirar aire fresco y enseñar a _ Fernando, que era muy instruido en botánica, sus flores, le suplicó que la acompañase. Feiluudu lo Iiiuo- y st dcj6 lUhducîr como un niño.

The text on this page is estimated to be only 6.00% accurate

I

XVII LA FLOR Salieron à uno de los corredores. Las lamparas de cristal apagado derramaban una luz suave sobre aquel encantado lugar. El perfume de las magnolias, de las violetas y del azahar del patio, y el de los heliotropos y de las madreselvas del corredor, embalsamaban la atmôsfera completamente. Aquello era un jardin encantadernyraisô . Clemenda condujo a Fernando hasta donde estaba un soberbio tibor japonés, sobre un pedestal de mârmol rojizo, frente à una puerta abierta y que dejaba ver al través de sus ricas cortinas una pieza elegantisima, é iluminada también suavemente por una Umpara azul. — Aqui esta mi planta querida, es una

138 CLEMENCIA tuberosa de la mis rara especie... vea vd. que hermosa es y que rico aroma tiene. Aunque el invierno aqui no es nada riguroso como vd. lo conoce, cuesta siempre trabajo conservar esta planta, que vive mejor en la primavera : por eso la estimo más hoy. No encontraria vd. en todo Guadalajara un ejemplar igual. Y vea vd., esta flor se abre en la manana, pero todavia más en la noche, y esta mas perfumada^ ""^^En efecto, es divina_estâ>Jôï* ^ — Pues bien; va vd. a guardarla. — (¡Qué va vd. â hacer, Clemencia? — A cortarla ; no he dicho â vd> que iba ^ a ofrecérsela ? — Pero vea vd. que es una Idstima, nina, — £ La rechaza vd. de nuevo ? \ Arranco la planta ! — ¡Oh, no!... pero £CÔmo agradecer?... — ^Cômo? guardando esta flor junto al corazôn de vd., como una reliquia y como un talisman; la dael carino, y lahonrarâel valor; gudrdela vd., Fernando... Y Clemencia la ofreciôcon las mejina»; llenas de rubor, a Valle que la tomô temblando, la llevô â sus Tat)ios y la colocô eTh un ojal de su levita. Clemencia se quitô un pequeno alfiler de oro y clavô con él la tuberosa que no podia

LA FLOR 139 >ifii>rnorc.» yn çl oj^L Sus bclks Hianos
temblaban también, y como la levita estaba naturalmente abrochada al estilo
militar, sintieron perfectamente los fuertes latidos del corazón de Fernando,
que pareda prôximo â estallar. El ioven perdia la cabeza. Sentia junto i su
rostro los cabellos sedosos y perfumados de Clemencia : devoraba con sus
ojos aquel cuello blanco y hermoso que no distaba de sus labios sino
algunas pulgadas; oia también los latidos apresurados de aquel corazón
virginal y ardiente, que se confundian con los del suyo. Las manos de
aquella mujer encantadora oprimian su seno, su aliento le abrasaba!... Esto
Is parecîa un sueno. y Sfjînb" f^^-"-*»" â desfallecer, Los labios se abrieron
para pronunciar yo no se que palabras atrevidas y locas... pero apenas
pudieron murmurar agitados y trémulos : — J Clemencia. piedad!
Clemencia fijô en él sus ojos negros y abrasadores, y ocultandp en seguida
el semblante volviô â tomar el brazo del joven y le obligô â dar aigu nos
pasos. — Tal vez sin pensar en ello, le^ dijo, he hecho romper i vd. un voto
â he profanaBo ^n recuerdo querido. Tal vez el pecho de vd.

140 CLEMENCU es un altar sagrado en el que solo alguna ausente tiene el derecho de poner flores... fsoy una local É incliné la frente con tristeza. — No, Clemencia, no... yo juro.... — Pero hft preguntado^ yd. en vano su şeçretOi vd. no me ha creído quizá bastante digna de saberlo. — AJj spfrptn e-

LA FLOR 141 . Clemencia se estremecî

142 CLEMENCIA — Clemenda, ¿i nos quiere vd. privar de su presencia en el salon ? Se va d bailar ; ¿i podré contar con alguna pieza ? Clemencia afectô mirar à Fernando, como interrogndole. — Comprendo, dijo Enrique, queria vd. preferir d mi pobre Fernando; pero debo anticipar que este no baila nunca. — ¿ Es posible, Valle ? ¿i vd. no baila ? — En efecto, Clemencia, no se bailar... y anuncio d vd. que Enrique es un walsador terrible. — ¿ Pero Isabel ? — Me ha dado ya la primera contradanza, después se tocard un wals... ella misma le tocard, me lo ha prometido, es un wals de Strauss | un delicioso wals de Strauss ! — Bien, cuente vd. con él. — Gracias, hermosa niia. Pero, chico, dijo volviéndose d Fernando,

LA FLOR 143 — ¡ Que desgradado soy siempre... yo no se cómo Fernando me echa en cara mi felicidad. — Pero esa no es la felicidad, dijo Clemencia ; la felicidad consiste para vd. en otra cosa... — Es verdad, la felicidad consiste en ver à vd. ¡ Que flor es más roja, ni mas perfumada que esos labios... que envidiaria una virgen del Ticiano?... Y Enrique hablando así se fué Uevando ¡ la joven y a Valle al salon, donde ya resonaban las armonias poderosas del piano y se empezaba el baile.



XVIII CLEMENCIA Se bailô un poco. v A las doce de- la- noche la réunion se disolviô. Los oficiales se fueron también; como siempre, Enrique alegre. Fernando taciturno. El coche""- de Clemencia condujo à su casa â Mariana v à Isabfil. Aquélla dijo â la rubia al daile el beso y el abrazo de despedida : — Creo que si, Clemencia ; estoy desvanecida de felicidad. — Pues bien, linda mia, que el ângel del amor te cubra con sus alas, que suenes hoy con el cielo. Y luego, entrândose â sus piezas, después de besar d sus padres, que la habian creido muy K^

146 CLEMENCIA contenu esa noche, dijo cayendo en un sillón, con un despecho mal comprimido : — ¡Isabel vencenme! ¡Haber preferido à Isabel ! ¡ Es pues, mis bella que yo ? Y luego, quedándose pensativa, añadió con remordimiento : — ¡ Pobre Fernando ! He hecho mal en jugar así con su corazón! Si hubiera visto en el fondo del mío, ¿qué hubiera dicho?... no había necesidad de este engaño... mañana yo le dire que no tome à lo seno... ¡ y la flor ! ¡ tantas palabras! ¿qué he hecho, Dios mío? ¡ qué he hecho?... Y luego comenzó à desnudarse y à despeinarse con ayuda de una criada camarista; envolviéndose después en un rico peinador blanco, que dejaba adivinar toda la riqueza y perfección de sus formas, dignas de una estatua griega; descalzándole sus pequeños y elegantes botines de raso blanco, metió sus lindos pies en unas pantuflas de seda roja, despidió à su criada, cubrió con una veladora más oscura su lámpara azul, y arrodillándose en el mullido tapete que había à los pies de su lecho aristocrático, y dejando caer su joyante cabellera negra sobre sus espaldas y cuello, se reclinó con dolor, apoyando la frente en sus dos manos, vertiendo lágrimas y diciendo en voz baja y entrecortada por los sollozos :

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

CLEMENCIA I47 — _Fnr|i|i^é^, FP"q"^r JYft l^ ^^9^ " Después de un momento se levante ergpida, sonriô con orgullo y... — T^j^^rm^ nmBri tnmhirn^ [ohi mr -«m-^rj mucho, lo prometo, dijo, y se mgtiô en la cama. Aun estuvo agitada por algunos minutes ; pero el amor a esa edad no causa largos insomnies; la hermosa joven murmurô algunas palabras incoherentes y se durmiô suspirando. f -t.. ^^PçV.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

k

XIX EL POVENIR Por su parte Fernando se pasó gran parte de la noche pensando en los incidentes que acababan de ocurrirle y que parecían influir definitivamente en su destino. El $\frac{1}{2}$ de la noche — UJia..JUâH££f_ absoluta su corazón, y había sucedido al joven lo que siempre sucede a los que no han amado ni han sido correspondidos nunca : que aquella mujer que se había mostrado más "fififignil rnn 61 ygiir rnl Ifi hnhfi rnnfrmurn" su predilección, era la que él prefería ahora, la que él adoraba, la que encerraba para él toda su esperanza. y toda su felicidad. No hacía sino pocas horas que le había revelado el estado de su alma, y ya le parecía que habían

^ 1 50 CLEMENCIA transcurrido anos de pasiôn y de ternura.

Los amantes no miden la vida del aima por el tiempo. El amor a Clemencia_ ^'»^«"> ^^fig?^o à su pleaitud en el corazôn de Fernando. Ahora, apenas acabado de salir del aturdimiento que le habian produddo las emociones que habia experimentado esa noche, se puso â pensar en el Dorvenir de ese amor tan repentino como poderoso : El amaba_ â Pfiuencia, y era correspondido segùn lo daban à entender las ardientes palabras de la joven. Pero él era soldado en el ejército de ja Repùblica. los franceses se dirigian d Guadalajara, y era mâs que probable que nuestras tropas iban à dejar esta ciudad para ocupar posiciones ventajosas del otro lado de las Barrancas. Âsi, pues, él tendria que salir de GuLâdâlâi^a dentro de algunos dias, y entonces i que iba â ser de Clemencia ? £ Se quedaria en la ciudad y entre losfranceses ? Este pensamiento desesperaba â Fernando* que conociendo ya perfectamente el carâcter de la joven, y sabiendo que era reputada como una de las mu j ères mâs hermosas y distinguidas _de__ Guâdalajara, temia, y con razôn, que à los pocos dias de ocupar el ejército invasor aquella ciudad, ya Clemencia tuviese un nuevo capricho y olvidara completamente al oscuro oficial mexicano.

EL PORVENIR 1\$! Y esto era tanto más seguro, cuanto que él, Valle, no contaba para hacerse amar de la SultanUy como la llamaba Enrique, con ninguna ventaja, ni con las físicas de que tan pròdigamente estaba adornado su amigo, ni con las que dan una intimidad. de mucho tiempo» ^jfrt^tiYn r^^ ^* ^/>r»iitio {^ ^j £|r^c»|^fr> de la Victoria,....^ Todo lo tenía en contra. Si se sentía con alguna superipridad moral i sT |iueia \aĩ grandes dotes del corazôn, estas dotes no se habian manifestado todavia, y permanecian desconocidas à los ojos de la mujer amada, que bien podia dudar de ellas La situadôn de los oficiales de la Repùblica no era tal que pudiesen envanecerse de ella. Desde el heroico sitio de Puebla, en el que como he dicho habia tomado parte Fernando haciendo prodigios de valor, nuestras Ifopas no hacian más que rétrocéder, y los enemigos avanzaban por dondequiera. Verdad es que la adversidad es un atractivo para las aimas generosas ; pero ni ella era tan grande lodaviapara que un soldado republicano pudiese aspirar al titulo de mdrtir, que tanto interés da al partidario desgraciado, ni era de suponerse que puesta frente à frente la situadôn de Fernando con la victoriosa de cualquier oficial francés, aquélla pareciera mis fascinadora para el aima de una

152 CLEMENCIA mujer que parecia idolâtra de la gloria, como la de Clemencia. Asi, pues, los pensamientos que se levantaban en tumulto en el espiritu del joven oficial, le aterraban, y un sentimiento de desesperaciôn se apoderaba luego de él. Ni se atrevia à suponer siquiera por un momento que Clemencia saldria de Guadalajara à la llegada de los franceses. Era demasiado rico su padre y tenía bastantes intereses en aquella ciudad para que pudiera razonablemente esperarse que los abandonara a merced de los invasores, y aunque se hallaba reputado como patriota, esa reputaciôn no era tal que le obligase a aceptar los peligros de la campañã I V las consecuencias inevitables de los reveses. / Era necesario ser patriota, excesivamente patriota para abandonar las comodidades de una vida opulenta y lanzarse en union de la familia à esa vida azarosa y llena de privaciones, que era la única que se presentaba en perspectiva à los ojos de los buenos mexicanos. Decididamente el padre de Clemencia no saldria de Guadalajara, y habia que resignarse à perderla en esta ciudad ; y en tal caso habia que renunciar a la esperanza de ser amado. Fernando, aunque con una amargura indecible, se resignô a perder todo aquel

EL POR VENIR 153 mundo de felicidad que no habia hecho mis que entrever esa misma noche en un momento de embriaguez y de esperanza. Y Fernando d cada uno de estos pensamientos mortales sentia desfallecer su corazôn, porque comprendia tambiën que su amor crecia por instantes, y que lo que antes no habi'a sido mis que una ilusiôn pasajera, se habia convertido ya en una pasiôn ardiente é inmensa. • No habia remedio Para él. Se hallaba colocado entre sus deberes de patriota y de soldado y entre sus esperanzas de amante, j Primeras esperanzas que habian iluminado el oscuro cielo de su vida y que era necesario sacrificar l Porque el austero joven no vacilaba un momento en preferir la patria à su amor y en consagrarse todo entero a la defensa de su pais. fsî hahjfi alfrfl gue le consolara en medio de este caos de desesperaciôn en que sus pensamientos le arrojaban, era la remota posibilidad de

154 CLEMENCIA él, que sufriese en sus adversidades, que se regocijase en sus triunfos, que suspirase por su vuelta, que odiase i sus enemigos, que conservara escondido, pero ardiente, el culto de la libertad, por el que él iba i combatir. Esto era la dicha, esto era la reproducciôn de aquellos amores de los tiempos caballerescos en que mientras el guerrero luchaba por su patria y por su fé, su amada le animaba â lo lejos con sus palabras de amor, y le guardaba una fidelidad que era el premio de sus penas y de su valor. La bandera de la patria tendria entonces para él un simbolo mas que idolatrar : el de su amor. Fernando no quiso renunciar a este ùltimo y dulce pensamiento, y ya muy avanzada la noche se recostô en su cama de campana, no sin besar primero y repetidas veces la hermosa flor que Clemencia le habia dado, y que iba à sêr ^'~illî Cil adtUulc un talisman sagrado que no se apartaria jamâs de su corazôn. I Si el pobre oficial hubiera podido escuchar\ las ùltimas palabras de Qemencia esa noche, cuâto no habria sufrido, y cuin espantosa no le habria parecido la vida, y cudn aborrecible ese mundo en que suele mitarse â vin hombre con uiij. sonnâjii pérfidal

XX CONFIDENCIAS Trè s días despuès Isabel vino d casa de Clemencia y se précipité sonriendo en los brazos de su amiga, d quien hallô pensativa y triste, — ¡Qjié feliz soy, hermana mia, que feliz soy! le dijo. — Lo veo en tu semblante, Isabel, lo creo i Conque te aman! — Y amo como una loca, como nunca he amado, como nunca pensé que podria amarse. — Vamos, di, ^ que ha pasado ? Enrique te ha dicho — Cbie me adora, que no ama d nadie mds que d mi; que no ha dejado d nadie en Mexico, y que la guerra no serd un obstdculo para que yo sea su esposa.

156 CLEMENCIA — ^Tan pronto así va? — Y ¿que menos pronto podría ir? ¡Pues acaso no se ama uno para eso, para no separarse jamás? — Pero, niña, ¡es que se conoce uno hoy, para casarse pasado mañana? ^ Ese caballero cree que se da una palabra de matrimonio como se dice una galantería? — Pero, Clemenda, ¡tú me entristeces; si me ha declarado su amor antes de ayer, te parece monstruoso que me hable de unión eterna cuando se ha convencido de que le amo también? ¡Qué tiene eso de particular? mas bien dicho, ¡por que no había de ser así? — No digo yo que sea monstruoso, pero me parece el caballero Flores demasiado calavera para aventurar una promesa tan pronto, con intención de cumplirla. Eso, si no es una sunia vulgaridad, sería una cosa muy rara. Hay hombres, como él, que emplean esa palabra con todos sus galanteos, y esos decididamente son libertines vulgares, muy vulgares. Si Enrique la usa por costumbre, es preciso convenir en que no es tan superior como yo le había creído. Si no es así, es preciso que esté muy enamorado, y entonces hay que creerle; pero te lo repito, es extraordinario, es prodigioso. — Clemenda, me haces mal con tus palabras; ¡por que estas tan cruel hoy? t..

CONFIDENCIAS 157 — No, nina, nō (juiero haçerte-j»»!»!; qûiero precaverte : estas enamorada, tienes una con* fianza ciega, y yotè~3îgô T Isabel, no créas tan fdcilmente nada engana^ids que el corazôn enamorado por eso es predso~^èJàFr hable~~iîn pdquito la cabeza. Tù ères una ninâ incKente y buena, nunca bas amadb, no conoces a los hombres, y menos a 16s hombres como Enrique. Si tù das entero crédito à sus promésas, corres el peligro de comprometeĩ demasiado el corazôn en un juego terrible : después te moririas al primer desengaĩo, y esa aima tan feliz hoy y tan tranquila, se convertiria en un instante en un infierno de tormentos Ama, hija mia, porque esà es la dicha, y sobre todo, porque no amar no dépende de ti; pero piensa un poco y no concédas tu amor siho con muchas réservas; mas tarde irân desapareciendo, pero sera después de que te hayas convencido de la sinceridad con que te aman, i Conoces acaso d Flores ? i Sabes tù si no es lô que te figuras, un hombre caballeroso y leal, sino un seductor afortunado que sabe hacer la comedia del a in or perfectamente ? Si fuese Valle, te diria yo i Querida mia, no tengas miedo; ht; ahi la sinceridad, se le conoce en su riiirada y en su modo de hablar. Los hombres encogidos canio él, cuando se deciden à declararse, tiL-mblinij W ^ _1

158 CLEMENCIA sus ojos se llenan de Ugrimas, tartamudean algunas palabras torpes pero puede créer/seles toda esa timidez révêla la pureza de \un sentimiento que no saben fingir Pero los hombres cbmo Enrique, son abismos en les que es difícil adivinar lo que hay. Isaj^ pftlidgçfa y llmraba» — CallaTClemencia I i no ves que me estas niatando? \Y yo que creia encontrar en tus palabras animaciôn y espcranza; yo que creia que ibas i gozarte en mi dicha, que tu corazôn iba à responder con sus palpitaciones carinosas, al mio que se siente enfermo de amor te encuentro asi, cruel, amarga y llcna de sospechas 1 1 Es que me aborreces ya ? £ Es que no quieres que yo le ame? — i Querer yo eso, Isabel mia ? Y ^ por que lo habia yo de querer? Mi amistad no merece .tilesreproches ; ères mas que mi amiga de la infancia, mînermana : perdona si con dccirte eso te he hecho sufrir; pero, mira, yo conozco mds el mundo, siquiera porque, menos enclaustrada que tù, he tratado con mis frecuencia à los hombres. Bien . sabes que he adquirido fama de coqueta, y bien sabes también que con injusticia ; es que he juzgado prudente no confiarme : el corazôn no debe darse si no como precio de un amor probado mil veces. El que résiste à estas pruebas y sale âiroso en

CONFIDENCIAS 159 / ^~ellas, esc es el merecedor de nuestro carino. I Pero amar en tan brèves instantes^ es {"g^^* ^^ \ vida^Yo no he derramado todavia una lâgfïïSa xarrancada por el desengano. Pero tengo miedo de derramarla ; me parece ^ue con ella perderia la mitad de la fuerza con que hoy me siento : me parece que con la primera lâgrima de dolor se derrama la savia de diez anos de existencia. Por lo demâs, ama à Enrique; pero ni le créas todo lo que te dice, ni le digas todo lo que sientes. Seras su esposa; pero siquier a^uarda â saber quién es, _de f^^ndp iiniio y que ha hecho. Los mexicanos nos juzgan â las provincianas mds candorosas de lo que somos, y educados en una sociedad menos franca que la nuestra, abusan de su destreza para enganar, seguros de sus triunfos faciles. Te repito que s; ^fi^tratara de Valle no sería ni tan severa para juzgarle ni tan suspicaz para creerle. — Y à propôsito de mi primo, él esti enamorado de ti locamente, ^ no es esto ? — Asi parece. Ayer ha venido, hoy también; me dévora con sus miradas : hay algo de delirio en esa pobre aima, y te aseguro que no ha amado jamis como hoy. — ^ Y tù le quieres ? — Te parcccnl raro; pero creo que si. Sin las venti)as de bnrique, tiene en cambio un

16o CLEMENCIA noble corazón que -s^--*exela en todas sus acciones, una inteligencia admTrable y-^una inocencia de niño. Le di una flor antes de anoche, ya lo saBes : pues bien; la guarda junto al corazón, _ la adora, y la besa con locura. Hoy le di mi retrato y le puse una dedicatoria que le ha trastornado. ¡ Lo crées ? Se ha atrevido à besarme una mano; no pude incomodarme por esta libertad : ; me ama tantol y yo le voy queriendo también ^Y por que no habia de hacerme feliz el amor de un aima tan generosa y tan elevada ? — Clemenciaj estas ^nâOiMadat*^ — NoMeria difícil, ya me conoces, soy original en mis ideas. No he 3maHr> Tumra^ porque no he encontrado jamâs el aima à la altura de las cualidades físicas, y sería triste para mi amar una bella estatua. ¡ Pues no hay ya bastante belleza con la de la mujer? Yo busco en el escogido demi corazón, la fuerza, la energia, la inteligenciayTâ el^^ación de sentimientos : todo eso he creido entrever en Fernando. Hasta hoy, no se enteramente si es mi idéal, porque menos conllada que lu, ûb acepto tan fâcilmente d un desconocido. Creo en su talento, porque eso se révêla desde el primer instante; pero âUn no conozco ni su valor Personal ni la generosidad de sus acciones. Asi es que me reservo. Mira; no le IL. \

CONFIDENCIAS 161 arao aùn ; pero si cualquier suceso me hiciese conocer de una manera indudable las grandes dotes que le supongo, le amaria con toda mi aima, le adoraria y procuraria hacerle dichoso con toda la pasiôn de que una mujer es capaz. Nada habria en el mundo que me detuviera para ser suya; ni la fortuna ni la gloria tendrian para él mâs tesoros que les que podrian ofrecerle mi amor ardiente y mi ternura inmensa. ¡Feliz el hombre â quien yo ame, Isabel, porqué le amaré como no se acostumbra amâr hoy, como es dificil que se ame en el mundo ! ,; Y ya me ves tan altiva, tan desdefiosa, tan exigente ? pues te aseguro que sería yo una mujer humilde, una pobre esclava que estaria pendiente de sus ojos para complacerle, y una leona para disputar su amor la muerte misma me pareceria dulce recibida de su mano. -^ i Clemencia!... nunca te he oido hablar asi...y^në"éncantas y me causas terror! — Oh ! te causo terror porque tû ères dulce y timida, porque tu amor es una lâgrima de ângel... mi amor sería una llama devoradora, un volcaiT Pero tranquilizate no amo todavia asi a tu primo. Mds tarde le amaré quizds pero falta mucho para eso- Serfa preciso que un grande rasgo del cora?j6n, utia

162 CLEMENCIA cosa extraordinaria me hiciese admirarle, y entonces no habfa necesidad de mis, le amaria. Yo soy de esas mujeres en quienes el amor f>r laa.puertas de la admiraciôn. Me parece difícil que llegase a apasionarme de un hombre sin admirarle primero; desdeno lo vulgar, y me siento capaz de amar toda mi vida i un mdrtir que hubiera perecido en un cadalso, y de convertir su memoria en un culto perpetuo; asf como me parece imposible querer d algûn pequeno hombre i quien la fortuna elevase sin merecerlo à la cumbre del poder, 6 i otro i quien la suerte caprichosa hubiese dotado de riquezas, à al triste mortal que no contara mis que con el atractivo vulgar de una hermosura de Adonis, solo buena para decorar mi jardin à para ocupar un lugar en mi aparador de juguetes. — Pues bien, Clsmencia, justamente se acerca la ocasiôn en que podras experimentar el aima de Fernando la guerra que va i scguirse tal vez le dara oportunidades de darte â conocer su valor y su temple. — Bien pensado : no es valor vulgar el que me fascinaria valientes hay muchos, en nuestro pais sobran, y desde el soldado raso hasta el gênerai hay para admirar à todos... Si Fernando no fuera mis que un oficial atrevido, poco habria adelantado en~~mi corazôn.

The text on this page is estimated to be only 29.09% accurate

CONFIDENCIAS 163 Pero tú Sftbes que hay acciones que sobrepasan la esfera de lo común; yo no se precisamente lo que quiero, no acierto a expresarte mi pensamiento se me figura que un proscrito perseguido por todo el mundo, un mártir, un hombre que subiera al cadalso por su fé y por su causa, abandonado de todos, hasta del cielo ése sería el hombre a quien yo amase y me hago la ilusión de arrebatarme de las gradas del cadalso, de ser yo su libertadora y de llevármelo conmigo para hacerle sentir el cielo, después de haber pisado los umbrales del infierno. |Qué quieres! soy así hay mucho de singular en mis deseos y en mis ideas. — Si, verdaderamente, y me espantas... Un condenado a muerte a nadie le ocurriría, te lo juro apuesto i que te has enamorado de algún héroe de novela. — Léo pocas, ya lo sabes, y las que he leído no tienen condenados i muerte. Es una idea mía nada más. — De suerte que mi pobre primo tendría que hacerse coger prisionero por los franceses y conducir a Guadalajara y fusilar en la plaza para que tú le amases después. — Puede ser que no lo lograra simplemente con eso, Isabel. Yo te digo que no se lo que quiero precisamente ; pero quiero la desgracia, J

The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate

164 CLEMENCIA y la desgracia emanada de un grande rasgo del corazón. — Amor imposible entonces. Muy difícil en todos modos, querida mía, dijo Clemencia suspirando y quedándose un momento pensativa; ^^



XXI EL AMOR DE ENRIQUE QUINTAS después de la conversación que acabo de referir, Clemencia recibió un billete en que Isabel le suplicaba que pasase á verla inmediatamente, pues estaba enferma. Clemencia se dirigió presurosa á la casa de su amiga, á quien encontró en un estado lamentable. La hermosa rubia tenía impresas en el semblante las huellas del más terrible sufrimiento. Los bellos colores habían desaparecido de sus mejillas, su rostro estaba enflaquecido y sus ojos azules parecían apagados por las lágrimas. Luego que Isabel vio á Clemencia se levantó y se arrojó en sus brazos sollozando con amargura.

168 CLEMEKCIA — ¡ Pero que es esto, Isabel ? preguntô Clemencia besando d su amiga; ¡ que te ■pasa ? ¡ por que te veo asi ? ¡ estas enferma ? — Si, del aima; Clemencia, me estoy iendo, y te llamo porque en mi desesperaciôn necesito confiarte mis pesares, necesito que los allvies — Y bien, hija mia, dime ¡ que ha sucedido ? Hace una semana que no te veo, te creia feliz, muy feliz puesto que me olvidabas y encontrarte asi me sorprende : sientate y habla...., — Mç^alegro de que hayas venido ahora; mi madre está ausente y podré decirte todo. Enrique... — Ah, ya me le esperaba yo. Enrique... — Enrique no me ama ni me ha amado nunca ; ese hombre no tiene corazôn, y ténias razôn sobrada para aconsejarme que no co"ñflr" en sus palabras, ¡ Sabes lo que ese libertino queria? Queria mi deshonor, queria mi vergüenza. " ' — ¡Cômo! ¡ es posible? ¡ se ha atrevido â insultarte el infâme ? — Comenzô, como te dije, por hablarme de amor con el lenguaje de la sinceridad : dos semanas, ¡ comprendes ? dos semanas de un trato constante habian acabado por hacerme perder la poca r serva que habia tenido para

EL AMOR DE ENRIQUE 169 él. Verle era una necesidad para mi, necesidad tanto mis irrésistible cuanto que mi pasiôn ha llegado al extremo. Estoy loca, no pienso sino en él, no hablo sino de él, no querria vivir si nô para él : pero antes que mi felicidad estaba mi honra, mi honra, que Çios me da bastantes fuerzas para conservar intacta y para defender aun A costa de la paz del aima, porqûe yo no te ocultaré, he jurado no volver un libertino, es un malvado, pero me es impoimpOSible "^^""Tflfi y A^c^ri^^iAy!\t» rr^^r^ merece. - — Pero bien, interrumpiô Clemencia cada vez mâs asombrada de lo que oia ; i que te ha dicho, qué_tg h^ l^^^^r, } — Ya desde hace seis ù ocho dias sus palabras eran para mi sospechosas; habia perdido su voz ese acento de respetuoso carino que habia hecho tanta impresiôn en mi aima, sin por eso alarmar mi delicadeza. Sus miradas no eran las del esposo, sino las del seductpr mundano y atrevido que se detiene en examinar d su victîna antes de sacrificarla. Sus ojos me hacian mal y me obligaban i apartar de ellos los mios, llena de turbaciôn. Ténia miedo de hallarme a solas con él. Mi madré, confiada como yo en el cardcter caballeroso de

170 CXEMENCIA este hombre, no recelaba de su parte ninguna intenció de depravada, ni la recela aún, porque nada he querido confiarle; me moriría de vergüenza si tuviera que decirselo. Me hablaba de pruebas de amor, de preocupaciones sociales, de que la pasión no conocía límites ni reservas, de que él amaría toda su vida a la mujer que se sacrificase por él, tanto más, cuanto mayor fuera su sacrificio. Ya tú veras por todas estas frases que iba encaminándose a, su objeto. Nada le respondía yo a esto, y escuchaba temblando semejantes expresiones sin parecer hacerles caso; o bien le hablaba de nuestro matrimonio y de nuestro porvenir. Pero ayer vino y me halló sola, como otras veces, le vi desde luego pensativo y triste, preguntéle que tenía y me respondió que Uraga con los restos de su ejército derrotado en Morelia había llegado ya a Jalisco, que el ejército francés se había puesto en marcha para Guadalajara y que sus avanzadas llegaban ya a León; que el general Artaga iba a salir de aquí dentro de dos o tres días, y que naturalmente tendría que irse con él. Que nuestro matrimonio, por todas esas razones no podría realizarse tal vez nunca, y que estaba resuelto a morir antes que perderme; que me suplicaba, que me pedía de rodillas que huyese con él, o si no me resolvía a abandonar a mi

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

EL AMOR DE ENRIQUE I7I madré, que queria llevar la última, la más grande prueba de mi amor para marchar tranquilo y no desesperarse pensando en que yo pudiera olvidarle por otro; que de esa manera sería yo su esposa ante Dios, aunque las necias formulas del mundo faltasend nuestra union. ; Ay, Clemencia I tú comprenderis mi sorpresa y mi dolor. Q.uedé muda y temi morir. £1, Enrique, el hombre a quien en tan pocos dias he po4ido amar con frenesi porque creia que me aniaba con tanta ternura como pureza, porque juzgué que en él se reunian todas las cualidades del amante» del esposo y del caballero, él hacerme semejante proposiciónl jél creerme una de esas muchachas sin pudor que se entregan al primer oficial que las seduce; él confundirme con esas desdichadas criaturas que abandonan la casa paterna y con ella la honra, y siguen i sus amantes en el ejército, siendo el ludibrio de todo el mundo I | Dios mio! La pobre joven escondia el semblante entre sus manos enflaquecidas, y gemia con desesperación. — ¡Y luego? preguntô con ansiedad Clemencia, i quien aquel relato habia puesto en la mayor agitación. — Y luego esc hombre esperô sonriendo mi respuesta; creia haberme convencido; pensaba

172 CLEMEKCIA que mi silencio, que mi rubor primero, que mi palidez en seguida, que el temblor de mis labios, que la palpitación de mi pecho eran senales de que el amor me vendía me enlazó con sus brazos y me miró de una manera singular. — ^ Y bien, Isabel ? me preguntó. — Y bien, caballero, le respondí levantándome violentamente y desasiéndome de aquellos brazos atrevidos à esa ofensa que vd. acaba de inferirme, d mi que le amaba porque no le conocia no puedo dar à vd. más contestación que senalarle la puerta de esta casa para que saiga inmediatamente. — Pero Isabel, dijo él asombrado. — Caballero, saiga vd. por piedad, saiga vd ! — Isabel, va vd. a desmayarse, le ruego que me escuche, que me perdone — Déjeme vd. morir vd. saiga. Flores; cada instante que vd. permanene aqui, me ultraja... Yo estaba próxima d desfallecer, aquello era superior d mis pobres fuerzas. Por fin Enrique salió con la cólera retratada en el semblante. Era un libertino humillado, y no un amante que ha cometido un error. Esta es la historia. Yo me adelanté, vacilante de pesar y de vergiienza, hasta un sillón, y allí permaneci sin saber que era de mi, ahogada por los sollozos, trastornada, muda, sintiendo

EL AMOR DE ENRIQUE I73 que dos lágrimas, como dos gotas de fuego, calcinaban mis ojos. ¡ Clemencia, Clemencia, esto es horrible, no ámes nunca, si has de sufrir así! Pasaron algunas horas : mi madre me encontré abatida, llorosa y pálida, y me preguntó qué tenía. No sé que le respondí; pero calenturienta, delirante, me arrojé en mi lecho, y allí di rienda suelta al llanto que estaba rompiendo mi corazón. No dormí anoche, esto lo debes suponer; no salgo aún de mi aturdimiento, me pesa la vida, no puedo arrancarme de! aima este amor, y sin embargo es preciso sofocarlo; el objeto que lo inspira es indigno de él \ mi honra antes que mi dicha, atítes que mi vida ¡ ese es hoy el grito de mi conciencia. | Hermana mía! ; hermana mía, dame valor! Clemencia lloraba también, acariciando en su seno el semblante de su infeliz amiga. Después de algunos momentos, respondió : — Has hecho bien, Isabel mía, has sido digna de ti. Una joven como tú, virtuosa y altiva, debe sacrificar primero su vida que consentir en recibir tanta ofensa. Ese hombre no es un caballero, y como te lo decía, es un libertino gastado en los galanteos y en los placeres. No dependió de ti dejar de amarle, eso no depende nunca de nuestro corazón. La fatalidad se mezcla en todo esto ; pero ya que

The text on this page is estimated to be only 23.22% accurate

174 CLEMEMCIA bas resistido tan noblemente à esa prueba penosa, ten valor y no temas ; esas tempestades pasan. Es tu primer amor, y por eso, pobre nina, sufres tan violêntamente ; pero laiûcha ~ no seri mortal, tû olvidarâs.... — Temo mucho que no sea asi, Clemencia; amo à Enrique cada momento mis, y despreciando su conducta no me es posible despredarle i él esto es lo que me pasa ignoro si es una locura, pero lo que siento es «xtraordinario. j Y se ird de Guadalajara^ me parece que voy i morir! Isàbél âpenas tuvo tiempo de sofocar sus sollozos, porque Marianaentrô en ese mom.ç.ntOt , — Clemencia, dijo al ver i la amiga de su hija; el amor de ese hombre funesto esta matando à Isabel se marcha, y mi hija no puede resistir su ausencia — jOhI veremos, Mariana, replicô Clemencia; el amor de vd. y el mio la consolardn. ^ Y sentândose las dos junto d la bella rubia, N^ , que desfallecia, se pusieron d acariciarla, llo- j ' rando también amargamente. >^ :^à

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

XXII OTRO POCO DE HISTORIA En efecto, como Enrique habia dicho à Isabel, los sucesos militares tomaban un giro^ desgraciado. El gênerai Uraga, con el ejército del centro, habia atacado valientemente la plaza de Morelia, ocupada ya por tropas mexicanas al mando del tristemente célèbre D. Leonardo Mdrquez. Y i pesar de la bravura de las tropas republicanas, el enemigo trîunfô y rechazô â los asaltantés. La estrella de la patrTa se eclipsaba por entonces, y habian llegado los tiempos de la adversidad. Esté ataque i Morelia ocurriô â fines de Noviembre de 1863. Uraga, dejando una divisién de tropas en el Estado de Michoacdn, se dirigiô con el resto

176 CLEMENCIA del ejército al Sur de Jalisco y llegó a Zapotlán donde estableció su cuartel general a fines de Diciembre. Una vez desembarazado el enemigo de estas tropas que habían estado ocupando los Estados centrales, alejado también el general Doblado que había marchado con su división de Zacatecas, dejando solo en el famoso cerro de San Gregorio, del Estado de Guanajuato, al valiente joven coronel José Rincón Gallardo, patriota que pertenece a una familia aristocrática (del antiguo marqués de Guadalupe), y que sin embargo, enarbolaba con entusiasmo el pabellón de la República; una vez libre, repito, de estas gruesas masas de tropas nuestras, el enemigo pensó en hacer avanzar sus legiones a los Estados lejanos, y una división al mando del general Bazaine, compuesta de tropas francesas y mexicanas que habían abrazado su causa, se dirigió a Guadalajara, adonde se propuso llegar a principios de Enero de 1864. El general Uruga juzgó inútil resistir en la capital del Occidente, y meditó un plan de defensa que consistía en fortificar las Barrancas, es decir, en establecer una línea en el Sur de Jalisco apoyándose en las poblaciones importantes de los distritos que lindan con la Costa, y en el pequeño Estado de Colima, importante

OTRO POCO DE HISTORIA 177 por sus recursos y por su puerto de Manzanillo. A este fin ordenô al gênerai Arteaga (el mârtir de Uruapam), gobernador entonces y comandante de Jalisco, que evacuara a Guadalajara en los ùltimos días de Diciembre, y que se retîrara, con el objeto de incorporarse al ejêrdto del centro que ya tomaba posiciones en la linea referida. Arteaga así lo hizo^ sacando sus pertrechos de Guadalajara en los ùltimos días de Diciembre, y saliendo él mismo con sus tropas en los primeras días de Enero de 1864, después de haberse dirigido el infortunado gênerai Ghilardi con un pequeno grupo de patriotas, d Aguascalientes, en donde encontrô à pocos días una muerte tan desgraciada como heroica en union del patriota Chavez. El gobernador de Jalisco se estableciô primero en Sayula, dejando todavia algunas fuerzas de observaciôn tendidas hasta Zacoalco y aun hasta Santa Ana, i pocas léguas de Guadalajara. Bazaine, con su ejército de franceses y afrancesados, ocupô sin combatir esta ùltima ciudad el dia 5 de Enero de 1864.



XXIII LA ULTIMA NAVIDAD Conocidos estos sucesos, vuelvo
4 tomar el hilo de mi narraciôn, por lo cual retrocederé hasta los ûltimos de
Diciembre de 1863, época en que todo el mundo en Guadalajara hacia ya
sus aprestos, ora para salir también de la ciudad con el gober nador
republicano, ora para recibir à los invasores. Muy pocas familias se
anticiparon à las tropas republicanas en la salidade_ Guadalajara para éT Sur
de Jalisco. Las mds lo hicieron después, por una especie de pdnico que se
apoderô de ellas al sentir la aproximaciôn de los^Tfintwses ; aunque justo
es decir que la niayor parte de las referidas familias era compuesta de
libérales y buenos patriotas que pre

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

18o CLEMENCIA ferian las vicisitudes de la peregrinaciôn, y aun el destierro, à vivir entre los enemigos de Mexico. Muchas de estas familias partieron para Califomk, y "para las mâs acomodada?", eîectivamente era San Francisco el mejor punto que podian elegir en aquel tiempo de borrasca y de adversidad. Las tropas de~Ait6llg« tenian ya sus disposiClones tomadas en virtud de las ôrdenes superiores; pero permanecieron en la plaza hasta los primeros dias de Enero, como he dicho. Ei\rique Flores y todos los jefes y oficiales del cuerpo â que pertenecia, incluso el coronel é incluso también Fernando, Valle,^ cuya tristeza aumentaba cada dia, asl como su amor à Clemencia, decidieron pasar lo mâs ruidosamente posible aquellos ûltimos dias de su permanencia en Guadalajara. La NavlJa'd^estâba pr6xima, «nrinr i^if^n, era al dia siguiente.

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

LA ÚLTIMA NAVIDAD 181 cisa,Xfílcbrrar cl último banqueté de la (amilia con entusiasmo, con delirio. Clemencia dijo à Flores, i Valle y à sus companeros : — Ta Navidî^d ^e çglebrarà aqui en casa; haremos un^ran bajle. tendremos una agradable cena, nos alegraremos por última vezcon los jiuestros, y después, que vengan los franceses y nos degiellen, Los oficiâles se pusieron locos de contento. La noçhe_deL24Jlegô; noche hermosisima en nuestra patrla^, como en todo el mundo cristiano, y en que hasta los desgraciados y los malos se alegran y rien. Ya conocenrvdes, la casa de Clemencia. Pues bien; la noçhc dej^24 eralin jalacio dejiaadas. Se iluminaron el patio y los corredores, se pusieron por todas partes gigantescos ramilletes de flores y ramas de ârboles cubiertas de heno y de escarcha. Se diô, en fin, 4 la casa el aspecto tradicional de las fiestas de Noche-Buena. El invierno con sus galas de nieve, con sus pinos y sus musgos (lo cual es una exagéra* ciôn en Guadalajara, donde casi no bay invierno) contribuyô i embellecer aquella mansiôn opulenta en que iban à tener lugar las alegrîas intimas dentro de pocas boras. En el salon se habia colocado ese pretty Gertnan toy, como le Uama Carlos Dickens, ese

182 CLEMENCIA árbol de Navidad, precioso capricho introducido todavía en México, y que es el objeto de la ansiedad de la infancia, de la alegría de la juventud y de la meditación de la vejez, en esos países del Norte donde aun se mantiene vivo con el calor del hogar el amor de la familia. Había sido jñ_cajEidiû_de_Qemencia poner ese árbol, en cuyas frescas ramas había colocado algunas de sus más queridas alhajas, pañuelos, y pequeños juguetes que habían de repartirse entre sus afortunados amigos, con entero arreglo al estilo alemán : solo que aquí en vez de niños eran valientes oficiales republicanos los que iban a obtener esos preciosos obsequios, como una muestra de eterno recuerdo. A la media noche debía hacerse este reparto, como es costumbre. Además, Clemencia, prosiguiendo sus imitaciones del extranjero, había dispuesto que inmediatamente después de despojado el árbol de sus adornos, el primer vals que se bailase fuese como el vals de media noche en el último día del año, el baile de los amantes, es decir, en el que debían escoger los hombres a sus preferidas, y estas a los dueños de su alma. Tal vez no todos los amigos tenían allí a las amadas de su corazón, pero Clemencia en todo esto tenía una mira enteramente personal suya, y poco se cuidaba de los demás.

LA ÚLTIMA NAVIDAD 183
Isabel había sido convidada.
como era de suponerse; pero la pobre niña sufría los tormentos del
desengano, cada vez más amargo a medida que pasaba el tiempo. Por fin el
salón se llenó. Era bastante amplio para dejar un gran espacio donde estaba
colocada la mesa en que se hallaba metido el árbol que aparecía
deslumbrador con sus pequeñas y perfumadas bujías y con sus brillantes
juguetes y alhajas. Este espacio quedaba libre ; en el resto del salón se
comenzó a ba Enrique dio la señal llevando por compañera a Clemencia. Ya
desde este momento Fernando notó ciertas inteligencias entre su pérfido
amigo y la hermosa joven, inteligencias que habían
comenzado a verlas desde las últimas días había hecho Enrique
a la coqueta, seguramente nuevo objeto de su galantería después de la
repuisa de Isabel, repuesta de que Valle no tenía conocimiento, pues también
había tiempo que había dejado de visitar a su prima. El pobre joven se
colocó en un rincón, y desde allí procuró observarlo todo, palpitándole el
corazón de dolor y del miedo, porque ya le daba miedo pensar que
Clemencia se enamorase también de Flores. ""^ Esto se explica ; Fernando
estaba entregado

184 CLEMENCIA ciepa^{amente} k sp amnr â CAetmftncJA^{jy}na habla para él medio entre ser amado de ella o morir, El hajle siguió^{fl}legre. El reloj dió las doce de la noche, y todo el mundo vino i agniparse en derrcdor del irbol de Navidad. Comenzôse la rifsi... cada uno sacô su número, y Clemencia fué distribuyendo la alhaja 6 el juguete que correspondia a aquel número, Llegô su turno à Fernando. Sacô el número 13, número fatal entre les fatales. Clemencia bajô de una rama del àrbol un lindo panuelo de batista que tenta este número. — Valle, dijo la joven alargando el panuelo d Fernando, Isabel y yo hemos bordado juntas este panuelo.,. por esto debc série a vd, doblemente querido. — Le guardaré como una reliquia sagrada, respondiô Fernando, — Y cuando reciba vd. alguna herida, empapele vd. en sangre generosa, esa sera la mejor manera de honrarle. - ---^^ Yo lo prometo, murmurô Fernando pâlideciendo. Acababa de sentir ese extrano temor que la vista de Clemencia le habia causado la primera vez que la viô.

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

LA ÚLTIMA NAVIDAD 185 Después de distribuidas Us alhajas, los concurrentes, formando grupos para examinar el objeto que les habia tocado en suerte, se fueron dirigiendo à la pieza en que estaba puesta la mesa para la cena. Fernando, pensativo y lleno de funestos presentimientos, en vez de seguir i los demàs se colocô junto i una puerta del salon que daba al corredor, y casi se puso à cubiêrto con una gran cortina, De repente dos personas pasaron junto i la puerta, por el lado de afuera, caminando lentamente. Eran Cleracncia y^{nri}^{ue}, — Sera una alhaja querida, decia Enrique; pero hubiera yo preferido el panuelo bordado por ti. i Que fortuna de chico; la oua vez una flor, ahora un panuelo. — ^ Y tengo yo la cùlpa, Enrique ? Pero no seas nino... toma y consuélate — tu ârbol de Navidad es mi mano, y ella te alarga esto : ^ estas contento ? — jAhl iqué dichal y sonaron dos besos apagados que Enrique daba al objeto que le alargô Clemencia. — Retrato y cabello que pediste... Ahora, enôjate. Los jôvenes se alejaron. Fernando cayè iQtnado-9obre una silla.

186 CLEMENCIA Lo que acababa de escuchar era cuanto podia sucederle de imprevisto, de horroroso, de terrible. Poco después le fué précise salir al corredor ; se ahogaba estaba loco. Si alguna vez hizo propósitos insensatos, fué entonces. Su pecho era un volcan, su cerebro ardia, y no le venian à la boca màs que blasfemias. Se acordô de que traia guardada y cuidadosamente envuelta la flor que Clemencia le habia dado algunos dias antes. Sacôla del pecho y la arrojô con còlera sobre el mismo jarrôn japonés en que estaba la planta que la habia producido. — Conservarla, dijo, sería adorar la burla. Pero su ausencia habia sido notada en la cena, y Clemencia, acompanada de Enrique, vino luego à buscarle. — Fernando, ¿ no viene vd. ¿ cenar ? le dijo la joven. — No, milgracias ; me siento un poco mal * prefiero estar aqui, respôndiô Valle secamente. — Hombre, ¿ se esta viêr' Tiaciendo él românticb en una noche como esta? — Amigo Flores, conténtese vd. con ser dichoso y déjeme en paz, replicô Valle sin poder contenerse. — Amigo Valle, dice vd. eso cou un àcento tan tràgico que me causa tèrror, y sobre todo, à esta senorita : ¿ se diria que esta vd. rabioso I

LA ÚLTIMA NAVIDAD 187 — Rabioso no es la palabra; indignado, sí, como un hombre sincero que descubre una perfidia — ¡ Perfidia de quién ? — Hombre, me interroga vd. mucho, y d su vez se pone vd. trágico, lo cual me da también terror, y sobre todo d esta señorita. — Vamos, vd. se ha vuelto loco. Fernando : por fortuna yo desprecio d vd. lo bastante para hacerle caso. — ¡ Dios mío ! ¡ Dios mío ! dijo Clemencia muy agitada al notar el ademán de Valle, que próximo à estallar, pudo sin embargo dominarse y se contentó con sonreír, mirando d Enrique con un gesto de supremo desdén. — Señorita, no tema vd., ¡ ¡ ¡ este caballero y yo nos conocemos hace tiempo, y sabe que soy respetuoso en ciertos lugares en otros ya es diferente, tiempo nos queda en cuanto d vd., le pido mil perdones por mi descortesía hoy, y por mi candidez antes, y el permiso para retirarme — Pero, señor Valle, van d notar que se ausenta vd. así de una manera singular se dirá — Nada yo ruego d vd. manifieste d su papa que me retiro porque estoy un poco enfermo. Ya me conocen y no lo extranarán.

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

¡S CLEMENCIA y luego, volviéndose del lado de Flores, le
cygiù un brazo y le dijo sordamente : — [Manana ! — Si, manana,
respondiô este Uevdndose à Çk-TiKiiçia, que habia perdido enteramente su
:iirt; aitivo y que parecia trémula de emoción. — Por Dios, y i que va i
suceder? — Va à suceder que le mataré, Clemencia; h.Ki^ tiempo que me
fastidia este personaje de Hyron, y ahora con mâs justicia. £ Se creia cou
derecho quizâs â tu amor? Habia tomado l.l conipasiôn y la amabilidad por
carino. Pues u!i ntodesto el joven. — l'nrique, prométeme que no le haras
nada. - Oh l en cuanto à eso, yo estoy acostumhriidû, amor mio, à hacer
tragar las amenazas i quïcn me las dirige. Pero no temas, no es mi espada la
que él verd enfrente, sino mi Utif»o* Clemencia, generosa por carâcter, se
sintiô nKil al escuchar esta fanfarronada, que traspas*' y,\lK\ los limites de lo
verosimil. — ¡Oh, nol dicen que es muy valiente l'uruiiido. — A pesar de
eso, sentira mi latigo. — Adiôs alegria de Navidadl murmurô tUcmencia
enjugdndose sus lâgrîmas; ya no Vûv it tener gusto en toda la noche, y vale
màs L|Lij este se acabe pronto.

The text on this page is estimated to be only 24.32% accurate

LA ÚLTIMA NAVIDAD 189 — Pero ¡ por que, mi vida ? dijo Enrique inclinándose ¡ besar los perfumados cabellos de Clemenda te preocupas mucho con las palitoM de un imbécilU Vas d ver si te quito H pena. BtiUremoB el primer vals, ¡ no es esto lo convenido? — Si, pero se acabará todo después. Entraron. La cena se conduyô alegre, pero la frente de Clemencia permaneciô nublada y triste.^ Tocôse el vals consabido; Enrique hizo prodigios de galanteria y de imaginación para distraer a Clemenda; pero^ésta sonreía tristemente, ocultaba bajo su larga y sedosa pestana alguna lágrima que asomaba d sus radiantes ojos negros, y en un descanso dijo d Enrique mirándole fijamente con los ojos entrecerrados y llenos de pasión : — ^ Me amas, Enrique ? — Mas que d mi vida — Pues no hagas caso d Valle ¡ des* gradadol él me quiere también..... — Esa es una razón de mds..... — Esa es una razón para tenerle piedad
qui7J5j^^g_TtnC0 Ifl nilfi^ '^^ T^*^ es^j^^ni^rn^o así^yceloso. s — Tú le quieres algo, Clemenda. — QjLie le quiero ? Si yo no amo mis ^^e d ti, d ti no mds, y desde el primer momentoX

190 CLEMENCIA y tu amor me ha costado Idgrimas y sufrimientos atroces te amo, te amaré siempre. La ardiente joven decia estas palabras con ese aparente disimulo con que hablan siempre en un baile los enamorados, que no parece sino que platican acerca de la mùsica, de los candiles y de los vestidos. Pero la voz de la joven era tanto mds enérgica cuanto mas apagada, llena de ternura y de resoluciôn. Y sus dedos oprimian convulsivamente el brazo de Enrique, y los latidos de su corazôn parecian ahogar sus palabras. Estaba apasionada frenéticamente. El baile se concluyô pronto; Clemencia no estaba contenta ya,

XXIV EL DESAFÍO Al día siguiente muy temprano Fernando vino a despertarme. — Doctor, me dijo, vengo a inferir a vd. una molestia. Tengo que arreglar un asunto honor con el comandante Mores, que me ha ofendido anoche. No he creído conveniente encargar el arreglo de este negocio a ninguno de mis capitanes, y suplico a vd. que me sirva de testigo. Entre vd. y yo no han mediado relaciones de amistad; pero creo que no rehusará vd. prestarme este servicio de caballeros, — No tengo inconveniente, le respondí; estoy a la disposición de vd. Contóme entonces el lance de la noche anterior, y me dio sus instrucciones. Quería

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

/ CLEMENCIA batíTse er mismo dia, y escogia como arma la padac Era un duelo a muerte. Em à ver i Flores, xecibiôm con ârrogância, disignô como su testigo â un amigo suyo de uadalajara, d quien citô para una hora después. — No habrd dificultad ninguna, me dijo; dentro de très horas Valle estard complacido. Me despedi inmediatamente y fui à dar aviso / a Fernando del _prontojLrre.glo de.aqueljiegocio ; pero aun estaba hablando con él cuando un ayudante vino d llamarle de parte del coronel, y con urgencia. Encontre d su jefe indignado. — Se que ha desafiado vd. d muerte al comandante Flores, por yo no se que palabras que dijo d vd. anoche en el baile. — Él se lo ha dicho d vd,, mi coronel? — Él me lo ha dicho. — Pues bien, es cierto; me ha ofendido gravemente, y yo he creido conveniente reparar este agravio retdndole; sería yo un hombre despreciable si no lo hiciese asi. ' — Y ^ vd. no sabe que nuestras leyes mili\ares prohiben bajo severisimas penas el duelo ?

EL DESAFIO 193 lances de espadachines ; yo haré fusilar, conforme i Ordenanza, al que intente siquiera, estando como estamos, frente al enemigo, promover duelos por cualquier motivo. i Es vd. valiente ? i Esta vd. ofendido ? Pues tiempo hay para probar su valor combatiendo por su patria y para lavar su ofensa, procurando en el primer combate portarse mejor que la persona que insultô â vd. Un militar no se pertenece, su vida es de la patria, y arriesgarla en otra cosa que en su defensa, es traicionar a sus banderas. ; Habriamos de dar el escândalo de un desafio delante de los franceses! Batallas son las que debe vd. desear. y no lances dC— hohorf matando 5 muriendo vd., quedaria deshonorado en «ndesafto pèrsonal.^El comandante Flores Tiâ probado su temple de aima en los combates, no necesita dar nuevas pruebas de ello, y en cuanto â la ofensa que haya podido inferir â vd., él le invitara, llegado el caso, â avanzar sobre el enemigo, y entonces el que se quede atràs serd el que tenga que confesarse vencido. Asi deben hacerse los desafios en tiempo de guerra, y no exponiendo i la vergiienza a su cuerpo y i los jefes con reyertas personales, estériles para la causa que defendemos y rrir""^lfcs_ â los ojos de lasociedad. He ordenado â Flores que no acepte el reto de vd., y si tanto él como vd. 13

194 CLEMENXIA intentan llevarle à cabo, â pesar de mis ôrdenes, el gênerai tendra conocimiento de ello, y yo ofrezco â vdes. que los haré fusilar. Asi es que vd. prescinde de su propôsito, Retira vd. toda indicaciôn, y dentro de pocos dias yo proporcionaré â vdes. una lîza mas noble y mds honrosa ; y como es preciso castigar ' â vd. por este conato de infracciôn del Còdigo militar, vdi yjLiiliXuecera arrestado hasta que salgamos'dê Guadalajara, qns nrrii birn rronto V — Esta muy bien, mi coronel, contestô Valle, comprendiendo que su jefe ténia razôn en todo; pero indignandose interiormente de que Hnrique hubiera corrido â denunciar al coronel aquella ocurrencia. El razonamiento del jefe era enteramente justo; pêro la cèlera hervia àun en el pecho del joven ofendido, y aquel desprecio lanzado por su enemigo delante de Clemencia le manchaba el rostro como un bofetôn ô un latigazo. Algo hubiera dado por no perteuecer al ejército ô por hallarse lejos de la guerra y frente a frente de un rival tan soberbio como insolente. El duelo no se llevô a cabo, y Valle se desesperaba pensando que Clemencia supondria que él se habria resignado d sufrir en silencio la atroz injuria que habia recibido en presencia de ella.

■is^

EL DESAFfO I95 — Doctor, me dijo, llorando de desesperaci6n, no me queda mis recurso que el suicidio. — El suicidio sería peor, amigo mio, le respondi, y me asombro de que vd., regularmente tan juicioso, no pueda dominar ahora ese sentimiento de cólera puéril. Realmente el coronel tiene razón; un desafío cuando los franceses van a llegar, sería inexcusable. La culpa no debe cruzarse si no con la de los enemigos de la patrie. En el primer combate vd. se cubrirá de gloria o morirá, y de una u otra manera quedará bien puesto a los ojos de su rival y los de esa seiorita, que sería la primera en censurar a vd. una querrela Personal en los momentos mismos en que el enemigo se presenta frente a nosotros. ¡ Que duelo, ni que suicidio ! El combate mañana, y olvidemos hoy esas miserias de salon que solo pueden afectar a quien llevando una vida ociosa no tiene otro campo más hermoso en que demostrar el temple de una alma activa y honrada. Logré por fin convencer a Valle, que se resignó a callar y sufrir, con la esperanza de hacerse matar en el primer encuentro. Entretanto permaneció arrestado y no volvió a ver a nadie en Guadalajara, encerrado como estaba en su alojamiento, en donde pasó todavía unos seis dias de tormento y de impaciencia.

The text on this page is estimated to be only 15.36% accurate

196 CLEMEXOA Tix un se «iño bi ordcn de marcha, v el cuerpo
saliô de Guidalajaia con direcciôn a^ Savula. Esto sucedid el dia 2 ^^
Fnrf>nr> Hé^ y^^j D dia I*, y cuando se hacian los aprestos de marcha, el
coronel del cuerpo, en nombre del gênerai Arteaga, puso en manos de
Enrique Flores el despacho de teniente coronel, que el gênerai en jeté del
ejêrcito acababa de enviarle, por recomendadones de buenos amigos que el
sîmpâtico comandante ténia en el cu^rtel gênerai. -'t r

XXV EL CARRUAJE Era el 5 de Enero de 1864, y ya avanzada la noche, que estaba fria y nebulosa. Un carruaje tirado por seis mulas caminaba con toda la lîgereza posible con direcciôn al pueblo de Zacoalco, distante todairia como unas cuatro léguas. En pos de él seguian un caballero y seis ù ocho criados, uno conduciendo tiros de refresco y otros algunas mulas cargadas de petacas y colchones. Evidentemente en el coche debia ir una familia principal. Ya he dicho que ese mismo dia 5 ocuparon los franceses mandados por el gênerai Bazaine, à Guadalajara. Arteaga la hab'a evacuado el 3 con sus tropas.

198 CLEMENCIA A la aproximación de las fuerzas invasoras, varias familias, no pudiendo soportar la idea de recibir a los enemigos de la patria, se apresuraron a salir y tomaron todas ellas el camino de Zapotlan para dirigirse a Colima, punto que estaba enteramente a cubierto, por entonces, por la línea de defensa que habia establecido el general Uruga en las Barrancas. El camino de Guadalajara a Sayula por tal motivo habia estado frecuentado por los emigrantes desde el día 3, pero ya el 5 lo estuvo solo por algunos rezagados que habian salido de la ciudad pocas horas antes de que llegaran a ella las columnas francesas. A este número pertenecia probablemente la familia que venia en el carruaje, pues todo indicaba que habia hecho una jornada larga y penosa. Las mulas parecian fatigadas, el coche maltratado, y los mozos caminaban cabizbajos y taciturnos, señal del fastidio que les habia producido una caminata poco común. De repente y en un recodo del camino el carruaje se detuvo como por un obstáculo, las mulas desfallecian, pero el conductor les aplicó latigazos tan vigorosos que los pobres animales hicieron un esfuerzo supremo y partieron con tanta fuerza que el carruaje, después de haber dado un gran salto, volcó, cayendo sobre uno de sus costados.

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

EL CARRUAJE 199 Las personas que ibaii en él dieron un grito espantoso, al que respondiô otro del caballero que venia detrds y que se apeô en el acto del magnífico caballo que montaba, y corriô adonde el carruaje yacia arrojado y en el peligro de ser arrastrado por las mulas, que sin ser contenidas mas que por el postillon, se espantaban y querian continuar su carrera. — ¡ Dios miol | Dios mio ! gritaba el caballero, lleno de angustia. No hay cuidado, papa, nada nos ha sucedido, gritô una voz ligeramente alterada por el susto. — ¡ Clemencia ! \ hija mia ! ,; y tu marna, y tus amigàs? 1



200 CLEMENCIA Ya comprenderdn vdes. que las familiasjjjie iban alH eran las de Clemencia c Isabel.^ Por Ibrttnĩa'ufltO ès'tas jôvenes como las senoras no tuvieron novedad, y si no fué un desmayo que sufrió Isabel, à causa de! terror, no tuvieron que lamentar sino pequenas contusiones. Por lo demis el carruaje tenía hecha pedazos completamente una de sus ruedas, que detenida en un hoyo, obstáculo que detuvo el carruaje momentos antes, se habia roto, al tirar las mulas apuradas por los latigazos del cochero. Un instante después y con el auxilio de los criados las jôvenes fueron trasportadas d orillas del camino, Isabel volvió en si en los brazos de Mariana que no perdía su presencia de espíritu, el carruaje fué levantado, y solo afiigiô d la familia la dificultad de su situación. En efecto, era imposible continuar el caminô, inutilizado como estaba el carruaje. El cochero manifesté la imposibilidad de componer la rueda rota, y los mozos anadieron lo que el caballero sabia : que no habia cerca ningùn pueblecito, ninguna hacienda adonde refugiarse esa noche, ô de donde traer un carruaje nuevo. Zacoalco estaba todavia d cuatro léguas, y era improbable que alli pudiese conseguirse un coche. Era, pues, preciso pedirlo d

EL CARRUAJE 201 Sayula, adonde el gênerai Arteaga habia llegado, ô resignarse i hacer la caminata en los caballos de los mozos, mientras que éstos seguian d pie. Pero las senoras se juzgaron incapaces de montar d caballo, y ademds los golpes que habian recibido, aunque pequenos relativamente, les hacian sufrir bastante para que pudiesen caminar d caballo por espacio de cuatro léguas. ^ Qiié hacer entonces ? — Si me hubieses escuchado, Clemencia, decia el caballero con vivas muestras de pesar, nos habriamos quedado en Santa Ana, habriamos tenido un buen alojamiento y nos habriamos ahorrado esta desgracia. — Es muy cierto, papd, respondiô la joven ; pero la consideraciôn de que los franceses_ podian seguarnos y de que tal vez nos ibamos i ver envueltos en mayores dificultades, estando los republicanos cerca, me hacia impacientarme. Prefierô, d no ser por los .trabajos que hago pasar d vdes., todo esto d quedarme cerca de Guadalajara. -- De veras que admiro tu patriotismo, hija mia; no te-jtrzgatJâ^capaz de tamanâT exaltaciôn. — Papd, replicô la nina, d vd. debotodas mis id^^s^ el uJicrquë"tengo d los enemigos de Mexico.

CLEMENCIA — Algo se mezcla el amor en tu patriotismo. según presumo ; pero no lo tengo â mal» y solo sîento que no podamos salir de* este atolladero. — Senor, dijo uno de los mo?os, si quere su merced echaré â correr i _ Zacoalco, y puede ser que encuentre otro coche, ô por lo menos un carpintero que en un momento componga la rueda. Entaré alla â las dos de la mañana, y aqui de vuelta poco antes de amanecer, y podremos continuar. — Bien, vête, dijo el caballero ; mira que tû ères nuestra esperanza. — Pierda cuidado mi amo, contesté el mozo metiendo espuelas â su caballo y alejândose con direcciôn d Zacoalco. Entretanto los criados improvisaron alli una especie de tienda, y con auxilio de las hachas que llevaban â prevenciôn armaron los catres de camino para las señoras, que se recostaron en ellos y durmieron mientras que el padre de Clemencia y sus servidores permanécieron en vêla perfectamente armados y dispuestos a defenderse, pues no era nada difícil que por aquel camino entonces desierto y abandonado de toda especie de tropas, cruzasen algunas bandas de las que siguen por lo regular â un ejército en retirada, ô de las que se aprovechan de una situaciôn como aquella para desvalijar â los transeuntes.

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

EL CARRUAJE 203 Dejemos al respetable y patriota
comerciante sentado en una petaca, con una mano en la mejilla y la otra en
un soberbio rifle de seis tiros, y sigamos al postillon que corre i cscape por
el camino de Zacoalco. ^

XXVI BIEN POR MAL A dos léguas de este pueblo el mozo escuchô el ruido sordo de una tropa de caballerla que se acercaba, Poco después fué mis distinto el ruido, y â él se mezclaba el que hacen al chocarse los sables. No habia duda, era una tropa la que venia. La noche estaba oscura y corria un viento glacial. De repente el postillon se vió

The text on this page is estimated to be only 13.93% accurate

1 206 CLEMIJGIA — ¡Qué gente? — / Paisano ! — ¡Alto ahí! le
gritò nn SÈrgento, v se avanzò d su encuetro. — ¡Correof le preguiitA, —
No, señor; soy cl mozo de una familia que se ha quedado atis porqu el
coche en que venia se rompiò, y voy a Zncoako ñi ver si consigo otro. Lié
vêle este hombn: al)cfc, dijo d sargento, para que lo reconozca y le
prtgmte. El soldado obedecio y se Ucvo al moaio h a su. encontrar al jefe
que \ù\ùà x b c^ibczii de su columna. Componiase esta de dosdentos
ciirabiiieros, y tan luego como d jefe adviniù que su descubierta habia
hecho alto y que ^ ttraTizabati hacia él dos hombres^ niandù bacr alto
tambien â la columna y se adeLiiuo para sabc-'r que era aquello. — Mi
comandante, diga cl soldiido, el sargento me manda que presciite ñi vd. este
hombre que acababanias de encontrar y que venia a galope. — £ Quien es
vd,» flmigo? preguntò i;l comandante alzando un po^o su izapuchôn pnra
examinarle. — Señor, respondi» cl erra Jo, soy un postillon, y me adelanto
a Zaco^tTco"

BIEN POR MAL 207 un carniaje 6 un carpintero, porque el coche en que venia mi^ amo el senor R... de GuadaUjarx-sS" ha hecno pedazos à cuatro léguas de aqui, y alli esta toda la familia parada en el camino. — ¡El senor R!... preguntô con interés el comandante. — Si, senor, él mismo con su senora, su nina y otras dos senoritas que le acompanan, y ademas los criados de la casa con los equipajes. — ^Salieron vdes. hoy de Guadalajara? V— Si, jefe, salimos hoy temprano, porque los franceses debian Uegar en la manana y mi amo no quiso aguardarlos.



208 CLEMENCIA — De modo que los franceses estan hoy en Guadalajara. — De seguro, mi jefe : en Santa Ana, donde nos detuvimos un rato, supîmos eso de cierto por un mozo de la hacienda que trajo la noticia. Se estaban acuartelando cuando él saliô. — Bueno; y ^dice vd. que la familia del señor R... se quedô en el camino? — Si, señor; y figùrese vd. con la noche tan fria y el camino tan desamparado, alli estan las seiôoras maltratadas por el golpe del carruaje que se rompiô y volcô. Mi amo queria quedarse en Santa Ana, pero la nina no quiso y tuvo el capricho de llegar hoy à Zacoalco : I estaba tan inquiêta y tan impaciente la pobrecita, y suceder esto ! — j Ah, no ha podido resistir la ausencia de Enrique! dijo el comandante en voz muy baja. El comandante era Fernando Valle que regresaba con su escuadrôn, de orden del cuartel gênerai, a situarse en la hacienda de Santa Ana, en observaciôn del enemigo. Después de meditar un brève instante ariadiô para si : — | Pérfida!... | cuâto le ama y cudnto mal me ha hecho!... En fin! volvamos bien por mal! Y luego, llamando a uno de sus capitanes, le dijo : .^m

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

^ BIEN POR MAL 209 — Capitân, necesito volver urgentemente a Zacoalco con este correo que trae despachos importantes de Guadalajara; vd. queda mandando la columna que hara alto aqui, mande vd. echar pie â tierra y que se cstén los soldados brida en mano, hasti mi vuelta que no tardarâ dos horas. Yo me voy solo con el correo. — Muy bien, mi comandante. — Venga vd., dijo Valle al mozo, y sigame â tibdo galope. — — — Pasaron d un costado de la columna, donde diô el comandante todavia algunas ôrdenes brevisimas â dos ô très oficiales, y se alejaron después râpidamente los dos jinetes con direcciôn i Zacoalco. "^ Media hora después penetraban en el pueblo y se detenian en la plaza. -- Aguârdeme va. aquí, dijo Valle al mozo, y se dirigió d una casa en cuyo zagudn tocô repetidas veces. Abriéronle por fin, entré, se apeô y fue d tocar de nuevo en una puerta interior. — Capitan, capitân, dbrame vd., soy yo, Valle. La persona interpelada se levantô apresuradaraente y vino d abrir. — Fernando, i que se ofrece ? i que hay ? { pues no se habia vd. marchado a las diez ? 14

210 CLEMENCIA — Es verdad; pero he tenido necesidad de volver, y sobre ello, mi viejo capitão, ruego a vd. mucho que me guarde el secreto ; es una pequeña contravención de las órdenes que he recibido. Marchaba con mi columna para la hacienda de Saiit^^na, cuando a dos leguas de aquí me encontré al niozo de una familia de Guadalupe que quiero mucho, el cual me dijo que el carruaje en que aquélla venía se volcó en el camino, y que había quedado detenida por eso ; que él venía a este pueblo a conseguir otro carruaje, si era posible, o a llevar un carpintero. Vd. comprenderá que ni uno ni otro son fáciles de obtener aquí. Entonces me acordé de que vd. había traído un coche porque sus enfermedades no le permiten caminar a caballo; pero pensé que si no venía yo en persona a pedirsele a vd. no le daría, y tiene vd. razón, mi viejo capitán, vd. le necesita mucho ; pero por nuestra amistad, por lo que vd. más quiera, le suplico que me le facilite para auxiliar a esa familia a quien debo muchos favores... ^^ — ¡Huy Fernando ! la cosa es desagradable... vd. sabe que no puedo moverme; y ¿ cómo continuaré hasta Sayula desde aquí ? — ; Oh ! no hay cuidado, vd. prestará el carruaje hasta Sayula, pues de otro modo la familia siempre tendría que detenerse aquí.

BIEN POR MAL 211 Pero llegará mañana a ese pueblo y regresará el camión a Zacoalco pasado mañana para que vd. continúe su camino. Ya vd. ve que lo que le pido es un día de fastidio en ese pueblo; pero no olvidaré tan pequeño sacrificio. — Bien, muchacho, bien, tome vd. el carruaje : ; que diablo ! no faltaba más que yo negara un tan pequeño servicio a quien debo la vida y tantos... — Vamos, no siga vd., mi capitán, recuerde vd. que he sido su soldado y que... — Y que hoy es vd. mi jefe, bien merecido, hijo mío ; ^alientes como vd. no se encuentran por todas partes...



212 CLEMENCIA — Galle vd., mi capitân, calle y reciba mi agradecimiento... — £ Ya sabe vd. que ban entrado los franceses a Guadalajara ? — Acabo de saberlo por el mismo cfiado; pero vd. i cômô lo supo ? — Ha pasado por aqui un extraordinario que llegô momentos después de que vd. saliô ; ese hombre aviso al alcalde que nos lo dijo à nosotros. Segûn eso va vd. a tener pelotera, porque yo no dudo que elles destaquen alguna fuerza con direcciôn à este camino. — No sera tan pronto, mi capitân, y si sucede me alegraré muchîsimo, ya tengo deseos por mil razones de encontrarme con ellos. — Vaya vd. con Dios, muchacho, llévase el carruaje; apuestad que en^e&a-fomilia^'iene alguna linda por cuyos bigotes anda vd. corriendo a estas horas. — Algo hay de eso, contesté el comandante, montando à caballo y diciendo adiôs al viejo capitân. Tiste llamô al dueno del carruaje, le advirtiô "*" que ténia la obligaciôn de volver de Sayula d cumplir su contrato, y que se arreglara en cuanto d la gratificaciôn por su viaje extraordinario, con el comandante. El carruaje se dispuso y saliô del mesôn con tres tiros de mulas.

BIEN POR MAL 21 3 — Amigo mîo, dijo Valle al del carruaje, va vd. à traer una familia que esta à cuatro léguas de aqui, y sin detenerse en este pueblo, porque le manifestard vd. que le es urgente estar de vuelta pasado mañana de Sayula, para conducir al capitdn con quien tiene vd. compromiso; la llevará vd. hasta esa poblaciôn, en la que le sera fácil conseguir otro coche, de los muchos que se fueron con el gênerai. Ahora vd. no recibird de esa familia gratificaciôn ninguna; aqui tiene vd. très onzas y este reloj de oro que vale très veces mds y que conservard vd. en mi nombre. — Es bastante, jefe, y sobrado, y yo le doy d vd. un millôn de gracias. — Partamos, pues. ,Jl carruaje partiô d escape. Pero al llegar a la saiidî Utl putblo, Valle comenzô d sentir que su pobre caballo no podia mds y que estaba prôximo d caerse. — Sea por Dios, dijo bajndose, mi pobre, mi ûnico caballo, mi companero de trabajos... se muere, no hay duda...I y. era natural... veinte léguas de camino, pocos descansos, très dias de fatigas... y una carrera de dos léguas en média hora, es lo suficiente para que el pobrecillo sucumba, no hay remedio. No bien açababa de decir esto cuando el infeliz caballo cayô muerto.

214 CLEMENCIA Valle gritô al postillon, que se detuvo. — Grita al cochero que haga alto. El carruaje se detuvo también. — Mira, muchacho, continuô Valle, mi caballo ha reventado y no tengo otro; el tuyo esta todavia muy bien y me parece muy fuerte. — Ah, señor, es muy bueno, es de los de mi amo. — Pues bien, te le compro. — Señor... es de él... — Bien, dile que se le vendiste al oficial que proporcionô el coche, no lo llevard à mal. — Costô doscientos pesos, seiior... — Arreglado : te doy diez onzas, y no mâs porque no tengo; pero te daria una mano por un caballo en este momento. — Esta bueno, señor, vale que el amo no se enojard, porque él también hubiera dado una hacienda por un carruaje, hace dos horas. El postillon recibî sus diez onzas, que contô minuciosamente, quitô la silla a su caballo, la metiô en el carruaje, en seguida se metiô él mismo ; Valle quitô su montura militar del caballo muerto, del que se despidiô con una lâgrima, ensillô el caballo que acababa de comprar y se puso à la portezuela del coche que volviô à partir. Una hora después Uegaron adonde estaba la columna; alli Valle despidiô al postillon, advirtiéndole que el ca\\

BIEN POR MAL 21 5 rruaje era de un amîgo suyo y que no recibiria paga alguna, porque la familia del Sr. R... era una familia querida para él, por lo cual estaba advertido el conductor del carruaje de no recibir un maravedî. El postillon le diô las gracias en nombre de su amo, y partie en el coche con toda celeridad. Fernando mandé montar â caballo y continué lentamente su camino, con la frente oculta bajo su capucha y en el mayor silencio. Si hubiese habido luz para examinar su semblante, se habria espantado cualquiera al notar la expresiôn de profunda tristeza que nublaba sus ojos y que daba â su sonrisa un aire de desesperaciôn concentrada. ^\

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

XXVII ALTER TULIT HONORES — No là veré, no podré verla... murmurô al cabo de un instante, y mâs vale. due créa que es Enrique, y sera mejor. Después, volviéndose hacia un muchacho que le acompanaba montado en una jaquita, tan flaca como ligera, le dijo : — Oye, guia, i no hay un camino que corte de aqui directamente para la hacienda de Santa Ana? — Para la hacienda no, senor; pero yo co-. nozco una vereda que va i dar al pueblo de Santa Anita, y como esta tan cerca de la hacienda, es lo mismo. — Pues bien, toma la vereda : £ es hat^un para la caballeria? .
i'

218 CLEMENCIA — Un poco pedregosa; pero muy poco, es un pedazo malo, lo demás es como aquí. — Bien : adelante. El guía fué à guiar al sargento, jefe de la descubierta, y la columna comenzô d desfilas por la vereda. Dejémosla seguir para Santa Anita y volvamos al lugar donde quedô la familia. Comenzaba à rayar la aurora cuando el padre de Clemencia creyô escuchar el ruido de un carruaje : le pareciô demasiada fortuna para ser creible; pero un momento después un niozo destacado por aquel lado del camino vino corriendo d decirle que en efecto era un carruaje el que se acercaba, tirado por seis mûlâs. - : "" El Sr. R... despertô d la familia alborozado. — Dios nos protège, hijas mias; he ahl un coche que viene de Zacoalco. Las señoras se levantaron contentas. El carruaje llegô y se detuvo. El postillon se apeô. — ¡Ah, señor! ¡ que fortuna tan grande! Ames de llegar al pueblo encontre una caballeria. El que la manda es un joven, segùn pude ver, y luego que le dije que era su merced el que estaba aqui detenido cou su familia por la rotura del coche, se sorprendiô mucho, se afligiô como si fuera alguna cosa ..:>^

ALTER TULIT HONORES 219 de su merced, y dejô à un oficial encargado de la tropa y se fué conmiigo al pueblo. Allí entrô a una casa y saliô con este carruaje que dice que es de un amigo suyo, que le suplica d su merced que le lleve no mis hasta Sayula para que de alH se vuelva â conducir â ese amigo suyo, y que no pague nada al conductor, porque tiene orden de no recibir ni un ochavo. El caballero al oir esto se quedô perplejo. Pero Clemencia, con su viveza de costumbre, dijo conmovida : — Papa... ese oficial es Flores... estoy segjura ; i quien mas que él es capaz de ese rasgo de galanteria ? Isabel frunciô las cejas al oir esto. — Es muy posible que sea él, concluyô el anciano. i Que senas tiene, muchacho ? — Senor, no le vi bien : ténia cubierta la cabeza con un capuchon que le tapaba parte de la cara; pero es un joven, me pareciô alto, y monta muy bien d caballo. — Es él... no hay duda, papa, volvio â dccvr Clemencia. ■ . — l Cuuuce vd. al oficial que tnvia cl enrruaje ? preguntô el padre de Clemendm al cotiductor. — No seiior, conteste este sec;imente; es U primera vez que le veo ahora.

220 CLEMENCIA — Pero ¿no oyó vd. si se llama Flores? — Me parece que sí, señor. — ¡Oh noble corazón! ¡dijola! — Clemencia, mientras que Isabe[^] palidecía y reprimía una lágrima. — Y ¿vamos a encontrarle? preguntó Clemencia al postillón. — Seguramente, porque viene para acá. — ¡Dios mío! murmuró en voz baja la joven; y ¿adónde va cuando yo salgo precisamente por estar cerca de él? Y luego añadió en voz alta: — ¡Crée, vd., papa, que vayan las tropas a Guadalajara? — ¿Sería un desatino abandonar una plaza para atacarla después de los tres días! Esto creo yo que se hace cuando se cuenta con otros elementos. — Pero entonces ¿adónde marcha esa caballería? — Irá a observar al enemigo: ¿pero no sabes que el general Urága ha dispuesto defender las Barrancas y establecer allí una línea formidable de defensa? Clemencia se entristeció profundamente. Pero los mozos habían acabado de arreglar el carruaje y de colocar las cargas en las mulas. La familia se colocó en los asientos y el coche empezó a andar. .

ALTER TULIT HONORES 221 — Alla va una tropa de caballeria, gritô un tnozo que iba delante, senalando en efecto una larga hilera de jinetes que desfilaba à lo lejos por un costado del camino y que se veia muy bien con la luz cada vez mas clara del día. Empezaba d amanecer. Las senorai Se aàomaron d la portezuela. — j Ingrato ! dijo para si Clemencia ; i y por que no ha querido vernie ? | Ah, temen'a por su corazôn ! Y la rubia d su vez pensaba que tal vez adivinando ô sabièndo que ella venia también, no habia querido verla para no sufrir con su presencia. Y las dos jôvenes se ocultaron una de otra y de las seiôoras, para no dejar ver sus ojos llenos de Idgrimas, y luego volvieron d asomarse d la portezuela hasta que la columna se perdiô d lo lejos entre las sombras del lomerio.

XXVIII PRISIÓN Y REGALOS Entretanto ocurrían en Zapotlán, donde Uraga había situado su cuartel gênerai, los siguientes cambios : El coronel del cuerpo de ^iballorfi i une' pertenecían Flores y Valle había sido ascenàiéó i generd "y" redbîdo" ef mando de una brigada. Enrique, como lo dije hace poco, había recibido su despacho de teniente coronel desde antes de salir de Guadalajara, y en calidad de tal se quedô con el mando de su cuerpo. El gênerai en jefe ténia afecto â este oficial por las recoinendaciones que hacían de él frecuentemente, tanto el antiguo coronel como otros^muchos amigos que el joveij xcníA en el cuartel gênerai.

224 CLEMENCIA Convenía para los nuevos planes que el jefe del ejército del centro acababa de formar, que algunas fuerzas de caballería se avanzaran hasta las cercanías de Guadalajara, con el objeto de observar los movimientos del enemigo. En caso de avanzar este hacia la nueva línea de defensa, tales fuerzas debían replegarse y unirse al grueso del ejército liberal. Flores había pedido al general que su cuerpo fuese uno de los avanzados. Se le concedió y se le ordenó asimismo que marchara a situarse con él en puntos cercanos a la expresada ciudad. Enrique con tal objeto marchó llevando el resto del cuerpo, pues ya sabemos que uno de los escuadrones había avanzado hasta Santa Ana con Fernando Valle a su cabeza. Este joven ignoraba hasta el día 8 algunas horas antes de que llegara a la hacienda de Santa Ana el teniente coronel Flores con el otro escuadrón. Fernando, al tener conocimiento de que su mortal enemigo venía a ser ahora su jefe, tuvo un momento de desesperación, y le ocurrió pedir desde luego su parte a otro cuerpo; pero la circunstancia de hallarse frente al enemigo le detuvo, y no halló más medio que el de resignarse por lo pronto a su suerte. Enrique llegó, y Fernando con la mayor

PRISION Y REGALCS 225 amargura se viô obligado â presentarse â su jefe y d ponerse â sus ôrdeies, ddndole parte de las novedadesocurridas. En el momento se le mândô permanecer en la hacienda con cincuenta caballos, mientras que Flores marchô al pueblo de Santa Anita con el reste del cuerpo. Una vez alli, Enrique que ténia cerca de Valle oficiales que espiaban todos los moviniientos de este y que le diéron eu enta de ellos, supo : que Valle habia encontrado en la noclie del 5, â dos léguas de Zacoalco, â un correo de Guadalajara, que habia hablado con él en secreto, y que habia abandonado un rato la columna para irse con él hasta el pueblo, volviendo después con un carruaje. Todo esto era para Enrique un misterio, pero aunque estaba intimamente convencido de que Fernando no abrigaba intenciôn ninguna de traicionar, no quiso perder la ocasiôn de sacar ventaja de tamana ocurrencia. Fernando estorbaba para la realizaciôn de los planes que Enrique estaba concibiendo desde hacia algunos dias, y en los que trabajaba con actividad, conio lo sabremos después. La pjTts^iici:! de Fernando en el cuerpo era un fibstiiculo îiisuperable, presentâbase la ocasiôn de bûccrli' dcsaparecer, y Enrique diô gracias 1\$ 4

226 CLEMENCIA à su fortuna por haberle puesto à punto de conducir su obra. El extraordinario que llevaba à Zapotlan la comunicaciòn de Rores, partie, y dos dias después llegaba à Santa Anita la orden del cuartel gênerai para prender al comandante Valle y remitirle con una buena escolta i Zapotlan. Eran las seis de la manana, y el oficial encargado por Flores de ejecutar la orden superior, Uegô à la hacienda de Santa Ana y no encuentre à VaTle ni à sus cincuenta jineteî, pero'^TipS^que el joven comandante habîa salido al oscurecer el dia anterior de la hacienda, con direcciòn d Guadalajara. El oficial se quedô contrariado, é iba à avisar d su jefe lo que ocurría, cuando divisé d lo lejos una polvareda, y un momento después viô aparecer d los cincuenta caballos, que con su jefe d la cabeza regresaban d Santa Ana. Adèlantôse el oficial al encuentro de Valle, y b dijo : — Comandante, buscaba d vd., y me sorprendi de no hallarle en la hacienda. — i Oh, capitdn! respondiô Valle con aire sombrío. Avancé un poco esta noche : y me alegro mucho de elio. ^ Que se ofrece ? — Este pliego de parte del coronel, dijo

^^ PRISIÔN Y REGALOS 227 alargândole una comunicaciôn cerrada y sellada. Fernandoabriô el pliego, y apenas comenzaba su lectura se puso pâido, frunciô las cejas y no pudo contener un movimiento de indignaciôn, al que sucediô una sonrisa de desprecio. — Comprendo, dijo con altivez; a tiempo viene esta orden. En fin, obedezco. | Capitan ! dijo à uno de sus oficiales, queda vd. a las ôrdenes del senor, y yo marche en este momento. Diez minutos después, y habiendo arreglado su pequeno equipaje, Valle saliô en direcciôn à Zapotldn, conducido por una escoita de veinte hombres al mando de un, tenientc. Valle caminaba taciturno ; pero de cuado en cuando se dibujaba en su semblante una sonrisa de triunfo. — Es la primera vez, llegô a decirse en voz baja, que la casualidad me favorece. Era justo; hasta ahora no habia sido todo mas que un continuo llover desgracias sobre mi. Habian andado seis léguas cuando encontraron â dos criados conduciendo dos magnificos caballos cubiertos con dos vistosas camP^ sas de lana, y una mula que traia una pequeôa caja. Uno de los mozos se detuvo y preguntô al teniente :

228 CLEMENCIA — Señor oficial, ¿ me hace vd. favor de decirme si esta en la hacienda de Santa Ana el señor coronel Flores ? — En el pueblo de Santa Anita, muchacho. — ¿ Son para él esos caballos ? — Si, señor, replicô el mozo; se los llevo de regalo de parte del señor R., lo mismo que esa petaquita. — ¿ Dônde esta el señor R... ? preguntô Fernando. — Él me ha seguido a su camino hasta Colima con la familia; de modo que alla debe estar. ahora. Los dos grupos se alejaron uno de otro, y el de los mozos del señor R... llegó a Santa Anita, donde estaba el teniente coronel Flores. Este recibió la carta que le mandaba el padre de Clemencia, y manifestó la más grande sorpresa al concluir su lectura. La carta decía poco más o menos así : « Querido amigo mio : Estoy altamente reconocido a la generosidad de vd., y solo me permitirá acusarle por no haber seguido por el mismo camino que nosotros traíamos, y en el que el encuentro con vd. nos hubiera sido * sumamente grato, y nos habría proporcionado la ocasión de darle las gracias personalmente por todo lo que hizo esa noche.

PRISIÔN Y REGALOS 229 « Fué vd. una providencia para nosotros. Aun tengo que acusarle otra vez por haber permitido que mi criado cometiese una falta que nunca le perdonaré. El caballo de vd. cayô muerto en Zacoalco, d consecuencia de haberle hecho correr por prestarnos un jervicio. i Cômô pudo vd. suponer que yo aprobaria la compra de mi caballo que el mozo imbécil no discurriô regalarle ? « Yo no supe esta ocurrencia penosa para mi, sino hasta llegar a Zacoalco, pues mi preocupaciôn me impidiô observar que el criado llegaba en el carruaje, sin el caballo que antes montaba. Después quise cerciorarme de que era â vd. d quien debianios tantos favores, aunque lo presumiamos y Clemencia lo ténia por seguro; pero una vez sabido en este pueblo por el gênerai que habia despachado d vd., lo cierto, y ademds el punto en que podia encontrarse, me decidi d escribirle envidndole ademds de las diez onzas que mi criado recibî indebidamente, dos de mis mejores caballos, y una mula que lleva para vd. un pequeno botiquin que Clemencia habia preparado para nosotros, y un precioso escritorio de campaiña que era del padre de Isabel, que esta nina manda d vd. como una muestra de gratitud. « Nosotros vamos d Colima. De alli escri

2}0 CLEMENCIA biremos i vd. frecuentemente ; vd. haga lo niisnio, etc. etc. » Enrique comprendiô desde luego toda la historia del correo misterioso que hizo volver à Fernando d Zacoalco, y temiô, por lo mismo, que su acusaciôn cayese en falso, lo que no podia menos de suceder si se aclaraban les hechos. Pero contentôse por lo pronto con responder al Sr. R... una carta muy lacônica, dândole las gracias, y diciéndole que mas tarde le explicaria todo lo que habia de oscuro en su conducta. Después de lo cual abriô la petaca en la cual encuentre el botiquin y el lindo escritorio, que era un verdadero dije, con cuanto habia menester un jefe en campana para el despacho de su correspondencia. Al abrir el primero de estos muebles Enrique encuentre un billete que se apresurô à abrir. Era de Clemencia, y en él habia puesto la enainorada joven las siguientes palabras : « Enrique mio : i por que no has querido hablarnos en el camino ? He salido de Guadalajara, d pesar de tus instancias para que me quedase. No comprendo todavia por que te empeiiabas en dejarme con tus enemigos. Yo no podia vivir sin ti, y he salido adonde siquiera pueda tener noticias tuyas mds frequentcs. Te mando mi botiquin, y la pobre Isabel te envia el escritorio de su padre que elk

PRISIÔN Y REGALOS 25 1 guardaba conio reliquia, pero que desea que uses para que te acuerdes de ella. c Yo pienso en ti contínuamente y te amo mis que nunca. " « Clemencia. » Todo esto fué un motivo de temor y de contrariedad para Enrique, que veia bien claro la equivocaciôn, y que consideraba cudnto bajaria en el concepto de aquella familia, y especialmente de aquella mujer tan apasionada y tan original, en el momento en que se explicase el qui pro qiio, momento que no vefa muy lejano. Desde luego no dudaba que Fernando fuese el autor de aquella acciôn, que estaba tan en conformiidad con su cardcter; y como a sus propios ojos Valle aparecia tanto mas generoso esa vez cuanto mds desprecios habia recibido de Clemencia en Guadalajara, temia que esta joven concibiese por su desdenado rival una especie de admiraciôn que pudiera convertirse en sinipatia. — Sin embargo, dijo para si, la fortuna es mi madré, y la desgracia signe a ese muchacho como una sombra.

The text on this page is estimated to be only 8.00% accurate

1



The text on this page is estimated to be only 29.02% accurate

XXIX EL TRAIIDOR Fernando llegó d Zapotidn de noche, y el primèn> Hut le via fiig ivi nntigwo coronel. — Mal negocio para vd., amigo mio ; ha sido vd. un loco, el gênerai en jefe esta indignado contra vd., y Dios le saque con bien de la entrevista que va à tener. Pronto llegó Valle al cuartel gênerai y fué anunciado al jefe del ejército del Centro, que despachaba en su oficina con su secretario. — Que entre! dijo con voz seca, y levantando la cabeza con aspcto irrit^idi> : — l Usted es el comandante Vallc r preguntô, al entrar el joven. "^ Si, mi gênerai; ayer he sido ririiudJû
1 1

The text on this page is estimated to be only 0.40% accurate

r.ii 'V i -;2. ^ .^^^ 7~:ra~^^nf^^ -^^ -£3. -i. 7l£caitl 4C ^rsnmrnr -
nnrsra? sasiimi'iig

EL TRAIDOR 235 agregado un hecho enteramente falso^ y des-
naturalizado los otros. No habia tal fuerza enemiga en la hacienda de
Santa Ana. y apelo à los duenos de ella, que alli estân y pueden declarar.
Ademâs, el hombre que yo encuentre no era correo, sino un mozo del Sr.
R.... de Guadalajara, que venia à Zacoalco en busca de un carruaje, pues el
que traia ese caballero se habia hecho pedazos en el camino. Yo tengo
raotivos de gratitud hacia esa familia y quise sacarla del apuro. El capitdn X
que debe estar aqui ahora, habia llegado à Zacoalco en la tarde con un
coche; me acordé de esto, pero como desconfié de que con un simple
recado el capitdn prestara su carruaje^ abandoné la columna dos horas. y
vine al pueblo à pedir al capitdn este favor que me concediô at fin.. Volvi
con el carruaje, despaché al mozo pordelante, como era natural. y si tome
un camino de través para no encontrar à la familia, fûé porque no queria
hacer conocido de ella mi servicio, y porque deseaba excusar
sus inifesiaciones de agradecimiento. Hè aBi rai conducta explicada; en
cuanto d la falta que cometi abandonando mi escuadrôn por dos horas, es
Cierta, y merezcocastigo. TamblSn es cierta la contravenciôn d las ôrdenes
que ac*baba^4erecibir, dirigiéndome d la hacienda de Santa Ana; pero no
hice mds que

236 CLEMENCIA pasar^r el pueblo^jifi-Saiiiii AlUla, y con una hoxa de retardo^stuve en mi punto. ErgeneraTparecia reflexionar con esta expliCaciÔn '^i'^2_J^ Yf-m^nAn mn i^n jir-Atv^rt (Je verdad. /^ — De modo, volviô à preguntar, que ese 'carruaje que se facilité al Sr. R... fué vd. quien le consiguiô, y no el teniente coronel Flores ? — ypj^nor, yjio él. pu^esto que segùn informa a vd. él mismo, yo encuentre al mozo la noche del dia 5 y regresé â Zacoalco y volvi â despacharle con el carruaje. — ^£ quién ha dicho â vd. que sea su jefe quien me informa ? — Lo adivino, señor; él me odia., — l Pero cômô no viô a vd. el Sr. R.... — Recuerde vd. seiior que se le ha informado que tome un camino_de través para evitar su encuentro, y esa es la razôn de por que no me \i6 y de por que seguramente ignora que yo fui quien le enviô el coche. — Puede que tenga razôn, dijô el gênerai i su secretario en voz baja; aqui hliy Ulla'^uivocaciôn seguramente. El Sr. R... no nos dijo que hubiese visto â Flores ? — No, seiñor, dijo que habia tomado un camino de costado para no encontrarle, recuerde vd.

EL TRAIIDOR 237 — Pues es verdad, y el informe coïncide perfectamente, X-£^Q omitejo del carruaje. — Entonces Flores pecô de ligero en acusar d este muchacho... ¡ Recuerda vd. que dia nos dijo el Sr. R... que se habfa roto su carruaje? — El 5, seiñor, y ese dia, nos dijo que habia salido de Guadalajara un poco antes de que los frauceses ehtraran. — l Que dia saliô Flores de Sayula para Santa Ana? " ~ El secretario consultô algunos papeles, y respondiô : — Saliô el 5 en la tarde, senor, y no marchô directamente para Santa Ana, sino que antes fué d desempeiiar la comisiôn que se le confiô ; en la tarde del 7 regresô segùn el parte del gênerai Arteaga, en el acto volviô a salir, y el 8 llegô d Santa Ana, segùn su comunicaciôn que ha irenido con el informe respecto de este comandante. — De modo que él no pudo ser quien con-. siguiô el coche para el Sr. R... en Zacoalco en la noche del 5 ? — No, senor, porque estaba muy lejos de ese pueblo. — Ni pudo encontrar en d CHimtnu *i! Sr. R.... — Yo creo que no, porque ester stnor j^

238 CLEMENCIA parece que Uegô i Sayula el día 6 en la noche, y continúa su camino, llegando aquí el 7 ; así es que no pudieron encontrarse, porque el coronel no estaba en el camino en esos dos días. — Que día salió vd., ¿para Santa Ana ? preguntó el general à Fernando. — Era^;> tu Va Tnanana, señor, llegué à Zacoalco/diunTrtcnso- à la caballería y continué mi marcha à las siete de la noche para la hacienda, adonde llegué el 6, como parece que se le informa à vd. El general volvió à consultar la comunicación de Flores. No había duda, estaba explicada la conducta del comandante^ acusado. Solo faltaba indagar si había habido fuerzas enemigas en Santa Ana, como parecía asegurarse, y preguntar al capitán X.... si había prestado el carruaje. — Bien, dijo el general, mañana pondremos completamente en claro la conducta de vd., que— scg4a se, no ha inspirado à sus jefes, desde hace tiempo, mucha confianza que digamos. Y de^W^o5~n«odos, vd. será castigado por andar consiguiendo coches para las familias, con perjuicio de sus deberes.... jra veremos mañana.... vaya vd a su prisión — Mi general, dijo Fernando resueltamente.

F.L. TRAIIDOR 239 esperaba concluir la explicación de mi conducta esta noche, para dar â vd. otro informe ; pero ese, apoyado en pruebas.... El traidor no soy yo, sino el que vd. va à conocer en este^ momento. Desde la llegada del jefe de mi -^^eBCTpfT^uedé en Santa Ana con cincuenta soldados, y él, como vd. lo sabra, permanece en el.pueblo de Santa Anita. Pues bien; antes de anoche me avancé unas cuatro léguas mäs cerca ^ie Guadalajara, y alli hice alto.



240 CLEMENCIA Ténia yp noticia de que la noche anterior se habia visto venir hasta alli una partida de caballeria enemiga. A las doce de la noche, ocultando mi tuerza perfectamente tras de una pequeiia colina, me avancé hacia el camino, seguido solo^deL_un asistente de mi confianza, y comd à unos çifiii,^sos me detuve al pie de una arboleda, lugar en que se me habia dicho por un vaquero que habia estado la partida enemiga en la madrugada del dia anterior. Una hora después, como a la una y média, vi que se acêfcâba un jinete que iba con direcciôn d Guadalajara. Al llegar frente à nosotros le salimos al encuentro y le detuvimos. El sejitprrorizô, y preguntandole quién era, nos confesô después de mucha resistencia que era côrreo deîteniente coronel Flores, que iba à Guadalajara d entregar al gênerai enemigo M.... un pliego que llevaba oculto. Era un sargento de mi cuerpo, de los favoritos del teniente coronel, y tan luego como me conociô por la voz, me confesô que habia ido ya dos veces d la plaza enemiga. Recogi el pliego, y pensando que haria para ocultar d todos aquella presa y evitar que el teniente coronel tuviera conocimieuto^jdffi^ue estaba denunciado, discurri llamar inmediatamente a otro de mis asistentes, hombre de confiània

EL TRAIDOR 24 1 y le previne, lo mismo que al que habia estado conmigo, que maniatando al sargento* correo perfectamente y montando uno de mis muchachos â la grupa de su caballo, marchasen sin pérdida de tiempo para Sayula. Me prometia llegar â la hacienda, escribir al gênerai Arteaga para hacerle saber aquel inci> dente, y acompañarle el pliego consabido para conocimiento de él y de vd. Aun no podia leer el pliego, pero me presumia lo que 'ènaTWbu. Do ludos modos, hice pàrtîr~4~tos soldados antes de que hubiese luz, y les adverti que en el camino los alcanzaria un correo mio, que les daria las ôrdenes que habfan de ejecutar. Después, como â las cuatro de la nianana, me uni â mi fuerza y regresé con ella d Santa Ana, donde encuentre, con gran sorpresa mfa, al oficial que me intimô la orden de prisiôn y que désigné la escolta que me ha conducido hasta aqui. En Zacoalco alcancé. â mis dos soldados y al sargento preso. y mientras descansamos hice decirles con mi criado que se adelantasen hasta este pueblo, adonde han llegado hoy antes que nosotros, auxiliados por los jueces àç Acordada, â quienes han dicho que era un correo del enemigo que se remitîa al cuartel gênerai. — El correo esta aHi, seiïor, y el pliego es este. "^ H

The text on this page is estimated to be only 29.72% accurate

242 CLEMEXCIA — Veamos, veamos, dijo el gênerai que habia escuchado con atenciôn el relato de Valle, y dando muestras de una impacienciâ* extraordinaria. Abriô el pliego, que era pequeno, muy lleno de dobleces, de modo que formaba un volumen reducidisimo. Le leyô con suma atenciôn, asi como otros dos papclitos que estaban adjuntos, y los pasô en seguida a su secretario, volviendo a leerlos con él. — l Que le pa- - ce a vd. ? dijo al secretario con voz sorda . trémula de côlera ; j mis ôrdenes ! ; mis iu>:...!icciones reservadas ! i esperaba vd. esto de ese famoso recomendado, de este imbécil de gênerai X.... ? ; TJ^g tr^i-^ ciôn en toda forma ! De modo que estdKimos vendidos enteramente. ^^ Lo estamos' aún, señor, repliçô él secretario, mientras ese hombre esté aili. Ha sido una fortuna semejante revelaciôn. Es preciso arreglar este negocio pronto esta misnia noche. — Ya lo creo que esta misma noche. î Hola ! j un ayudante I Se présenté un ayudante en el acto, el cual recibîô ôrdenes en voz baja y saliô apresuradamente, ■r— i Pero esta es la firma de ese picaro ? — Su firma y su letra, seiñor gênerai ; aqui estân sus camunkadûnÊ^jodas.

The text on this page is estimated to be only 28.70% accurate

EL TRAIIDOR 243 — I Y le hemos ascendido ! ; si tengo yo una confianzai — Comandante, dijo luego dirigiéndose à Valle, ha hecho vd. un servicio â la causa de la RepùbñcTIUii esiu, y no tenu vd. por sus lallJA antoFioigs. bemasiado grave es lo que haceslrtnéigno jefe para que hagamos alto en las irregularidades de la conducta de vd. Ha hecho bien en manejarse con tal r  serva. Esta vd. libre; llame vd. a sus soldados y traigame al sargento. ^" Un instante después Fc ndo apareció con los tr  s. '^^ — Aqui est  n, mi g  nerai. — * Acércate, sargento : i por que vienes preso ? — Mi g  nerai, aqui mi comandante le dira a vd. ; me encuentre en el camino de Guadalajara — l Quién te mandaba ?    a que ibas ? — Senor, mi teniente coronel Flores me ha enviado dos vece^ i Gfmriaiojj^rri j ^^t>x71r comuijicaciones al g  nerai M y llevab  ~y5 antenoche otro pliego cuando mi comandante me hizo prisionero. — ^ Es este el pliego que llevabas ? — Si, mi g  nerai, ese es, le llevaba yo cerrado y pegado con lacre. — Bien; ^t   conoces al g  nerai M ?

244 CLEMENCIA — Si, señor, he servido con él en tiempo de los mocbos, y por eso me escogiô mi teniente coronel. Yo le suplicaba que no me mandara adonde estaban los franceses; pero él ntfe dijo que eran asuntos del gobierno nuestro, y que ademds me recomendaba el secreto porque no convenfa que ninguno lo supiera; y me diô dinero y me prometiô hacerme oficial dentro de pocos dias. — ^ Y el gênerai M.... mandaba tambicn — Si, señor, yo se los lliové i mi teniente coronel, y la noche antes de que me aprehendieran vino el mismo gênerai à hablar con mi jefe ; yo acompaîié â este con otros veinte hombres. — Jf l no oiste que decian ? — No, mi gênerai, nos quedamos lejos; pero yo adverti que los que venian con el gênerai M.... eran franceses, porque los oi hablar y tenian una lengua diferente de la nuestra. — Esta bien, retirate bribôn, y prepârate, porque te voy,4^usilar por traidor. — Mi gênerai, dijo el desgraciado sargento afligido.... yo no tengo culpa, señor; mi jefe me mandaba y yo obedecia.... tengo familia, seiñor — Bien; vête, vête. Que ese sargento per

p EL TRAIDOR 245 manezca incomunicado, dijo el gênerai d un ayudante. El sargento saliô. — i Que tal es este sargento, comandante ? — Es bueno, mi ge lierai; "cnmpirdô'ylù bordinado. Estoy seguro de que ha dicho i vd. la verdad. Es uno de los que quiere mas el teniente coronel; pero el pobre tal vez no crée faltar à sus deberes obedeciendo — Bueno; retirese vd., y silencio por ahora. — Pierda vd. cuidado, mî gênerai. El cuartelmaestre entrô. — Vea vd. lo que pasa, dijo el gênerai alargando el pliego de Flores al cuartelmaestre. — i Infâme I murmurô este. — l Estin listos los cuerpos ? — Si, senor. — Pues en marcha ahora mismo. Qjue estén nianana en Sayula y pasado manana en Santa Ana. Es preciso que ese bribôn no conozca que sabemos su traiciôn, y luego que esté todo arreglado, ya sabe vd., cou una buena escolta y caminando dia y noche, acâ. Nos importa averiguarlo todo y saber à que atenernos. Esta es una cadena que tîene eslabones mis gruesos de lo que aparecen. Ese cuerpo de caballeria no me inspira ya con

246 CLEMENCIA fianza, esta minado desde Guadalajara. Asi es que por companías, y bien vigiladas, que se dirija también para acd. Esta noche que quede arrestado el gênerai X.... pues me parece algo complicado en el négocie. — Estd bien, señor ; i no tiene vd. nada mâs que ordenar ? — Nada mâs por ahora. — Con permiso de vd. — A trabajar nosotros, dijo el gênerai à su secretario. Y un momento después los dos estaban inclinados sobre la mesa, mientras que los ayudantes dormian sentados y envueltos en sus capas en la pieza inmediata, y los centinelas se paseaban i lo largo de los corredores. En la plaza de Zapotldn habia ese movimiento que se nota cuando va d salir una fuerza. Dos cuerpos de caballeria se formaban en columnas, y poco después desfilaban silenciosamente, dirigiéndose por el camino de Snyula. Un gênerai iba d su cabeza, y llevaba las instrucciones mds detalladas sobre las ôrdenes que iba d ejecutar. Entretanto, alld en la hacienda de Santa Anita el teniente coronel Enrique Flores, que habia recibido una nueva comunicaciôn de Guadalajara, no sabia cômô explicarse que su

EL TRAIDOR 247 sargento no hubiese vuelto aún, ni que le dijese nada acerca del pliego que habia enviado con aquel emisario, cuyo pliego era el más interesante quizá de todos, por contener las instrucciones reservadas que el cuartel gènerai habia circulado à todos los jefes de la linea avanzada. ¿ Habria traición en esto ? ¿ Pero en que consistia ? Por lo demás, tenía conocimiento ya de que Fernando la noche en que habia enviado el sargento à Guadalajara, habia estado avanzado hasta cuatro léguas más alla de Santa Ana; pero ningunho le decia más, y estaba tranquilo por ese lado. Sin embargo, la tardanza del sargento le tenía inquieto y agitado por diferentes pensamientos; habia mandado tocar \à cahallo! varias veces, y otras tantas habia dado contraorden. No sabia por que ; pero sentia crecer su odio à Fernando cada vez más, y esperaba con impaciencia saber noticias del cuartel gènerai.

The text on this page is estimated to be only 1.75% accurate

^'f

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

XXX PROCESO Y SENTENCIA El dia 19 de Diciembre, al anohecer, un cu'eipo Je cubâlleur Uegaba i la ciudad de Colima, custodiando i très ô cuatro oficiales prîStryneros. Llegô à la plaza, pasô lista y se acuartelô después. El jefe, que era un gênerai, pasô d la casa del gobernador y comandante militar, hablô con él krganiente, le entregô comunicacôncs del cuartel gênerai del cjército del centro, al cual estaba subordinado el expresado gobernador; después de lo cual el citado jefe volviô al cuartel, se informé de si los presos ^estaban incomunicados, diô varias ôrdenes y se retirô a su alojamiento. Al dia siguiente se tuvo noticia de que uno

250 CLEMENCIA de los presos era un coronel acusado de traición a la patria. Ya se comprenderá que ese coronel era Enrique Flores. El general en jefe había querido que este delincuente fuera procesado en Colima y no en Zapotlán. Para esto había tenido sus razones. Presumía que Flores obraba de acuerdo con algunos jefes más caracterizados del ejército, según se deducía de sus propias comunicaciones, y para dar mayor independencia al fiscal y a los jueces, había querido que este juicio se siguiera en una plaza, que sin estar lejos del cuartel general, estuviera enteramente separada del ejército. En efecto, en Colima, entonces, adonde yo estaba hacia unos quince días, pues mis enfermedades iban en aumento, había una brigada mixta de las órdenes del gobernador del Estado, que se tenía como de reserva por aquel tiempo. Colima, como la ciudad más importante de las que poseía aún el ejército republicano, y cercana de Zapotlán, donde el general en jefe había hecho su residencia, estaba entonces llena de oficiales, tenía una matrícula, una actividad y servía, en fin, de almacén del ejército. Además, estaba llena -- de envidia sea por repugnancia o por falta de recursos, no habían querido

PROCESO Y SENTENCIA 25 I embarcarse para San Francisco.

Habia, pues, gran animación en esta linda y coqueta ciudad, tan pintoresca por su fertilidad y su situación, y tan alegre por el carácter de sus habitantes. Como el general estaba impaciente por descubrir todos los secretos de la conspiración que sospechaba, y como, por otra parte, la famosa ley de 25 de Enero de 1862 no permitía demoras, un fiscal militar que había comenzado desde Zapotlán la causa del teniente coronel Flores, la continuó en Colima al día siguiente de llegar el preso, y la continuó con una actividad febril. , Dos días después la causa se hallaba en estado de verse en consejo. El reo no había querido reconocer sus comunicaciones desde Zapotlán, y negó obstinadamente haber mantenido relaciones con el enemigo, atribuyendo al odio del comandante Valle todo cuanto se probaba en su contra. No reconoció tampoco los^ papeles que se le encontraron en sus malfras y pn ri lindo escritorio que conocíamos, y que eran comunicaciones del enemigo, en las que se le ofrecía la banda de general y otras cosas. a nombre de Bazaine y de la^egencia. Pero estaba enteramente convicto. Ni hubiera podido ser de otro modo, denunciado

The text on this page is estimated to be only 24.12% accurate

252 CLEMENOA como esuba por el sargento aprehendido por Valk j por varios ofidales de sa cuerpo, a qoiens habta kigrado sedncir. El fiscal pidjé a la comandancia la rcaniôn del consejo : esta la dispnso, previa consulta de asesor, y en la tarde misma el tribunal 'milhar estuvo reanido. Flores se defendiô quanto pado, aunque esperaba sahrarse, no por alegatos, que ningunos ténia, sino por recomendadones é inflQ)os a>n que contaba cerca del cuartel gênerai. Asi es que à las diez de la noche el consejo le condenô i ser fbsilado. La comandancia aprobô la sentencia al otro dia, y se ordenè la ejecnciôn para la manana siguiente. Debo advertir que con la fuena que habia llegado custodiando i Flores habia venido también un escuadron de su cuerpo, mandado por Valle. Este joven no podia ocultar su disgusto, pCM* venir al lugar en que suponía que iba i ser ejecutado su enemigo. Sa conciencia no le acusaba, es verdad, de haber hecho mal en presehtar las pruebas de la traiciôn de Flores, ^e habia defcndido, y en tal"caso, ni el era qaien le llevaba à la muerte, ni era tampoco para un ofidal republicano, motivo de pesar el que se castigase ejemplarmente la traiciôn à la Patria en aquellos momentos de lucha y de prueba.

PROCESO Y SENTENCIA 253 Pero con todo, Fernando, generoso por organizaci3n, deploraba aquella circunstancia, pensaba en el pesar profundo que la muerte del gallardo joven iba à causar en el alma de la mujerjgue_él_amaba, pesar que iba à llevar hasta el delirio la pasi3n de Clemencia. y esto solo bastaba para que le fuera répugnante semejante muerte, y mas répugnante aún la consideraci3n de que él estaba allí expuesto al odio justo ô injusto de la enamorada joven y de su familia, Habia mas todavia : Enrique, que como sabemos era adorado de sus soldados que estaban dispuestos à seguirle no solo a las filas enemigas, sino que le hubieran acompañado hasta en el bandidaje de camino real, murmuraban en voz alta de la conducta del comandante que no cdritaba aún en su mismo escuadr3n sino con muy pocos defensores. Esta malevolencia, estas consideraciones llenaban de tedio à Fernando^ydeseaba que se concluyera pronto aquel horrible asùnto, para pedir que se le emplease en otro cuerpo inmediatamente. Para colmo de fastidio el comandante militar de la plaza, cuando se confirmó la sen^encia de Flores, y que se dispuso que este entrara en capilla, como se acostumbra decir, llamó à Fernando y le dijo :

The text on this page is estimated to be only 26.42% accurate

254 g.F.MExaA — Comandante, el gênerai en jefe del ejércto acaba de prevenirme que las companias del escuadrôn de vd. queden refundidas en los cuerpos de caballeria de mi brigada, pues ticne motivos para sospechar que estén minadas por las sugestiones de su antiguo coronel, y es conveniente que los soldados queden perfectamente vîgilados y en la impotenda de hacer traidôn. Hoy mismo dispongo esto en la orden gênerai de la plaza. Pero conK) vd. es un buen jefe à quien el cuartel gênerai quiere disdnguir, también dispone que quede vd. mandando uno de. los escuadrones del cuerpo que ha venido custodiando al reo. He comunicado al gênerai que lo raanda, tal disposidôn, de modo que en este moniento va vd. à ponerse à sus ôrdenes, y probablemente le dira à vd. que se haga cargo de la custodia del reo que va i ser ejecutado mañana. Mi gênerai, dijo Yalle con disgusto, yo suplico à vd. que.^ — Comandante, es vd. soldado y debe saber que no se replica... — Obedezco, señor. En efedo, Valle recibî el maudo del escuadfôn y la orden de custodiar al reo en la capilla. Su mal humor fué indecible. Casi se le obligaba i vengarse de su enemigo. En rea?

PRCCESO Y SENTENCIA 255 lidad, las razones que habia para confiarle tan triste misiôn, eran las de suponerse que él, â causa de sus resentimientos, sería el que vigilase con mas rigor al reo. Este contaba con numerosos amigos, tanto en su antiguo cuerpo como en el que le habia custodiado, y se temia cualquiera maquinaciôn de su parte. JI^oUnia entera estaba conmovi^. Los numerosos emigrados de Guadalajara. en^su mayor parte amigos de Flores, y excitados por la familia de Clemencia que estaba desesperada, hacian estuerzos inauditos para obtener que se suspendiera la ejecuciôn, mientras que se corria â Zapotlân a ver al gênerai en jefe. No perdonaPan medio alguno, acudieron al comandante de la plaza desde que se supo la sentencia del consejo, hicieron representaciones, empenaron â los personajes principales de la poblaciôn cerca del comandante, prometieron gruesas cantidades en cambio de la vida del joven, y no descansaron un momento. Pero todo fué inùtil. El cuartel gênerai estaba demasiado interesado en aquel castigo, para que se suspendiese. Por ûltimo, Clemencia, apasionada hasta la locura, y enérgica por naturaleza^pelô ^al.. mayor estrjmo. Obligô â su padre â marchar

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

256 CLEMENCIA en una silla de posta â Zapotlin para obtener el indulto, ô al menos la suspension de la muerte de Flores, y el viejo comerciante partie rësüëïïo^a'^ecer al gênerai en jefe del ejército la mitad de gn fnitiinfl, para cumplir los deseos de su hija. El veia que si no \o hacia de esta manera, la impetuosa joven, exaltada por su pasiôn y por la desgracia de su amante, era capaz de darse la muerte. Corriô el senor R con tal celeridad, que autes de las seis de la tarde llegaba al cuartel gênerai.

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

XXXI EN LA CAPILLA Clemencia estaba loca de dolor. La noticia de la prisión de Flores, que no supo sino hasta que llegó este joven custodiado a Colima, fué para ella un rayo. Ignoraba la causa, pero no tardó en saberla, y se resistió à creer obstinadamente en la verdad de semejante acusación. El exaltado»» patriotismo de Clemencia la hacia considerar d su amante como victima de una atroz calumnia, pues conocía perfectamente el carácter de Enrique y sabia que preferiria morir antes que traicionar à sus banderas y hacer causa comun con los enemigos de su patria No :
tnryu^_nopotlfa ñier traidor, no podla degradar su noble carácter republicano, no 17

258 CLEMENCIA podia abandonar la defensa de la naciôn invadida injustamente, no podia perder su hei^a posiciôn para aceptar el yugo francés. Semejante idea la irritaDa, y la soia consicUradôn de lo que sufrirîa el orgulloso joven acusado de tamaûo crimen, le causaba terror y desesperaciôn. Quiso ver à su amante para escuchar de sus labios la verdad; pero Enrique estaba incomunicado rigurosamente, y ni aun se permitiô entregarle una carta de la joven, ni los ruegos del padre de Clemencia fueron baslantes para vencer la resistencia de los oficiales encarga^dos de custodiar al reo. En tal situaciôn la familia hizo buscar à los criados del coronel ; pero ellos estaban tambiën \ igilados y arrestados, y no se pudo hablarles tampoco. La desesperaciôn de la hermosa joven fué indecible. Pero todavia tuvo creces cuando supo, â no dudarlo, que la c^^ de la prisiën de Enrique habia sido una acusaciôn de Valle. Entonces Clemencia comprendiô todo. Su nmor era la causa de Tî" Tiesgracia de Flores. T^ste y Fernando eran rivales; el pri mero habia sido pretendo, y el segundo, apasionado como parecia estar, y furioso^jie-^elos, habia maquinado para perderle. No habia duda alguna, Fernando era el infâme calumniador

EN LA CAPILLA 259 / de Flores, y lo que ignoraba Clemencia era X (cómo el odioso comandante había urdido una y \ acusación que pudo tener tan buen éxito. y/ ^^•€011 este pensamiento fijo, Fernando s^/^ aparecía ahora en todo lo espantoso de su carácter miserable y vil. Recordaba que aquel joven, aparentemente humilde, devoraba en silencio los desaires que se le hacían, mirando con ojo torvo los triunfos de Enrique, cuya superioridad le humillaba. Poníase a considerar que Valle era de esos hombres en cuya palidez puede leerse la historia de todas las malas pasiones. Indudablemente, el que teniendo igual posición militar que su rival, ve todos los días que este se atrae todas las miradas y simpatías y la predilección de sus jefes, así como comprende la superioridad real de sus cualidades, no puede menos de enfermarse de envidia, si no es que tenga una alma muy elevada y excepcional. Valle no daba . un paso en unión de Flores, que no recibiese un desprecio, no trataba d una mujer que no tuviese luego mil preferencias por el otro, no lograba superar d su antagonista ni siquiera en el amor de sus soldados, ni siquiera en la estimación de sus compañeros. Era la antipatía personificada junto d la simpatía de que tan digno repre

260 CLEMENCIA sentante era Enrique, el caballeroso, el //on, el artista y el hijo mimado de la fortuna. Además era natural que aquel odio sordo y concentrado, que aquella envidia villana y cobarde hubiesen llegado hasta el extremo, con motivo de lo que había pasado últimamente en Guadalajara. Clemencia, por un juego de coqueta que le había parecido insignificante respecto de Fernando, aunque había tenido por objeto vencer la indiferencia de Enrique, había demostrado demasiado cariño al primero, lo cual había hecho que el pobre diablo se enamorase de ella. Después, cuando Enrique comprendió al fin lo que aquella comedia femenil indicaba y cayó en sus brazos lleno de amor, era seguro que el engañado comandante había sufrido violentamente, puesto que había dado muestras de su irritación en el baile de Navidad, y que había querido batirse al día siguiente, y como la venganza que deseaba .no había podido realizarse, había^ acabado por envilecerse el alma de Fernando hasta el grado de hacerle cometer una acción infame y espantosa. Había calumniado A Enrique, y con su calumnia le llevaba al cadalso ^ Todo esta, pensó Clemencia. y «" r/l#»r-'^ contra Fernando t]n ronoriiiS límites. La impetuosa joven había querido matar al acusador

EN LA CAPILLA 26 1 de, R^ am:in^p

The text on this page is estimated to be only 19.07% accurate

262 CLEMEKCIA se cpntqpiif^ ^-"^ llv"*^ y rezar, y Clemencia
tzmb«*aKi cou energia. La una invocaba alcielo Ikai *fc esperinza; la otra,
sm desesperar de Il protecoôn divina, contaba con su fort una, es» \$o hdkzi
y con el presiigio de su padre. Ctundo Qenoenda supo que cl fallo del
conse^o ai gnerra se habia fundado en pruebas muT patentes Je la traidôn
de Ënrique, jLesùlêoôu ;Sa amante traîdor! Esc hubiera qiKrido deoT que
cl la habia enganado vil-: _ OKntie. — Xo lo dude vd., Qemencia, le decia
una pcrsoai. Le han presentado comunicaciones del egiemigoniirigidas à él,
ofreciéndole el empTêo de gênerai y otros puestos elevados, V
coaionicacSones tambiên suyas en que daba cuenta de las operaciones del
ejército y prometia pasirse con sa caerpo i las filas francesas. El ha negado
todo este, pcrro esta convkto cntefamente, pues ks insuucdones reserv-aJas
del gênerai en jeté que se le habiaa ccr.:aaicado à él solo en su linea, eran
trascnîis al enemigo para su conodmiento. Estas aseveradones arrojaron la
duda en el aima de Qemenda; pero apenas acababa de escucharlas y
reflesionaba sobre ellas, cuando recibîô una carta de Enrique, y su padre
redbiô otra. En ellas les protestaba su inocenda» aseguraba que Fernando,
deseando

EN LA CAPILLA 263 vengarse de él, había urdido esa infâme calumnia en su contra con una habilidad infernal, de modo que las pruebas presentadas le condenaban aparentemente, y por último, rogaba al Sr. R que le salvase a toda costa, y d Clemencia la conjuraba por su amor a apurar todos sus recursos por librarle del cadalso. Ofrecía su fortuna y la de su familia en cambio de su vida, y en fin, se mostraba tan angustiado, tan aterrado, y parecía hablar con tal sinceridad, que la familia de Clemencia y la de Isabel se consternaron y decidieron apelar a todos los medios para salvarle. Entonces fué cuando Clemencia rogó de rodillas a su padre que marchara a ver al gênerai en jefe, a fin de obtener el perdôn de Enrique. Después de partir el anciano, Clemencia invitó, rogó a todos sus amigos que obtuvieran del comandante de la plaza la suspension del cumplimiento de la sentencia, siquiera por un día más, y conmovió a todo Colima con sus esfuerzos y su aflicción. Y pálida, convulsa de dolor, trastornada, pero sostenida aún por su indomable energia, después de poner en acción cuanto estaba de su parte para salvar al joven, de recorrer varias calles y de obligar a cien personas a acercarse al jefe del Estado, acompañada de

204 CLEMENCIA SU madre y de Isabel se dirigió à la prisión en que Enrique esta ha esperan'do su intima l'ra. Suplicó à la guardia que le permitiera ver d su amante, se aviso al comandante Valle que allí mandaba, como lo he dicho, y este otorgó el permise de buena voluntad y con el corazón oprimido, porque preveía la escena que iba à pasar, y sentía de antemano las maldiciones que iban a pesar sobre él. Clemencia penetró en la prisión con sus companeras y se precipité en los brazos de su desgracado amante. Isabel encontré bastante energía en su naturaleza delicada para no sucumbir en aquella lucha terrible, pero cayó de rodillas y no hizo más que sollozar. Aquella entrevista fué dolorosísima, y no la describiré. Al cabo de una hora se separaron. ■^ Clémencia, cija Enrique*^primiendo contra el corazón à su amada; no olvides mi súplica. Necesito un veneno. yo no quiero salir à la expectación pública y morir en un cadalso afrentoso. Esta idea me hace perder la cabeza. Tráeme un veneno; pero tráemele tú, porque difícilmente llegaría a mis manos si le enviases con otra persona. Por nuestro amor, no lo olvides. — Te lo prometí, ^volv5pi-©«a noche; pero no pierdas la esperanza, mi padre obtendrá tu

EX LA CAPILLA 265 indultn.... espéra, respondiô la joven anegada en llanto. Salieron, y antes de atravesar la puerta, Clemencia, reponiéndose, enjugando sus ojos y recobrando su continente altivo y enérgico, dijo a sus companeras : — Me falta cumplir un deseo; vengan vdes. Después pidiô a un oficial que avisase al comandante Valle que deseaba hablarle. Valle, sorprendido de aquella peticiôn, saliô de su aposento y vino A encontrar a la hermosa joven, a quien saludô descubriéndose respetuosamente. — Escuche vd., señor Valle, dijo Clemencia con una expresiôn de desprecio supremo : comenzô vd. por serme indiferente, después me fué vd. fastidioso; pero nunca creí que llegase vd. d hacerse tan vilmente despreciable, como hoyTe considero. " ^^ ^ — ¡ Clemencia ! interrumpiô el joven, sintiendo correr hielo por sus venas al escuchar aquella5_4i4labî:jis. " \ — ¡Oh! no me trate vd. con familiaridad, \ señor, que nada tengo yo de comùn con un i caluniniador miserable, que se venga cobar- ' deiiiente de su enemfgo llevandole al cadalso. — Pero, seiñora, i ha venido vd. à insultarme de 8gîf. jnodfl ?■ .t,..^^ /\

266 CLEMENCIA — No, señor : he venido d jurar i los pies de ese hombre que va a morir, perp à quien adoro con locura, que le amo, que le amo con toda mi aima, que no morird para mi, y que no tardaré en seguirle. i Oh ! vd. no sabe de lo que es capaz una mujer de mi temple cuando esta apasionada!..^^VdT"^que se atreviô a Çsperar de mi otra cosa que una mirada de indiferencia, al verle i él preferido creyô que haciéndole asesinar podria extinguir su amor en mi corazôn. Vd. se ha enganado ; mâtir, l^ rm^ niîiri "" "T"^ - "•' causa de su muerte ; pero me quedo en la tierra unos cuantos dil^s para vengarle. Le pareceré a vd. una loca; pero ya me conocera vd. mejor. — I Clemencia ! dijeron a una voz la senora é Isabel, espantadas de la violencia de la joven. — Oh ! perdônenme vdes.... estoy extraviada este hombre cruel ha amargado para siempre mi vida, ha despedazado mi corazôn... ha perdido mi aima. Clemencia no lloraba. Su pecho se levaiitaba fuertemente, y ella parecia hacer esfuerzos supremos para no gritar y caer desfallecida. La senora la tomô en sus brazos, y diri giéndose â Fernando, le dijo : — Aléjese vd., señor, y perdônela, como nosotros perdonamos â vd. Amaba, y la ha matado vd. acusando a Enrique.

The text on this page is estimated to be only 16.79% accurate

EN LA CAPILLA 267 — Y d mĩ también me ha matado vd.,
Fern:indo^ murniurô sollozando Isabel, porque yo le anio umblen como
ella... Fernatiiio c^uba prôximo d desplomarse, y se j,poy6 en h pared,
desvanecido. Ljls stfôoriis se alejaron lentamente, porque ClenRTicU ii
tsabel vacilaban. Llegaron por fin i In puerta y subieron con pena a su
carruaje, que pariño cûn rapidez. -/si : u

XXXII ANTES DE LA EJECUCIÓN A las once de la noche^Çolima estaba en un profundo silencio, solo interrumpido de rato en rato por el grito de los ceniinelas de la plaza y de los cuarteles, y por los gritos melancólicos de los guardas nocturnos. Enrique velaba en su capilla, abatido y lleno de terror. Ténia la fiebre que acomete à los reos de muerte cuando no tienen la fortuna de contar con un corazôn templado y una aima cstoica. Aquel joven y brillante calavcra habia sido soldado mas bien por vanidad que por organizaciôn, y aunque no se contaba de él ningùn rasgo de valor, si no habia avergonzado al ejército en algunas batallas i que habia asis

270 CLEMENXL\ tido, era porque siempre habia procurado, con maña, esquivar los peligros mis serios, sin por eso dar lugar a que se creyese que los huia. Pero Enrique^iKrrera' de esos hombres que_ son rien al ver acerca.rsp la^nTuerte. Gastado por los placeres de una vida sibaritica, no tenía en compensación esa fuerza de acero que no se destruye jamás en el espíritu de los valientes, y que no se subordina nunca d los ner\ios. Sin creencias de ninguna especie, carecia también de la energia que da la fe, que da la justicia de una causa, que da el amor i la gloria. El no habia tenido mâfi (]" ""ihf'^^r, via ""^^■'^T *i{\}^ ""-'^ par? *'^*T?nîr ^^ ^" dacia rn In,! nininm dn — la fortuttax pero cuando esti sola no sirve de nada en los negros momentos de la adversidad, y mucho menos en presencia de la muerte. Enrique estaba desfallecido. Su corazón estaba próximo à estallar, como el de un niño o el de una mujer. No habia alH el aliento de un hombre. También es verdad que la convicción que tenía Enrique de ser culpable, y la consideración de que ante todo el mundo su delincuencia estaba probada, era bastante para quitarle su vigor. Ademas, un hombre que ha hecho en el mundo numerosas victimas y que

ANTES DE LA EJECUCIÓN 27 1 no ha vivido si no para gozar, no llevando en su memoria ese tesoro de consuelo de las buenas acciones que vale tanto como la gloria, no ve acercarse el fin de sus dias sin estremecerse y sin abalirse. Enrique, pues, tenía miedo, y oía el ruido del péndulo que anundaba constantemente la marcha del tiempo, sintiendo que su golpe acompasado se repetía con indecible tormento en su corazón. Tenía lostfabellos erizados y los ojos fuera de las órbitas. Mil visiones mentidas anunciaban que su cerebro era presa del delirio. Ora veía abrirse la tierra y ofrecerle el escondite seguro de un subterráneo, ora se abría la pared y daba paso a un genio bienhechor que le conducía afuera, ora el techo se levantaba para dejarle salir, y sentía que convertido en ave, huía, hendiendo los aires, lejos de aquella ciudad maldita. — Es preciso que esto acabe con un veneno, dijo lleno de amargura... y ¡Clemencia que no viene ! j Quiere, pues, verme fusilar en la plaza pública ! De repente contuvo su respiración, se apretó con ambas manos las sienes para apagar sus latidos y quedó atento. Acababa de oír los pasos de alguno que se acercaba. Era un oficial, porque los acicates producían un sonido diferente de los del soldado, en las baldosas.

272 CLEMENCIA El centinela de vista que estaba junto à la puerta entrecerrada de la prisiôn hizo chocar la culata de su carabina contra el suelo, en seiïal de respcto, y la puerta seabriô. Era Fernando Valle. Enrique se levante azorado. — ¡ Que desea vd. aqui, Fernando ? preguntô tartamudeando. — Cliit!.... dijo Valle; hablemos en voz baja y escùcheme A'd. Cierro la puerta para que estemos mejor. — ¡ Viene vd. d asesinar-me ? Fernando sonriâ con desprecio. — Vengo d salvar a vd. — ¡ ^-^alvarme i cômô ! — ¡ E^scùcheme : Si vd. no hubiese traicionado, es seguro que "yo no habria tenido moiiivo para acusarle; de modo que la traiciôn de vd. es la verdadera jjjp""^ je^que se halle asi, prôximo d ser ejecutado. Enrique sintiô que un sudor glacial inundaba su frente. — Pero, en fin, continué Fernando, yo le acusé; y la causa indirecta de su condeiiaciôn soy yo. Tengo remordimientos por esto, y la muèTtt de vd. emponzonaria con su recuerdo mi vida entera. Quiero ahorrarme esta pena y ademds, hay una mujer que moriria si fusilasen d vd. Quiero que y iy a y que sea

AKTES DE LA EJECUCIÓN 275 feliz; ella ania a vd. y i su amor deberá vd. su saívaabîtr-fté-xiqui lo que vengo i proponerlèr""Vd. se vestirá en este momento mi unifomie, se cenird mi espada y mis pistolas; he dichoque voy a salir à ver al jgeneral, con el objelo de que nadie extrane verle à vd. atravesar la puerta. Se echarà >^3T^1 capuchon sobre la cabeza, y nadie podrà reconocerle. Se dirigirá vd. à la casa de Clemencia, que mi asistente que ird con vd. le^senalarà, y alli encontrarà \d.' de seguro caballos para cscaparse. Todavia mis, aconsejo d vd. que no tome el camino de Toniîa" para Zapotlan, porque vd. supondra que correria peligro, sino el del paso del Naranjo, y de alli, con guias seguros que-4e> dard su amada, puede vd. dirigirse d Guadalajara por caminos extraviados, y Dios ayude â vd.... Enrique qucdô estupcfocto.... no podi'a créer aquello. ' 1 Pero esto no es un lazo, Fernando? — ^ Lazo para que ? 7êspondi6 sonriendo tristemente Valle; £ para matarle ? no tendria yo sino dejar que pasara la noche, y d las siete de la manana estaria vd. fusilado. Ademds, cuando un honibre como yo habla d vd. asi, no engana. Yo puedo ser desgraciado, pero no desleal. ^" * — Pero vd. i que hard ? 18

274 CLEMENCIA . — Eso no es cueiita de vd., caballero; yo sabré arreglar-me. ' — bs que podrian fusilar d vd. en mi lugar. — Puéde ser; pero también puede ser que no. Sobre todo, recuerde vd. que una mujer le ama, y que niorîria si vd. muriese. — I Oli, Feniando. vd. ticne un ^ran cora» zôn; permitame vd. que le abrace y que le dé gracias de rodillas; es vd. mi Salvador! — Omlta vd. eso, senor, «y vistase pronto, que los instantes corren y cu.ilquiera cosa podria impedir.... Fernando se quitô su traje militar, es decir, su levita y su sobretodo, su këpi, se arrancô sus acicates de oro, se descinô su espada y sus pistolas, y Enrique fué poniéndose todo hasta quedar perfectamente disfrazado. Fernando se "iBTodviô en la capa de •Phrique y se puso de espaldas à la luz que ardia en la mesa. Luego que Enrique estuvo listo, Fernando le hizo senas de que saliese ya. Enrique, disi' mulando su temblor, se dirigiô hacia la puerta y — jAdiôs! dijo â Valle. — î Adiôs I respondiô este sin volver la cara, El centinela volviô â chocar la culata de su carabina contra el suelo, el ruido de los pasos y de los îicicites se alejô, luegô se oyeron los pasos de otra persona, rechinô la

ANTES DE LA EJECUCIÓN 275 puerla grande del edificio y todo quedô en silencio. Fernando respirô como si algùn enorme peso acabase de quitdrsele del corazôn, después de lo cual apoyô los codos en la mesa y la frente en las manos, dos gruesas Idgrimas rodaron por sus mejillas, y murmurô con voz ronca. — ; No creâ yo que habâ de morir asi !



XXXIII DESENGANO Clencencia é Isabel no dormian esa noche; la segunda parecia haber agotado sus lágrimas y permanecia de rodillas en el retrete de Clencencia, al pie de un Crucifijo de marfil y detras una Virgen Dolorosa. La primera, con el cabello en desorden y medio envuelta en un manto negro, consultaba à cada momento el pendulo y abria con frecuencia la ventana como si aguardase à cada instante un correo. Su pobre madre, con los ojos inflamados de llorar, rezaba à ratos, y en otros hablaba con Mariana que sufria horriblemente de la cabeza y que vivia con angustia à su pobre hija que tenia el aspecto de una moribunda. Acababan de dar las doce de la noche, y

278 CLEMENCIA Clemencia rompía un pañuelo de batista entre sus manos con impadencia febril, cuando llamaron fuertemente á la puerta de la casa. El criado velaba, y fué á preguntar quién era. — Abre, abre pronto, dijo afuera una voz. El criado corrió los cerrojos y abrió. Era una casa baja, como lo son generalmente en Colima. Oyéronse pasos en el corredor y ruido de acicates. — ; Un oficial ¿ será enviado de Enrique ? dijo Clemencia levantándose apresuradamente, Llamaron á la puerta de la sala, todas las señoras corrieron allá, y abrieron. Un militar se precipitó adentro con aire azorado. Echóse abajo el capuchón que cubría su semblante. Era Enrique. Isabel desvanecida, las señoras temblaban, Clemencia, con los ojos fijos en su amante, quedóse pasmada y no pudo hablar. — Soñó Clemencia; ¿ estamos solos? Clemencia hizo señas afirmativamente sin poder articular palabra. — No hay que espantarse, amor mío, seré breve : he aquí lo que ha pasado; pero antes de todo, ¿ hay un criado de confianza en la casa?

desengaSo 279 — Si hay, respondiô por fin Clemencia repuesta de su emociôn. , — Pues que me ensille un caballo, pronto, y si hay otro, que me le prépare para llevarlç de mano ; es précise qtte^o huya ahora rnistjin. La senora saliô d dar las ôrdenes luego, y volviô. — He aqui lo que ha pasado : Fernando ha sido mi Salvador ! —] Fernando ! dijeron à una voz las cuatro seporas. — Si, Fernando, que tiene una grande aima, una aima inmensa, cl aima que se necesita para morir en lugar de un enemigo. Clemencia sintiô que le faltaban las fuel^as. Enrique contô brevemente lo que acababa de pasar en la prisiôn, refiriendo palabra por palabra lo que le~habia dicho Fernando. El asombro de las senoias crecia â cada instante. Enrique aîadiô : — Yo no conozco el camino del Naranjo, y me perdcia; necesito primero disfrazarme con traje de paisano, y luego llevar un guTîT que, después de atravesar el paso, me dirija a Guad.ilajara. r"^^^ A Guadalajara ? preguntô Clemencia. — Si, Clemencia, â Guadalajara, yo no cstarc seguro sino alll.

280 CLEMENCIA — Pero allí están los franceses — Precisamente por eso. Este no es momento de ocultar la verdad ya. Sepan vdes. que en efecto los pliegos que cogió Valle eran míos. Yo estaba en comunicaciones con aquella plaza, y ahí se me brinda con una banda de *général*. Debí pasarme con todo mi cuerpo y con algunos otros, pero desgraciadamente me retardé y fui descubierto — ¡ Luego vd. traicionaba ? preguntó Clemencia interrumpiéndole con violencia. — Traicionar no es la palabra, vida mía; en política estos cambios no son nuevos, y el rencor de los partidos los bautiza con nombres espantosos. Pero el tiempo vuela, y es preciso salvarme ; señora, ¿ tendría vd. la bondad de darme un traje y de arreglar lo de los caballos? — Si, señor, todo — Sacaronle un traje completo, que Enrique se vistió con una prontitud maravillosa. Luego el criado, dispuesto también, avisó que los caballos esperaban. ' Enrique abrazó de prisa a las señoras y a Isabel, que apenas tuvo fuerzas para moverse ; pero al llegar a Clemencia, a quien alargaba los brazos con ternura, la joven, irguiéndose con una altivez que iluminó su semblante con el brillo de una hermosura divina, alargó una mano para rechazarle.

The text on this page is estimated to be only 4.13% accurate

desengaRo t\$ — Vaya vd. con Dîos, scnor Flores, le dijo, va va
vd, cou Dios, y que cl le salve. — Pcro, Clemencia, £ que es esto ? ^ nie
rechaza va. ? \ Dios di!o I £ por que ? ^- Qui siéra motirme esta noche,
caL^Uero, me] or que sabcr todo n^Xo. Alcjcse vd, : todo lo coniprendo*
— l De modo que no podré csperar ver à ^ ■va. prouto eu Guadalaj^^ra ?
— No me verâ vd. ntinta, scnor.^jmça;"^ — ^enor, huyT^Vtf'.^
dijiTTamadrg de Cleiie^icia empujuudu d Kntig^yji, EstiT s^7iO va cil ail
do como uu ebrio, moutû A caballo ic^uido del criado, ntrave^o el zdgudn y
se alejô al paso por la i:nllc, y mémentos dcï^pues se oyo d gniope de lo5
caballos que acab6 por ptrJerse en el silencio di^ h uoclie. Las cualro
seûorft^ iifihfjim gH'^atffv mudïïï y c^ibi^bajas. Clemetida uo pudo mis, y
cayo desplomiida eu un^ silla. — i Es que Te amas tod:ivia ? le preguiitû
timidnmeme IsabeL — Es que le despr^doçon_tûdn nii_ aima. AquL no hav
mis que un hgmbre dj; coma un ^ y es cl que va a morir, respondià
Clemnida, convulsâ~y prDxima~d desmnyArse, — i due horrible es
todô~c?ttï ! dfjo dcspués de un instante M^iriana. — - [QinÈ horrible es,
dijo Clemencia con

282 CLEMENCIA V una indignación que le volvió toda su energía, haber amado a semejante miserable, haber corrido por Coliniñi, como un ídolo, suplicando y llorando, y haber expuesto los días y la dignidad de un padre anciano para salvar a un hombre que ha acabado por aceptar el sacrificio de la vida de otro, y por confesar con vanidad que es un traidor. De modo que ese infeliz Fernando no era un calumniador, de modo que le hemos ultrajado injustamente, de modo que habrá tenido un infierno en el corazón, y que va a morir asesinado con nuestra crueldad... ! Y Clemencia, que hasta allí había contenido sus lágrimas, rompió a llorar; pero con tanta violencia que las señoras se acercaron a ella y la estrecharon entre sus brazos. Isabel lloraba también silenciosamente. — Esto es verdaderamente para morir, madre mía, continuó Clemencia banada en llanto. El desengaño ha sido terrible ; pero él no me destruye el corazón, como la idea de que soy yo la que va a matar a ese noble joven. Antes creí que era yo también la causa de que Enrique fuese calumniado por su rival celoso; pero ya veo que no fue así : su crimen le condenaba. A Fernando, si, yo soy quien le mata. ^ UèspVies de estas palabras ya no hubo más

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

desengaSo 285 que silencio, sollozos y abalimiento de
Clemencia, que mesaba en su dolor sus hermosos cabellos negros, que
devoraba sus lágrimas y que daba las señales de la más frenética
desesperación. W%f!^ ^ m

The text on this page is estimated to be only 25.36% accurate

XXXIV SACRIFICIO INUTIL Amanecía cuando se oyô el galope de un caballo en la calle, y a poco llamaron de nuevo en el zagudn. Era un correo del padre de Clemencia, que apenas pudo hablarde_iaiiga^ — He corrido como nunca, dijo; aqui esta una carta. ~^ " ^TTSt. R... decia a su hija : tf He cedido la mîtad de mi fortuna en liavor del ejército, pero Enrique hn sido indultado : I que trabajo costôl adjunto \\\\ ordon para el comandante; que se llevc; hic^o * \ ojald que sea tiempo ! w Clemencia enseiiô la carta i ñu inadre j

286 CL1-.MEXCIA moviendo la cabeza con amargura, y arrojô en una mesa la orden del cuartel-general. — Que se ha de llevar ese pliego, me dijo el señor. — Es inútil, contsstâ^lLilHiiicu , "vête. — El Uegard aquí a las ocho, anadiô el correo. — Eien : vête. Como â las diez llegô el carruaje del Sr. R... y él se bajô fatigado y entrô lleno de ansiedad. — l Llegô d tiempo ? preguntô; £ se salvô ? Clemencia se arrojô llorando en los brazos de su padrc. — j Cômô ! ; cielos ! ; Fué tarde ? — Ah, no, padre mio, \ fué inútil ! El Sr. R... un momcnio después supo todo lo acontecido, y fué indecible lo que pasô en su aima. Aquella fué una escena atroz. En los corazones se sucedian diversoS' Isentimientos, la tristeza, el arrepentimiento, el dolor, pero sobre todo el tedio, el tedio que produce el esfuerzo inútil y el sacrificio tributado d la maldad. • — Y aun hay mds, dijo después de un momento el padre de Clemencia. He sabido en el cuartel gênerai muchas cosas que me han causado una pena profunda. El hombre

SACRIFICIO INUTIL 287 generoso que nos proporcionô el carruaje en el canino de ZaLoaltio, ITÔ Tué ese infâme, sino esê"pobre Fernando a quien taiitgjm'al hemos hecho. Me lo dijo el gênerai en jefe, pues que precisamente por eso Enrique le acusô, suponiendo que el postillon era un correo de Guadalajara, y ademâs alH en Zapotldn tome otro carruaje por la inuilidad en que estaba el mio, â causa del viaje, y el conductor, que es el que viene conmigo y a quien reconoci, me dijo : que el joven oficial le diô aquella noche très onzas de oro y un reloj que no habia examinado; pero que después registrandole encuentre el nombre de su dueñô, que era « Fernando Vallc », y me le enseno vie lie visto, yo, no me cabe duda. Asi es que d su nobleza de conducta debe agregarse que no quiso que supiéramos que él era nuestro protector. De modo que yo régale al otro mis caballos, y le tributamos nuestra necia gratitud, y- ese infeliz matô su caballo, se quedô pobre, y va ahora tal vez à morir sin llevar de nosotros ni una muestra de reconocimiento. El dolor de aquellas desgraciadas señoras aumento con este relato, como era natural, y Clemencia no sabia que hacer. Estaba aturdida. — Pero, en fin, exclamô eî Sr. R... con

288 CLEMENTIA resoluciôn, he sacrificado por ese villano la mitad de mi fortuna, aun me queda la otrâ para ofrecerla por este muchacho tan valiente, tan patriota y tan noble. Solo que ,; cômô hacerlo ? Me es imposible vol ver a Zapotlân. Escribiremos; vdes. se quedaràn pobres, hijas mias, pero no tendrân un remordimiento. — Trabajaré, padre mio, como una obrera, con tal de salvar a Valle. Su vida sera mi lierencia.

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

XXXV EL SALVADOR — ¿ Saben vdes. lo que pasa ? dijo entrandouno de los aniigos de la fairiilia. — Ya lo sabemos, dijo el Sr. R... ahora, ¿ que sucedera con ese oócial ? — Que le fusilan sin remedio; el comandante esti furioso, vdes. comprenderan su côlera. Al amanecer, ese pobte joveii que estaba encerrado ea la prisiôn del coronel Flores hizo llamar con gran sorpresa de todos i su gênerai, y le dijo simplemente que él habia hecho escaipar-aLïeo^ — Y ^ sabe vd. lo que ha hecho, desgraciado ? le preguntô el gênerai. 19

290 CLEMENCIA — Si; ponerme en su lugar, dicen que respondiô con serenidad el oficial. Estoy listo, y cuanto mds pronto mejor. El comandante, sin embargo, acababa de despachar un extraordinario à Zapotlàn. — Le he^ encontridn, vnt^rrnmp'^'^H^ p-./^..^ de Clemencia. — Pues bien, aguarda la contestaciôn el jefe, y creo que esto acabara pronto. . . . A las nueve de la noche el extraordinario volviô. El gênerai en jefe, indignado hasta el extremo, contesté luego dando orden de que al dia siguiente en la maiñana ejecutaran al comandante Valle, sin mâs formulas.' Con esî5 comunicaciôn venia otra para el Sr. R... que decia : ^ Este cuartel gênerai releva al Sr. R... de todas sus ofertas y compromisos con el erario, pues queda satisfecho con castigar al criminal que dejô escapar al ex-teniente coronel D« Enrique Flores. » Asi pues, para colmo de dolor, la familia del Sr. R... vol via d recobrar la mitad de su fortuna comprometida para salvar à Flores, a Costa de la viña del infêliz Fernando Valle. El Sr. R... escribiô al gênerai en jefe, ofreciéndole todo su capital por la vida del desdi

The text on this page is estimated to be only 18.67% accurate

EL SALVADOR 291 chado joven ; pero era précise obtener una suspension de la orden, de ejecutarse d la manaiiii siguiente, y el comandante se négô d concLderla. ■'^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^/^\



The text on this page is estimated to be only 2.42% accurate

r XXXVI LA tATALIDAD Hr^rt Lis dît!.; de la uacbe y Vâlk me
hho Ilamar* Cosiô trabajo que me ptrmjtiêraa verê, pues lo succldo con
Flores h^cU dt'SconiiaJo^ d los jcft^s; fiero la con^^^ui vcl lîj:i, y fui al
calaboSô del prisioiiero* Apeiias me vio cuJinto vîno d :Tbmîî3rn>e, ^
Doctor, me dijo : perdaic vJ. b n\olcstii de uii m

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

294 CLEMEXCIA revàbiJo» pero que vale para mi un mundo. No se afiîja vd. por mi, le aseguro que creo una fotrtuni_j^ue..mefimlen. Estoy fastidiado de sufrir» îa vida me causa tedio, la fatalidad me persî^ue, y me ha vencido, como era de esperar>e. Me agrjda que cese una lucha en que desde nino he llevado la peor parte. Voy à coaîar i vd. algo de mi vida en cuatro palabras, vd. indagari lo demis, y cuando se acaerde de mi procure vd. aîadir el estudio de îo que me ba pasi:do à los demis que haga, procuraado descilfrar esto que en la tierra l lamamos h tn^îla sitttrt^ . Yo no se si en buena t;!v»5ot:a estara aîlimitida la influencia de la KauMdad, yo ignoro esas cosas; pero el hecho C5 que sin babcr hecho nada que me hubi^e acirre^iio el castîgo del cielo, que sintiëndoraè Cv^n una aîma "inclînada i todq lo noble y bucno. he sido muy iateliz v he visto cernerse sicnipre la t^mpestad Je la desgracia sobre mi hi:r.:i!de cabana. al mismo tiempo que he visto bri'I^r el ciclo con todas sus pompas sobre el p^Ijicio deî maîvado, que se levantaba frente à m.:, insolente en ni^dio de su fortuna. Creo que es la primera vez que uso el estilo figurado, y pido i vd. perdôn por êl, en gracia de que no voîveré d usarle mis. No hay misterios en mi vida, como todo el mundo ha sospechado, no se por que. Soy hijo

LA FATALIDAD 295 dQ _ujia^fomilia rica de Veracruz,
avecindada hoy en Méjico, a c\lisa de gais idcas y no de mi conducta.
Mi padre es un hombre honrado, pero muy austero en la observancia de sus
principios religiosos y politicos. Es enemigo de las ideas libérales. Mi
madré es un" Jiigi;! du buiidad, l)ero sumisa â la voluntad de mi padre, le
obedece ciegamente. Tengo très hermanos y très hermanas. Vd. conoceri a
los unos y a las otras, y quedará vd. contento. No piensan como yo los
primeros ; pero valen mucho, y son un modelo de belleza y virtud las
segundas. Desde muy pequeno vine à educarme d ujx, colegio de Mexico,
mientras que dos de mis hermanos se educaban en Europa y otro mas
pequeno permanecia en casa. Yo conocia de religion las practicas del culto
y las ideas de mi tierna madré; y de politica habia yo oido â mi padre
anatematizar los principios progresistas. ---,..^__ _ ^ "Téro a los très anos
de estudiar me tucoiitré un amigo, \ ay, él ùnico carino profuiido tîe mi vida
solitaria! Era un muchacho ptiba, pero de un talento luminoso y de un
^rciraïù!! de leôn. Él no jugaba, no paseaba, iio t^»h visitas; en vez de
distrase, pensaba; tuîiHtîu

296 CLEMENCIA todos hablaban cōn sus novias él hablaba con los muertos, como decia Zenon, estudiaba de una manera asombrosa. Asî es que el joven era un sabio, en la época en que todos son regularmente ignorantes. Pues bien; este amigo me inspirô las ideas libéales, que abracé con delirio. Mi tutor, hombre que opinaba como mi^padre, se espantô de este giro quetomaban mis aspiraciones, y me prohibiô la amistad de aquel hermano mio. Yo me negué d separarme de él. Primer motivo de disgusto para mi familia. i Que quiere vd. ? Cuando uno sacrifica un sentimiento noble como el de la amistad, a las preocupaciones, no merece tener amigos. '^ji-iiuijeal^ Después me retardé en ir à Ny^eracruilJL.las vacaciones. Era que la madré de mi amigo se moria, y él esjalM-,5olo. Aquella senora pobre que vivia en una casa misérable, carecia de todo, y su hijo sufría espantosamente al verla llena de privaciones. Yo vendi lo que tenía y le ayudé d asistirla; habia sido para mi una madré, me adoraba me quedé, pues, unos dias de Diciembre para acompafiarla hasta que muriô. Llegué tarde d mi casa, atribuyéronlo a despego mio liacia la familia, y mi padre me tratô con severidad. Yo fui d expiar mi falta d la casa, y los goces de la distracciôn y del cari no me fueron negados. Mi adorada madré

LA FATALIDAD 297 Iloraba é imploraba el fin de mi castigo. Por fin lo obtuvo, pero no volvi al colegio. Me dedicaron d aprender un oficio y est.uve en una armería un ano. Vd. ve que soy débil, los trabajos del armero me fatigaban, y por otra parte, deseaba yo estudiar, tenía sed de saber, y sabia yo con envidia, con noble envidia, que uno de mis hermanos se recibia de ingeniero en Paris y que otro estudiaba medicina en Aleniania. Me dira vd. que por que eran tan severos conmigo en mi casa y por que era yo el hijo despreciado? Yo no lo se. No había ninguna de esas razones dolorosas que suelen en una familia condenar d un hijo al papel de victima. No; jamds los celos habian emponzonado mi hogar; y por otra parte, mi semejanza con mi padre. lejos de hacerme odioso, parece que me hacia acreedor, al menos, d la igualdad en el afecto. Asi, de armero, yo procuraba ganar la ternura paternal. Me acuerdo de una famosa espada que hice para ofrecerla d mi padre en su cunipleanos. j Cômô trabajé en forjarla y en cincelarla! Llegô el dia, y entre los regalos enviados por mis hermanos de Europa y ofrecidos por mis hermanas, crei que mi espada y mis otros dijes de herreria me alcanzarian una sonrisa, un abrazo y el perdôn de mis faltas. No fué

The text on this page is estimated to be only 29.46% accurate

29S CLEMENCIA asi : el caràcter de mi padre para mi se enbleda cada dia mis; apenas viô mis regalos y los arrojô con desdén en un rincôn. Yo derramê làgrîmas en silencio, y no me consolé sîno cuando mi madre, à hurtadillas, vino à faacerme una caricia y me dirigiô algunas palabras de temura. Algunos amigos de mi padre le hicieron reflexionar que era demasiado severo con un muchacho tan endeble y tan enfermizo como w, y a mociôn suya me enviô d una casa espanola de Veracru2 para dedicarme al comcrdo. Pero el comercio me fastidiaba, estaba yo consumiéndome de tristeza. En esa época llegô el gobierno libéral é hizo de Veracruz su baluarte. A poco el ejército reaccionario vino d poner sitio d la plaza. i Que quiere vd., doctor, el fastidio que me causaba el comercio, las ideas libéales que me entusiasmban, los toques de guerra que me hacian hervir la sangre, el peligro que me seducia, todo influyô en mi, y despuès de escribir una carta muy respetuosa d mi padre, en que le pedia perdôn por seguir otros principios que los suyos, me alisté como soldado raso, y desde entonces pertenezco al ejército. Quise comenar mi carrera desde esa clase. Ascendî d sargento, y luego, cuando triunfamos y fui d Mexico, he

r LA FATALIDAD 299 visto frecuentemente à mis hermanos en su carruaje pasar junto à mi, dirigiéndome una sonrisa de lâstima. Intenté una vez ver à mi padre y d mi madre para arrodillarme delante de ellos é implorar su perdôn y su gracia, y escribi con tal objeto; pero recibí la orden de no presentarme jamâs en casa. Por eso he vivido apartado de mi familia, sin verla ni aun en morne ntos en que me moría del pecho. Espéré la muerte solitario, mi buen amigo haT)ia muerto también de tifo, y yo no tuve mas asistencia que la del hospital militar. Entonces pedi mi licencia, se me concediô y viví trabajando como armero de dia, y estudiando de noche; pero vino la guerra éxtranjera y volví à presentarme de soldado raso. Por eso muchos creen que he comenzado à servir hace dos aîos. Concurri al 5 de Mayo, después al sitio de Puebla, d las ôrdenes dd gênerai Herrera y Cairo, que hoy esta en el interior, y lie ganado mis ascensos merced al deseo que he tenido de distinguirme en las armas. Hé ahi mi historia. historia de dolor, de miseria y de resignaciôn; jamas me he sublevado conira i^nnflRWe mi suerte, jamâs he mancbado mi vida con una acciôn innoble. He sido libéral, he ahi mi crimen para mi familia he ahi el titulo de gloria para mi. Mi padre

300 CLEMENCIA sabra que he sido un soldado oscuro en el ejército republicano, pero jamás un criminal. Conserve su nombre puro, y aun el motivo que me lleva al cadalso es un motivo de que se enorgullecería cualquiera. He faltado à las leyes militares, pero no à las de la humanidad! Quizas hago un mal à la patria, pero para mi ahorro lagrimas y evito la desventura d un corazôn que ama con delirio. En cuanto al estado de mi corazôn, confieso à vd. jque nunca he amado antes de llegar a Guadalajara, porque francamente no he sido simpatico a las mujeres; y alguna vez que me he inclinado a alguna, pronto su desvio me ha hecho comprender que la molestaba, y timido por cardcter pero altivo en el fondo, me sentia humillado y me retiraba pronto. En Guadalajara tuve mi primera pasiôn. Vd. lo sabe tal vez; esa joven tan hermosa y buena, que ha estado ayer loca de dolor por Flores, fué la que yo amé. Ella fué la causa; me miraba de^una lu.l/TLra que me engaiiô ; crei que podria llegar à quererme, quizas por una originalidad de su cardcter, ô quizas porque adivinara que yo tenía un corazôn sensible y bueno. Pero fué un error mio, que no conocí sino cuando ya estaba perdido y ciegamente enamorado. Y aun lo estoy, doctor; créa vd. que hacía tiempo que no experimen

LA FATALIDAD 301
taba un dolor tan amargo como el que senti
ayer al oirla dirigirme, en su justo senti niiento, palabras que aun me
despedazan el corazón. Deseo que me liaga vd. un favor. He escrito esa
carta para mi padre. Tenga vd^la bondiid de enviarsela para que sepa que su
pobrejiiijo ha dejado de existir. Hoy me han traído un libro para leer. Eran
los cuentos de Hoffmann. He leído"*3os; y como un desgraciado busca
siempre en \o que lee los pensamientos que están en consouancia con sus
penas y sus propias ideas, he copiado en ese papel esos dos; guarde vd. ese
papel en su cartera, y cuando le vea, recuérdeme. Me es grato pensar que
vd. me recordará. La memoria de una aima compasiva es ña mas santa de las
tumbas. Ahora, adiós, doctor. Ah ! acepte vd. también mi caballo como un
obsequio humilde; le compré en diez onzas d ñm crTadô ' del Sr. R , el padre
de esa joven, de esa mujer à quien muero amando. No tengo más que dejar,
pues he dado mis armas à Flores anoche. Ahora deseo recorgerme un
instante; tengo que rogar à Dios que me perdone mis faltas y que
fortalecerme con la idea de que en la otra vida no sufriré como aqui. No
ocultaré d vd. que estoy triste; la tristeza es la sombra de la muerte cercana :
ipor

302 CLEMENCIA que me habia de escapar de esa ley de la naturaleza? Ademds, amigo mio, no hubiera yo querido morir asi. Yo sonaba con la gloria ; yo anhelaba derramar todavia mds nii pobre sangre en los altares de la patria ; yo me hacia la ilusiôn de sucumbir con la muerte de los valientes, à la sombra de mi bandera republicana. Al decir esto, dos gruesas lagrimas rodaban por las mejillas de Fernando, y sus labios se agitaron un momento eu un temblor convulsivo; pero él se apresurô à enjugarse los ojos, y anadid sonriendo : Pero i que hemos de hacer ? « Puesto que es ya tarde para volver al pasado, pidamos à Dios para nosotros la paciencia y el reposo. » Maiiana dormiré para siempre. Adiôs, amigo mio. Yo sofocaba mis gemidos. Le estreché en mis brazos y le dije tartamudeando : Vd. merecia vivir y ser grande.



XXXVII BAJO LAS PALMAS Al día siguiente, al dar las siete de la mañana, una columna de doscientos caballos escoltaba un carruaje que se dirigía hacia ese rumbo pintoresco y hermosísimo de Colima, que se llama la Albarradita, lugar lleno de extensas huertas donde la exuberante vegetación de la tierra-caliente se muestra con todos sus encantos. Millares de palmeras elevan sus gigantescos penachos sobre las cercas cubiertas con inmensas cortinas de verdura y de flores, y los naranjos, los limoneros, los zapotes dan sombra a los cafetos inclinados sobre las flores de nieve o los rojos frutos de estos arbustos, sus ramajes recamados de oro.

306 CLEMEXXIA A Esa hora las aves cantaban regocijadas entre los árboles, corría una brisa tibia y cargada con los aromas del azahar y de la magnolia. El cielo estaba azul y limpio, y apenas algunas nubecillas conio vellones transparentes se alejaban para perderse del lado del mar. El volcán elevaba hasta el cielo su punta de nieve en que parecían romperse chispeando los rayos del sol naciente, La naturaleza toda parecía elevar un himno a Dios, solemne y dulce. Y en medio de esta alegría del cielo y de la tierra, debajo de este manto infinito de zafiro y de luz, atravesaba aquel cortejo militar silencioso y terrible. Allí iba un reo de muerte que iba a mezclar sus últimos suspiros a los cantos de fiesta con que la naturaleza saluda al Criador al aparecer el nuevo día. La columna atravesó todo lo largo de la hilera de columnas de la Albarradita, y cerca de un grupo de palmeras que se alzaban solitarias sobre un prado gracioso, y en que el invierno no había podido tostar el manto de la primavera, el cortejo hizo alto. Allí estaba el cuadro de infantería formado, y un gentío inmenso aguardaba. El carruaje se detuvo afuera del cuadro, abrióse la portezuela, y Fernando bajó tranquilo, y con paso seguro y firme avanzó

BAJO LAS PALMAS 307 entre una doble hilera de soldados, conducido por un oficial. Llevaba abrochada su levita militar, puestas sus botas fuertes, y su kepi inclinado graciosamente hasta los ojos. Al tiempo de entrar en el cuadro, otro carruaje llegaba d galope por el lado opuesto, y de él se apeaban apresuradamente très señoras vestidas de negro cubiertas con largos vélos, j^ un cabellero de edad. Eran Clemencia, su pobre madre que no queria abandonârla, IsabēT y eT'Srr KTII.T.y que no teniendo mâs voluntad que la de su liija, se dejaba arrastrar, y entonces lo hacia con loda su voluntad. La apasionada hija de Jalisco, cuyos sentimientos se desbordaban luego de su corazôn y no podian permanecer disiniulados un moniento, habia procurado inûtilmente penetrar en la prisiôn de Fernando para pedirle perdôn de rodillas y asegurarle que le admiraba hoy, y quizâs le amaba ya tanto como el dia anterior le habia ultrajado y aborrecido. Entonces déterminé hacerlo à la hora àt la ejecuciôn : i que importaba esto a aquella joven que desafiaba d la sociedad con Unto valor.yque estaba acostumbrada à împoner Ju voluntad como una ley ? Dirian que era una loca; y bien, si, ténia esa sublime locura del corazôn cuyas extrava

308 CLEMENCIA gancias, la admiraciôn popular convierte en leyendas, eterniza en cantos y adora en el santuario de su aima. ^ Acaso Clemencia era la primera mujer que se abrazaba al cadalso de un ser querido? Desde el Gòlgota, desde antes, ha habido itiuje^{ras} santas que han perfumado con sus lâgrimas el pie del patibulo en que han expirado los mârtires. Asi, pues, Clemencia se précipité entre la multitud, impetuosa, palpitante y pugnando por penetrar en el Cuadro. Pero el gentio era inmenso y estaba tan compacte, que à no ser una columna, nadie podia atravesarle. La pobre joven, seguida de sus acompanantes y arrastrando à Isabel que iba casi desfallecida, rogaba, empujaba, pronietia oro, gritaba llorando que la dejasen pasar, que era de la familia del reo, que queria hablarle por ûltima vez, que queria verle. En vano ; la muchedumbre tal vez por compasiôn le cerraba el paso. Y el cuadro se conmovia, y se escuchaba una voz seca é imperiosa ordenar un movimiento ; j gran Dios ! Fernando ihit à morir y Clemencia ni le veria siquiera. De repente reinô un silencio mortal. — Por piedad, gritô Clemencia, paso, yo necesito verle... por el amor de Dios... lo supUco.

BAJO LAS PALMAS 309 La muchedumbre asombrada y triste abrió paso, pero aún quedaba que atravesar la fila de soldados. Clemencia iba a suplicar a un granadero que la dejara pasar, cuando quedó clavada en el suelo, y muda de horror y de dolor. Estaba frente a frente de Fernando, aunque a lo lejos. El joven estaba hermoso, heroicamente hermoso. No había querido vendarse, se había quitado su kepi que había puesto a un lado en el suelo, y pálido, pero con la mirada serena y con una ligera y triste sonrisa, elevando los ojos al cielo, esperaba la muerte. Los cinco fusileros estaban a dos pasos de él y le apuntaban. Las palmeras a cuya sombra se hallaba, estaban quietas, como pendientes de aquella escena terrible. , Clemencia quiso gritar para atraer siquiera sobre ella la última mirada de Fernando; pero no pudo, la sangre se heló en sus venas, su garganta estaba seca, era el momento terrible... se oyó una descarga, se levantó una ligera humareda que fue a perderse en los anchos abanicos de las palmas, y todo concluyó. Fernando había caído muerto con el cráneo herido por pedruzcos y atravesado el corazón. Clemencia había. ¡¡¡. 4Añiti4» desplomada. — Levanten a esta señora que se ha des

JIO CLEMENCIA mayado, mu jeres, gritô el soldado à cuya espalda habia estado Clemencia. Un grupo de mujeres del pueblo levante à la joven, y luego su padre la tomô en brazos y la condujo al carruaje adonde Isabel estaba escondida ya y llena de terror con la madre de su amiga. Los fusileros se retiraron llorando : j era tan valiente aquel joven oficial ! La tropa se volviô à la ciudad y la gente se dispersé. Solo el carruaje de Clemencia pernianeciô alli todavia. Unos soldados quedaron junto al cadâver para recogerle; pero esperaban la camilla, y pasô média hora. De repente Clemencia bajô otra vez de su carruaje, pero su padre la retuvo con fuerza, y ella, abatida y débil, sucumbiô, y volviô d entrar enel coche, donde larecibieron desmayada su madre y amiga. El Sr. R llegô junto al cadâver, y pidiendo permiso sacô de su carterita unas tijeras y cortô un mechôn de cabellos de Fernando, que guardô cuidadosamente, después de lo cujl volviô al carruaje que partiô después para la ciudad. Clemencia volviô de su nuevo desmayo, en su casa, y ya recuperada y mds tranquila, — Padre mio, dijo :

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

BAJO LAS PALMAS 3II Y le alargô los cabellos que habia cortado. — ¡ Ah ! dijo Clemencia tomandolos con delirio y besndndolos repetidas veces. A ti era d quien deberia haber amado, dijo, y cayô sobre sus almohadas deshecha en liante. La familia del Sr. R... recogió después el cadâver de Valle, y le diô sepultura con la adoraciôn que se debe d un mdrtir. "h !^ -ï ■• , -■" >. •« > ^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

EPILOGO Algunos meses después estábamos derrotados y perdidos en aquel rumbo. Todo el mundo había defeccionado o huía. Los franceses eran dueños de Jalisco y de Colima. Yo vine de Michoacán, como pude; pero después, las enfermedades que me tenían agonizante me obligaron a venirme a encerrar a México, a mi pesar. Al día siguiente de mi llegada era la fiesta de Corpus, y yo sin creer que hacía mal pasé a la casa de la familia de Fernando y entregué al portero la carta que había traído guardada, encargando que la subiera en el acto. ¡ Ah ! amigos míos, eso fue atroz. Era el cumpleaños del padre de mi pobre amigo. Se llamaba Manuel. Estaba la familia en el banquete, que había

314 CLEMENCIA concluido, y era la hora de los brindis. Las hermanas de Fernando con numerosas amigas suyas estaban en el balcon viendo desfilas la columna, pues habia habido gran parada y se hallaban muy divertidas. Yo me detuve en el zaguán para ver pasar también aquella tropa para mi aborrecida. Llegaba frente a nosotros un cuerpo de caballeria, y a su frente venia un gallardo coronel que caracoleaba en un soberbio caballo, y veia al balcon con ese aire de Don Juan que acostumbran usar los militares buenos mozos. Era Enrique Flores, el misérable autor de la muerte de Fernando. Al pasar debajo de los balcones saludó graciosamente, y se quedó mirando un instante a las hermosas. Estas le devolvieron su saludo con una deliciosa coqueteria. Pero no bien acabaron de saludar cuando se metieron espantadas* Era que el viejo aristócrata habia tomado la carta, y al leerla habia dado un gran grito de dolor. — ¿Que es eso ? preguntó la señora. — ¡ Han matado a Fernando ! pudo apenas gritar el anciano, y se quedó clavado en su silla. La señora leyó la carta también, y se desmayó : las hermanas de Fernando llegaron, y un momento después, en aquella casa que

epílogo 3 1 5 antes resonaba con las alegrías del festín, no se oían mas que sus lamentos y gritos de desesperación. En cuanto a Clemencia, la hermosa, la coqueta, la sultana, la mujer de las grandes pasiones, pudieron vds. conocerla el año pasado. Era hermana de la Caridad en la Casa Central ; allí la visité ; "pgTD--jcudn mtdada eslSHl Hermosa todavía, pero con una palidez de muerta. — Poco me falta que sufrir, doctor, me dijo ; esto se va acabando. Y mostrándome un pequeño relicario oculto debajo de su hábito : — He aquí lo que me queda, me dijo : un hábito que me consagra a los que sufren, y esto que me consagra a la muerte.... ¿ sabe vd. ? son sus cabellos.^. espero que él me habrá perdonado desde el cielo, Y los ojos de la infeliz joven se llenaron de lágrimas. Algunos meses hace que partió para Francia.

NOTA El menor de los defectos de esta pobre novelita, es que para cuento parece demasiado larga. Pero no hay que tomar formalmente la ficción de que el doctor relate esto en una noche. Es un artificio literario, como otro cualquiera, pues necesitaba yo que el doctor narrara, como testigo de los hechos, y no creí que debía tener en cuenta el tamaño de la narración. Además, a pesar de mi pequenez me amparan, para hacer perdonable lo largo del cuento, los ejemplos de Victor Hugo en Bug-Jargal, de Dickens en varios de sus Cuentos de Navidad, de Erckmann-Chatrian en sus Cuentos populares, de Enrique Zschokke en sus Cuentos Suizos y de Hoffmann en muchos de los suyos. En lo que si no tengo amparo es en lo demás, y no me queda mis recurso que apelar a la bondad de los lectores. El autor. X 147-03. — Paris. Imprenta de C. Bouret. — 3-04.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

—_,**!' JLr

The text on this page is estimated to be only 2.40% accurate

fiajiord Bros» Iqc. r 1

The text on this page is estimated to be only 0.25% accurate

Gaylerd Bros. lue, Mukers

The text on this page is estimated to be only 0.33% accurate

Caylord Hros. lac

The text on this page is estimated to be only 3.42% accurate

UNIVERSITY OF TEXAS AT EL PASO • UNIV LIBS ' ' " liif
3D55515fiOD 0 5917 3025515800